



Università
Ca' Foscari
Venezia

Corso di Laurea magistrale in Lingue e
letterature europee, americane e
postcoloniali

Tesi di Laurea

—

Ca' Foscari
Dorsoduro 3246
30123 Venezia

La maîtresse blanche et son esclave noir : un amour interdit

(Sur "Bug-Jargal" de Victor Hugo et "Deux
Amours" d'Amédée Brun)

Relatore

Ch. Prof. Alessandro Costantini

Correlatore

Dott.ssa Alessia Vignoli

Laureanda

Maria Valentina De Nicolo
Matricola 833002

Anno Accademico

2014 / 2015

Desidero ringraziare il professor
Alessandro Costantini per i
preziosi consigli e suggerimenti
ricevuti nel corso di questo lavoro.

Un ringraziamento particolare va
alla mia famiglia, i miei genitori,
mia sorella, mio fratello, che mi
hanno sempre incoraggiato e
sostenuto in questi anni.

Infine, vorrei ringraziare mio
marito Diego per il sostegno e la
forza che mi ha dato nei momenti
di difficoltà e per non aver mai
smesso di credere in me.

Table des matières

Introduction	4
Chapitre 1	7
1.1 L'amour mixte à l'époque de l'esclavage	8
1.2 Références littéraires aux amours mixtes	15
1.3 Deux œuvres en comparaison : <i>Deux Amours</i> et <i>Bug-Jargal</i>	24
Chapitre 2	30
2.1 Un auteur haïtien et un auteur français : Amédée Brun et Victor Hugo	31
2.1.1 <i>Bug-Jargal</i> de Victor Hugo	33
2.1.2 <i>Deux Amours</i> d'Amédée Brun	35
2.2 Le triangle amoureux : une femme aimée par deux hommes	38
2.3 Jean Louis et Bug-Jargal : le rôle de l'esclave dans l'intrigue amoureuse	45
2.4 Danielle et Marie : lequel des deux hommes aiment-elles ?	57
2.5 Henry et Léopold : l'homme blanc, rival de l'esclave	70
Chapitre 3	90
3.1 La thématique de l'amour mixte abordée par d'autres auteurs	91
3.2 Le poème <i>Un nègre à une blanche</i> d'Anaïs Ségalas (1844) et <i>Blanche et Noir</i> de Sophie Doin (1826)	92
3.3 <i>Les Marrons</i> de Louis-Timagène Houat (1844)	102
3.4 <i>Noire et Blanc</i> de Sophie Doin (1826) et <i>Fiançailles à Saint Domingue</i> de Heinrich von Kleist (1811)	106
3.5 <i>Ziméo</i> (1769) : l'amour entre une femme et un homme noirs au premier plan	115
Conclusion	121
Bibliographie	124

Introduction

Ce mémoire, divisé en trois parties, aborde la question de l'amour entre blancs et noirs à l'époque de l'esclavage.

Traiter de l'amour entre blancs et noirs signifie notamment s'occuper de situations où les personnes engagées sentimentalement sont l'un, un maître, l'autre, un esclave : deux figures qui appartiennent aux pôles opposés de la hiérarchie sociale.

En s'appuyant sur le *Code Noir*, nous démontrerons en effet quel différent rôle ils jouaient à l'intérieur de la société : le blanc, libre et privilégié, avait les droits et le pouvoir ; le noir, en revanche, dépourvu de tout droit, était complètement subordonné : il n'était pas une personne aux yeux de la loi, mais seulement un être inférieur, subhumain. Il devait travailler et obéir au maître, dans le cas contraire de terribles punitions lui étaient infligées.

Puisqu'il existait cette énorme disparité entre le maître et l'esclave, la société retenait répréhensible et sanctionnait durement tout type de liaison amoureuse où les deux seraient impliqués ensemble. Malgré les peines prévues par la loi, les cas de relations entre blancs et noirs étaient nombreux, comme nombreux étaient les mulâtres qui peu à peu avaient été engendrés à partir de tels accouplements. Nous trouverons des informations sur tout cela dans les récits du Père Labat.

L'ouvrage critique de Léon-François Hoffmann, *Le Nègre Romantique*, nous aidera à comprendre comment et avec quelles difficultés, vue la position d'infériorité qu'il occupait par rapport au blanc dans la société, le Noir est devenu un personnage littéraire dans les lettres françaises. Cet essai nous permettra d'abord de constater que le nombre d'auteurs qui insèrent des personnages noirs dans leurs propres œuvres a augmenté de manière considérable au cours des siècles. Il nous fournira ensuite des renseignements sur les œuvres où paraissent les premières allusions aux rapports et aux mariages interraciaux. Nous découvrirons finalement que parmi les romans de l'époque romantique mentionnés par Hoffmann, *Bug-Jargal* de Victor Hugo représente l'une des œuvres les plus significatives.

C'est justement *Bug-Jargal* l'une des deux œuvres principales auxquelles cette étude est consacrée. L'autre roman sur lequel nous focaliserons notre attention s'intitule *Deux Amours* et a été écrit par un auteur haïtien, Amédée Brun.

Dans la deuxième partie de ce mémoire nous nous occuperons de la mise en comparaison de ces deux œuvres. Certes, elles se ressemblent beaucoup : leurs histoires

sont situées dans le même lieu, à la même époque et, au niveau de personnages, tournent autour du même triangle amoureux ; cependant, de nombreux aspects distinguent l'une de l'autre : la différente origine des auteurs, le contexte culturel et social où l'œuvre a été rédigée et, au niveau de l'intrigue, le différent épilogue choisi.

Notre analyse contrastive se concentrera de manière plus précise sur les trois personnages de l'intrigue amoureux : la femme blanche et les deux hommes rivaux, le blanc et le noir. Nous nous apercevrons qu'à travers leurs actions, leurs mots et leurs pensées il est possible d'entrevoir la différente mentalité des écrivains, surtout, en ce qui concerne les amours et les mariages mixtes.

Victor Hugo et Amédée Brun ne sont pas les seuls auteurs qui ont traité de relations interraciales ; d'autres auteurs ont abordé la même thématique dans leurs œuvres. Nous dévoilerons de quels textes il s'agit dans la troisième partie de ce travail.

Ce qui est intéressant de souligner, c'est que nous ne nous bornerons pas à considérer le couple mixte blanche et noir, mais nous nous occuperons également d'autres combinaisons, par exemple noire et blanc, mulâtresse et blanc.

Chacun de ces textes diffère des autres et, surtout, des deux romans principaux par le type et le nombre de personnages et par le développement de l'intrigue, mais ils représentent tous une tentative de la part d'écrivains, d'époques et de nationalités différentes, de réfléchir sur une question sociale délicate, telle que l'interaction amoureuse entre races différentes, qui vivaient cependant ensemble.

Nous terminerons notre analyse en prenant en considération une nouvelle qui porte sur l'histoire d'amour entre un homme et une femme noirs. Son importance est liée à la rareté du fait de rencontrer un texte qui prend des noirs, donc des êtres inférieurs aux yeux des blancs, pour protagonistes.

Chapitre 1

1.1 L'amour mixte à l'époque de l'esclavage

Les experts affirment que l'esclavage existe dans le Nouveau Monde depuis le XVI^e siècle¹. C'est le Portugal qui commence la pratique connue comme la « traite des Noirs », suivi ensuite par d'autres pays européens comme l'Espagne, la Hollande, la France et l'Angleterre. Les colons européens qui s'installaient dans le Nouveau Monde avaient besoin de main-d'œuvre pour cultiver les terres : en réalité, les premiers hommes à être traités comme esclaves ont été les indigènes, mais ces derniers, une fois exterminés, ont été remplacés par les noirs d'Afrique.

Être un esclave signifiait être dépourvu de tout type de droit et appartenir à un maître ; être un esclave signifiait être obligé de travailler durement, voire être torturé de manière inhumaine ; être un esclave signifiait donc être considéré comme inférieur aux autres hommes. Le problème est que l'esclavage était accepté et même soutenu par la société et les institutions : ce qui témoigne cela c'est l'émanation de la part des différents États de nombreux textes juridiques² qui réglementaient la vie des esclaves et les rapports entre blancs et noirs dans les colonies. Le *Code Noir*, promulgué en France en 1685, en est un exemple et, dans l'œuvre *Pour une sociologie d'Haïti au XXI^e siècle*, on souligne que le vrai objectif de ce document était celui « de fonder et de renforcer, à travers l'appareil étatique, l'ordre esclavagiste »³. Une réédition de ce document a été réalisée en 1987 par Louis Sala-Molins qui l'a défini « le texte juridique le plus monstrueux qu'aient produit les Temps modernes »⁴.

C'est juste en s'appuyant sur le *Code Noir* que nous découvrirons les premières informations à propos des relations intimes entre blancs et noirs.

Tout d'abord, il est fondamental de mentionner l'article 33, qui certes ne concerne pas le mariage ou le concubinage, mais qui donne, sans aucun doute, une idée de la sévérité des dispositions contenues dans le *Code Noir* :

« L'esclave qui aura frappé son maître, sa maîtresse ou le mari de sa maîtresse ou leurs enfants avec contusions ou effusion de sang, ou au visage, sera puni de mort »⁵ ;

¹ Laënnec Hurbon, *Pour une sociologie d'Haïti au XXI^e siècle. La démocratie introuvable*, Paris, Karthala, 2001, pp. 25-26.

² *Ibid*, p. 30.

³ *Ibid*, p. 31.

⁴ Louis Sala-Molins, *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan*, Paris, Presses Universitaires de France, 1987, p. 9. Cfr. Hurbon, *Pour une sociologie d'Haïti au XXI^e siècle*, cité, p. 31.

⁵ *Ibid*, p. 156.

Louis Sala-Molins affirme de manière provocatrice à propos de cette question :

« Les historiens nous ont conservé le témoignage des crimes des maîtres. On en trouve trace dans les archives des tribunaux. Si les maîtres s'emparent et tuent effectivement leurs esclaves, n'est-il pas considérable que le Code Noir les empêche d'en arriver à pareille extrémité ? C'est considérable. Et il est sublime que la justice se dérange et punisse de mort l'esclave qui ose lever la main contre son maître ou contre la femme ou les enfants de son maître. Qu'est-ce qu'il lui prend à l'esclave ? Pourquoi lève-t-il soudain la main contre lui ? L'article 26 du Code ne lui donne-t-il pas toute faculté de régler juridiquement les problèmes que ce forcené trouve malin résoudre à coups de poing ? Que ne s'installe-t-il pas au frais, à l'ombre de sa case, rédige son mémoire sur du beau papier avec une belle plume bien taillée, et ne le dépose entre les mains du procureur général : la justice blanche l'entendra, enquêtera, lui donnera raison ; puis elle essuyera les larmes de l'esclave malmené par son maître, et tout rentrera dans l'ordre.

[...] Des anciens fonctionnaires des colonies racontent des événements survenus sous leur administration, là-bas aux îles. « Des habitants humains », révoltés de certains excès de barbarie de la part des maîtres, « leur rapportaient des faits épouvantables dont les Noirs étaient les victimes...Mais il était impossible d'ordonner des poursuites. Les dépositions uniformes de trois ou quatre cents esclaves ne suffisaient pas pour prouver le forfait. Cette disposition (art. 30 et 31) est excessivement dure. Il faut pourtant reconnaître qu'elle est nécessaire. Les esclaves sont toujours comme en état de guerre avec leurs maîtres ; et si leur témoignage eût été reçu contre ceux-ci, ils auraient pu les traduire à leur gré devant les tribunaux »⁶. *Testis unus, testis nullus* (Un seul témoin, pas de témoin) se traduit désormais, par la grâce du Code Noir, quatre cents témoins, pas de témoin. Et l'équation est bonne : *Personam non habent, caput non habent*. Quatre cents qui multiplient zéro font toujours zéro. [...] Le Noir humilié et meurtri, affamé et méprisé, étampé et taillé, frappe : il a négligé la voie du droit, il mérite la mort, il mourra »⁷.

Cet article montre que le témoignage de l'esclave contre son maître pour une violence subie n'avait aucune valeur, mais si malheureusement à un esclave il arrivait de toucher et de blesser un blanc, cela était impardonnable. Un grand abîme séparait donc le maître de son esclave.

Dans son ouvrage *Le nègre romantique*, Hoffmann montre comment, pendant l'époque romantique, plusieurs auteurs ont fait allusion dans leurs œuvres au cauchemar le plus terrible qu'un blanc pouvait faire : un noir qui viole une blanche. Dans ce cas-là, cependant, le but des écrivains était celui de dénigrer les noirs et d'alimenter la haine à

⁶ Document anonyme dont l'un des rédacteurs (selon Gisler, *L'esclavage*, p. 104) serait Barbé de Marbois, ancien intendant de Saint-Domingue. Cfr. Sala-Molins, *Le Code Noir*, cité, p. 157.

⁷ Sala-Molins, *cité*, p. 156.

leur égard afin de convaincre le plus grand nombre de personnes que maintenir l'esclavage était le choix le plus juste :

« L'évocation du viol, surtout perpétré par un être considéré comme inférieur, réveille les terreurs ancestrales, c'est donc un moyen de propagande particulièrement efficace : les nazis l'ont bien vu dans les années 1930 ; [...] il ne s'agit pas d'accuser tel ou tel auteur, mais l'écrivain de l'époque romantique ne pouvait ignorer qu'en montrant un Noir – n'importe quel Noir – forçant une Blanche – n'importe quelle Blanche – il ne se bornait pas à titiller le lecteur : il apportait inévitablement de l'eau au moulin de ceux qui plaidaient pour le maintien de l'esclavage »⁸.

Ainsi, dans le *Code Noir* le mariage et le concubinage aussi sont règlementés. Dans l'article 9, par exemple, on déclare que :

« Les hommes libres qui auront eu un ou plusieurs enfants de leurs concubinages avec leurs esclaves, ensemble les maîtres qui les auront soufferts, seront chacun condamné en une amende de deux mille livres de sucre. Et s'ils sont les maîtres de l'esclave de laquelle ils auront eu les dits enfants, voulons qu'outre l'amende, ils soient privés de l'esclave et des enfants, et qu'elles et eux soient confisqués au profit de l'hôpital, sans jamais pouvoir être affranchis. N'entendons toutefois le présent article avoir lieu, lorsque l'homme libre qui n'était point marié à une autre personne durant son concubinage avec son esclave, épousera dans les formes observées par l'Église sa dite esclave, qui sera affranchie par ce moyen, et les esclaves rendus libres et légitimes »⁹ ;

il existe cependant une deuxième version du Code, rédigée en 1724, qui présente quelques variations par rapport à la première : par exemple, les articles 5, 7, 8, 18 et 25 contenus dans le *Code Noir* de 1685 ne sont pas contenus dans la deuxième version ; certains articles ont subi, en revanche, des modifications. C'est le cas de l'article 9 qu'on vient d'énoncer qui est devenu l'article 6 dans le Code de 1724. Louis Sala-Molins, en mettant en comparaison l'article 9 de la première version avec l'article 6, presque identique, du Code Noir B, observe que :

« Dans le Code Noir B, trois ajouts considérables, deux aggravations substantielles, une modifications de taille. Les ajouts : pas de mariage possible entre Blancs et Noirs ; interdiction aux prêtres

⁸ Léon-François Hoffmann, *Le nègre romantique. Personnage littéraire et obsession collective*, Paris, Payot, 1973. Version télématique : http://classiques.uqac.ca/contemporains/hoffmann_leon_francois/negre_romantique_livre/negre_romantique_livre.html, p. 285.

⁹ *Ibid*, p. 108.

de célébrer des mariages mixtes, même en régime de traversée ; pas de concubinage entre Blancs et Noirs affranchis ou libres, et esclaves. Deux aggravations substantielles : en cas de transgression, les amendes sont plus lourdes, les peines plus dures. Une modification de taille : dans la première phrase du Code Noir (1685), c'est l'homme libre sans distinction de couleur qui peut, dans les circonstances spécifiées, obtenir l'affranchissement de sa concubine esclave, l'affranchissement et la liberté des enfants nés ou à naître ; selon le Code Noir B, qui ne contemple plus la possibilité (moins encore la légalité) de liaisons interraciales, cet avantage n'est accessible qu'à l'homme noir, affranchi ou libre »¹⁰.

De là, nous déduisons que le Code Noir B est plus intransigeant que le Code de 1685. En effet, à la lumière de cette comparaison, nous pouvons relever que la société considère les mariages mixtes de plus en plus comme inacceptables et c'est pour cette raison qu'elle commence à les interdire. Malgré cela, rien n'empêche aux maîtres blancs de continuer à exploiter sexuellement leurs esclaves.

En prenant en considération un autre article, l'article 13, resté identique dans le Code Noir B, :

« Voulons que si le mari esclave a épousé une femme libre, les enfants tant mâles que filles suivent la condition de leur mère et soient libre comme elle nonobstant la servitude de leur père ; et que si le père est libre et la mère esclave, les enfants soient esclaves pareillement »¹¹,

une autre réflexion fondamentale est formulée par Sala-Moulins :

« L'hypothèse même d'union officielle d'un esclave avec une femme libre est difficilement recevable, surtout en tenant compte des prohibitions supplémentaires apportées par des ordonnances postérieures à 1685 et codifiées dans le Code B qui interdit en toutes occasions tout mariage des « sujets blancs de l'un et l'autre sexe » avec des noirs ou des Noires. Il faut donc comprendre qu'un homme noir et esclave ne peut épouser qu'une femme noire. Les femmes noires sont généralement des esclaves. Une femme noire n'est affranchie que par mariage avec un homme libre (art. 9) »¹².

Cela nous confirme qu'il est vraiment difficile qu'une femme noire soit libre ; par conséquent, il est presque impossible que ce qui est énoncé dans l'article 13, c'est-à-dire que les enfants sont libres si leur mère est libre, se réalise. Il est un peu plus probable

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*, p. 116.

¹² *Ibid.*, p. 117.

que la situation inverse se vérifie, c'est-à-dire le père libre et la mère esclave : de cette manière les enfants héritent la condition d'esclave directement de la mère.

Un autre document qui pourrait nous fournir de très précieuses informations sur le sujet de notre étude est le livre du Père Labat, intitulé *Nouveau Voyage aux Isles de l'Amérique*, dans sa première version (1722).

Il s'agit d'un ouvrage divisée en 6 volumes, dans lesquels l'auteur a annoté toute une série d'expériences qu'il a vécues au cours de ses voyages dans la région des Caraïbes. Dans sa préface il décrit ainsi son travail :

« Les mémoires que je donne au public, ne sont autre chose que la relation et le Journal du voyage et du séjour que j'ai fait aux Isles de l'Amérique pendant environ douze années. Les différents emplois que j'y ai eus, ont secondé mon inclination naturelle, et m'ont acquis une connaissance très étendue et très particulière de tous ces Pays »¹³.

L'auteur ne parle pas au cours de l'œuvre seulement des paysages et des animaux qui caractérisent ces terres, mais il focalise l'attention aussi sur les peuples qui les habitent, en en décrivant les mœurs, la religion, les habitudes. Dans le deuxième tome, on constate la présence d'un chapitre, intitulé *Des Mulâtres. Manière de les connaître. Histoire du *** et de quelques habitants blancs qui ont épousé des négresses*, consacré à la question que nous sommes en train de traiter, c'est-à-dire les relations et les mariages mixtes. Le Père Labat donne tout d'abord une définition de *mulâtre* :

« On entend par Mulâtres, les enfants qui naissent d'une mère noire et d'un père blanc, ou d'un père noir et d'une mère blanche. Quoique ce dernier cas soit rare, on en a pourtant des exemples. Quant au premier il n'est que trop fréquent ; et ce libertinage des blancs avec les Nègresses est la source d'une infinité de crimes. La couleur des enfants qui naissent de ce mélange participe du blanc et du noir et produit une espèce de bistre. Les cheveux des mulâtres sont bien moins crespus que ceux des nègres ; ils sont châains et même assez clairs, ce qu'on ne trouve point aux Nègres. [...] Les mulâtres sont pour l'ordinaire bien faits, de bonne taille, vigoureux, forts, adroits, industrieux, courageux et hardis au-delà de l'imagination ; ils ont beaucoup de vivacité, mais ils sont adonnez à leurs plaisirs, volages, fiers, cachez, méchants et capables des plus grands crimes »¹⁴.

Ensuite, il affirme qu'ils sont très nombreux, mais qu'ils le seraient encore plus, s'il n'y avait pas de peines :

¹³ Jean-Baptiste Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, I, Paris, Giffard, 1722, p. VII.

¹⁴ *Ibid*, II, p. 120.

« Le nombre en serait encore bien plus grand dans nos isles, sans les peines qu'encourent ceux qui les font : car les Nègresses sont d'elles-mêmes très lascives et les hommes blancs ne l'étant guère moins, et trouvant beaucoup de facilité à contenter leur passions avec ces créatures, on ne verrait autre chose que des Mulâtres, d'où il s'ensuivrait de très grands désordres, si le Roi n'y avait remédié, en condamnant à une amende de deux mille livres de sucre ceux qui sont convaincus d'en être père ; mais si c'est un maître qui ait débauché son esclave, et qui en ait eu un enfant, outre l'amende la Nègresse et l'enfant sont confisqués au profit de l'hôpital, sans pouvoir jamais être rachetés sous quelque prétexte que ce soit. On ne peut assez louer le zèle du Roi dans la disposition de cette Ordonnance ; mais on permettra aux Millionnaires de dire qu'en cherchant de remédier au scandale que ce crime causait, on a ouvert la porte à un crime bien plus énorme, qui consiste dans des avortements fréquents que les Nègresses se procurent quand elles se sentent grosses, et cela fort souvent, du consentement ou par le conseil de ceux qui en ont abusé »¹⁵.

Puis, il raconte aux lecteurs les expériences de mariage mixte auxquelles il a assisté ; il parle d'abord de l'accouplement blanc-noire :

« Je n'ai connu dans nos isles que deux blancs qui eussent épousé des Nègresses. Le premier s'appelait Lietard, Lieutenant de milice, du Quartier de la Pointe noire à la Guadeloupe. C'était un homme de bien qui par un principe de conscience avait épousé une très belle Nègresse, à qui selon les apparences il avait quelque obligation.

Le second était un Provençal nommé Hautier, Marchand au Fond S. Pierre de la Martinique. Son Curé lui mit tant de scrupules dans l'âme, qu'il obligea d'épouser une certaine Nègresse appelée Janneton Panel, qui aurait eu bien plus de maris que la Samaritaine si tous ceux à qui elle s'était abandonnée l'avaient épousée.

Monsieur Lietard avait de beaux petits mulâtres de son épouse noire, mais le Provençal n'en eut point de la sienne ; il demeura même assez peu de temps avec elle, parce que les compatriotes lui firent tant de honte d'avoir épousé cette créature qu'il la quitta ; et elle s'en mit peu en peine, assez contente de ce qu'elle profita dans le temps qu'elle demeura avec lui, et du nom de Mademoiselle Hautier qu'elle avait acquis par son mariage »¹⁶ ;

ensuite, de celui noir-blanche :

« Quoi qu'il soit plus rare de trouver des femmes blanches débauchées par des Nègres, que des Nègresses débauchées par des blancs, cela ne laisse pas d'arriver quelquefois ; et peut-être que s'il paraissait à chaque fois que cela arrive, le cas serait beaucoup moins rare. Mais la honte d'une semblable action leur fait employer les mêmes remèdes dont les Nègresses se servent pour empêcher, l'éclat

¹⁵ *Ibid*, pp. 121-122.

¹⁶ *Ibid*, pp. 128-129.

que ferait leur crime s'il venait à paraître. On en serait pourtant quelques-unes qui après être tombées dans ces dérèglements, ont eu trop de conscience, pour faire périr leur fruit, et ont mieux aimé porter la honte de leur crime que de le cacher par un plus grand, entre autres la fille d'un certain ouvrier du Quartier du Pain de sucre, nommé ***. Cette fille âgée de dix-sept à dix-huit ans s'amouracha d'un esclave de son père ; et malgré toute la résistance que fit ce pauvre Nègre qui prévoyait les suites de cette action si elle éclatait, elle le pressa si fort qu'il succomba à ses insistances. Elle devint grosse. Quelques-unes de ses parentes s'en aperçurent, et en avertirent son père. Il ne fallut pas lui donner la question ni au Nègre pour leur faire tout avouer. Le père vint me trouver pour me demander conseil sur cette affaire. Je lui dis d'envoyer le Nègre à Saint Domingue ou à la côte d'Espagne pour le vendre et de faire passer la fille à la Guadeloupe ou à la Grenade sous quelque prétexte, et de l'y faire accoucher le plus secrètement qu'il se pourrait, lui offrant en même temps tout le secours dont il pouvait avoir besoin. Mais la colère où il était contre son Nègre qu'il prétendait faire punir comme ayant suborné la fille, ne lui permit pas de voir la bonté du conseil que je lui donnais ; il alla trouver l'intendant, et y conduisit son Nègre. Mais elle avait trop d'honneur et de conscience pour dire les choses autrement qu'elles s'étaient passées ; elle avoua que c'était elle qui avait sollicité le Nègre, et qu'elle était la seule coupable dans cette affaire. On voit bien qu'après cet éclat la honte de cette fille ne pouvait plus être secrète ; tout ce qu'on pût faire fut d'envoyer le Nègre à la côte d'Espagne où il fut vendu et l'ouvrier ramena sa fille chez lui pour attendre le temps de son accouchement. Il y avait apparence qu'elle serait demeurée le reste de la vie dans l'opprobre, il ne se fut trouvé un Polonais nommé Casimir, Scieur de long de son métier, qui s'offrit de l'épouser, et de reconnaître pour sien l'enfant dont elle accoucherait. Le père vint m'apporter cette nouvelle. Je lui dis qu'il fallait en presser la conclusion de peur que cet homme ne changeât de sentiment. Il suivit mon conseil cette fois. Il amena dès le lendemain son prétendu gendre et la fille avec les témoins nécessaires. Je les [...mot incompréhensible] des Bancs, et je les mariaï. L'enfant étant venu au monde quelque temps après le mariage, le Polonais s'en déclara père, et signa en cette qualité sur le Registre. Il est rare de trouver une pareille charité dans le siècle où nous sommes. Je doute même qu'on trouve un pareil exemple dans les premiers siècles de l'Église ; aussi je ne prétends pas le proposer pour qu'on l'imite, mais seulement pour en conserver la mémoire. Les noms des acteurs de cette scène sont inutiles ; cependant si quelques curieux les veut savoir, il pourra consulter les Registres de la Paroisse de Sainte Marie à la Cabasterre de la Martinique dans l'année 1698 »¹⁷.

Ce témoignage remonte donc au XVII^e siècle et ne s'est pas vérifiée à Saint Domingue, mais à la Martinique. Cependant, ce qui nous intéresse vraiment c'est qu'il nous donne

¹⁷ *Ibid*, pp. 129-132.

la confirmation que des liaisons pareilles entre blanches et noirs n'arrivaient pas si rarement, au fond, même si on évitait le plus possible de les montrer publiquement.

1.2 Références littéraires aux amours mixtes

Un ouvrage critique qui mérite notre attention est *Le Nègre romantique* de Léon-François Hoffmann. Il s'agit d'une source précieuse pour notre analyse puisque l'auteur s'est occupé de la figure du noir dans la littérature française et a essayé d'expliquer son évolution au cours du temps. En outre, nous y retrouvons les premières références et allusions littéraires aux amours interraciaux.

En se référant aux premières œuvres où paraissent des personnages noirs, Hoffmann affirme : « les noirs sont mentionnés dans la littérature française dès l'antiquité, mais, de manière superficielle, marginale et imprécise »¹⁸. Le choix de les insérer seulement comme figures marginales dépend du fait que l'adjectif « noir » a toujours eu une acception négative :

« Le noir évoque les terreurs nocturnes, est associé au mal et au crime. Il s'oppose au blanc, signe lumineux, associé à la candeur et à l'innocence, et les poètes du Moyen Âge ont tout naturellement employé ce symbolisme élémentaire des couleurs. Leurs héros sont souvent des blonds aux yeux bleus, tandis que les traîtres ont la chevelure foncée et les yeux sombres »¹⁹.

En outre, il faut considérer que la France a commencé à s'intéresser à la conquête coloniale plus tard par rapport à d'autres pays européens, comme l'Espagne ; en conséquence, il est plus facile et plus commun de trouver des personnages noirs dans la littérature espagnole du Moyen Âge et de la Renaissance que dans la littérature française de la même période :

« ...le Noir apparaît dans la littérature française du Moyen Âge et de la Renaissance trop rarement et de façon trop épisodique pour avoir mérité d'être étudié. Et le fait est qu'il est difficile, pour autant que faire se puisse, d'estimer sa place dans l'imagination collective. En ce qui concerne la Renaissance, consulter les livres géographiques est indispensable, mais ne résout pas le problème. Les auteurs chez qui l'on trouve des renseignements se contredisent les uns les autres, non

¹⁸ Hoffmann, *Le nègre romantique*, cité. Version télématique : http://classiques.uqac.ca/contemporains/hoffmann_leon_francois/negre_romantique_livre/negre_romantique_livre.html, p. 17.

¹⁹ *Ibid*, p. 21.

pas tant sur les questions de faits que sur tout ce qui touche à l'interprétation de l'humain »²⁰.

C'est juste grâce aux premières expéditions coloniales qu'on apprend quelque chose sur l'Afrique et sur les noirs qui habitent cette terre mystérieuse :

« Le Nègre n'est tout de même plus un personnage mythique originaire de quelque fabuleuse Terra Incognita. La circumnavigation du continent avait permis [...] d'en dessiner la silhouette. Les Noirs et leur façon de vivre semblaient curieux, sans doute, mais on n'avait pas trouvé les monstres imaginés par le Moyen Âge »²¹.

En effet, dans cette période, les relations de voyage jouent un rôle fondamental parce qu'elles sont les seuls documents qui témoignent et décrivent les pays considérés comme « exotiques ». Hoffmann souligne leur importance, en expliquant que :

« Autant et plus que les ouvrages de fiction, elles ont influencé l'opinion publique et l'imagination collective. On sait par ailleurs que les écrivains s'en inspiraient ; ils y trouvaient et des sujets d'intrigues et des renseignements sur les mœurs des peuples étrangers. Les historiens de la littérature ont abondamment documenté la dette de Prévost et de Voltaire, de Chateaubriand et de Bernardin de Saint-Pierre, de Victor Hugo et de Mérimée envers les récits de voyages et les essais de toutes sortes qui traitaient des pays exotiques.

[...] S'ils ont eu un tel succès, c'est qu'ils faisaient plus que fournir des renseignements et décrire la réalité objective. Ils stimulaient l'imagination autant que l'Astrée ou les drames héroïques de Corneille, en évoquant un monde qui semblait plus merveilleux encore que s'il avait été inventé »²².

À un certain point de son analyse, Hoffmann fait une observation (utile car elle est liée à notre sujet) à propos d'un ouvrage de l'abbé Prevost, publié en 1744 et intitulé *Voyages du capitaine Robert Lade en différentes parties de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique*²³ : « c'est sans doute la première fois dans notre littérature d'imagination qu'une femme Noire est considérée de façon objective, et que l'éventualité d'un mariage mixte est envisagée, avec tous les problèmes qu'il pose »²⁴. Pendant sa permanence en Afrique, le capitaine de l'Équipage assiste en effet à l'amour entre l'anglais Linter et la jeune fille noire Jenli. L'anglais sera cependant obligé de quitter son aimée.

²⁰ *Ibid*, p. 31

²¹ *Ibid*, p. 33.

²² *Ibid*, p. 54.

²³ *Ibid*, p. 80.

²⁴ *Ibid*, p. 82.

Il s'agit alors d'un premier témoignage concernant la possibilité d'un mariage entre races différentes, mais où le mariage finalement n'a pas lieu.

Hoffmann se base ensuite sur l'œuvre *Oronoko*, publiée en anglais en 1688 par Mrs Aphra Belin et traduite en français en 1745 par Antoine de Laplace, pour expliquer comment certaines caractéristiques que le héros noir possède dans ce roman se retrouvent dans des romans postérieurs :

« Le sang royal qui coule dans les veines de l'esclave César [nom assigné à Oronoko par les français] coulera dans celles de Tamango et de Bug-Jargal. On comprend pourquoi : d'une part la tradition littéraire choisissait de préférence ses personnages parmi les nobles ou les princes ; de l'autre, l'orgueil des Blancs exigeait que leurs adversaires noirs fussent des êtres exceptionnels, leur supériorité sur leurs frères africains les assimilant en quelque sorte à la race des Seigneurs. L'initiation du héros à la culture européenne se fait souvent en Afrique (grâce à quelque missionnaire, ou à un négociant), et la jalousie pousse ses ennemis à le vendre à un négrier avare, perfide et cruel. Le noble esclave voudra se suicider. Il rencontrera un Blanc compréhensif, sinon fraternel. Il retrouvera sa fierté pour se mettre à la tête d'une révolte d'esclaves. La femme qu'il aime – invariablement fidèle – sera convoitée par un maître blanc... refusant le concubinage, elle souffrira les persécutions, parfois le viol... Dans les romans qui finissent mal, le héros est tué. Dans ceux qui finissent bien, il est émancipé avec son épouse et s'intègre, sans que l'on comprenne très bien dans quelles conditions, au monde des Blancs »²⁵.

Il est probable que *Bug-Jargal* de Victor Hugo aussi ait été influencé par *Oronoko*²⁶.

Hoffmann met cependant en évidence que :

« Il existe [...] au XVIII^e siècle toute une littérature d'imagination pour laquelle les personnages noirs ne sont pas problématiques. Dans les romans précieux ils sont tout aussi honnêtes gens et Parisiens que les pasteurs d'Arcadie. Dans les fictions pseudo-orientales, ils sont purement décoratifs. Mais pendant la deuxième moitié du siècle, le Noir littéraire prendra une autre épaisseur »²⁷.

En effet, dans certaines œuvres, « c'est un monde idyllique qui nous est présenté, comme celui que montrent certaines gravures de l'époque où des Noirs épanouis

²⁵ *Ibid*, p. 86.

²⁶ *Ibid*, p. 85.

²⁷ *Ibid*, p. 96.

chantent, dansent et se contentent de fleurette sous les regards indulgents et amusés des bons maîtres blancs »²⁸ ; au contraire, :

« d'autres œuvres vont donner du Noir une image plus réelle et plus troublante. Plus réelle, parce qu'il s'agira le plus souvent de Nègres esclaves... et non pas d'esclaves-icoglans de quelque pays merveilleux, mais d'esclaves agricoles des colonies antillaises. Les écrivains se décideront à décrire les atrocités de la traite et les horreurs des plantations »²⁹.

En tout cas, Hoffmann nous montre comment l'intérêt à décrire les noirs et les conditions dans lesquelles ils vivent augmente.

L'auteur présente successivement des romans, rédigés et publiés avant la Révolution, dans lesquels agissent des personnages noirs : *La Nègresse couronnée* d'un anonyme (1787) et *Le Nègre comme il y a peu de Blancs* de Joseph Lavallée (1789) ; le roman intitulé *Le More-Lack* de Lecointe-Marsillac (1789), au contraire, se distingue des deux autres à peine mentionnés parce que le héros est un mulâtre « dont la pigmentation est si claire qu'il pourrait passer pour un Blanc »³⁰. À propos de personnages mulâtres, Hoffmann fait tout de suite noter comment, dans la première moitié du XIX^e siècle, d'autres auteurs choisirent un mulâtre comme personnage principal de leur roman : Gustave de Beaumont dans *Marie* (1835), Mme Charles Reybaud dans *Les Épaves* (1839), Alexandre Dumas dans *Georges* (1848)³¹.

Hoffmann prend ensuite en considération une autre œuvre précieuse pour notre étude : l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, *Empsael et Zoraïde*, qui a été publiée pour la première fois dans l'édition de 1818 des *Œuvres complètes*. Elle est exceptionnelle par deux raisons : premièrement, on assiste à un « renversement de la situation habituelle, ce sont des Blancs qui sont esclaves des Nègres »³² ; deuxièmement, il y a, pour la première fois, une référence à un mariage mixte : le noir Empsael et l'esclave blanche Zoraïde sont amoureux l'un de l'autre et se marient.

S'il est rare que les écrivains se consacrent à des histoires d'amour « réelles » entre blancs et noirs, dans le sens que les personnes engagées, blanc et noire ou noir et blanche, s'aiment vraiment, nous retrouvons fréquemment et des blancs qui violent des

²⁸ *Ibid*, pp. 96-97.

²⁹ *Ibid*, p. 97.

³⁰ *Ibid*, p. 126.

³¹ *Ibid*.

³² *Ibid*, p. 134.

noires et des noirs qui violent des blanches. En ce qui concerne les noirs qui violent des blanches, Hoffmann mentionne *Candide*, où la vieille, fille d'Urbain X et de la princesse de Palestrine, est capturée et violée par un corsaire de Salé ; *La Paysanne pervertie* de Restif de la Bretonne (1783), où la victime s'appelle Ursule. Hoffmann fait enfin référence à une dernière œuvre : « Dans *Le Diable au corps* d'Andrea de Nerciat, Zamor, esclave-amant de la comtesse et Zinga, esclave-maîtresse du Tréfoncier sont de toutes les orgies. Avec gentillesse, d'ailleurs, et sans qui on les y force »³³.

Pour la littérature française, le XVIII^e siècle marque ainsi un moment fondamental parce que les auteurs s'intéressent de plus en plus à la figure du Noir : « Il apparaît dans un nombre encore modeste mais déjà significatif d'œuvres qui appartiennent à tous les genres... et ce nombre s'accroît chaque année »³⁴. Hoffmann observe, en outre, que :

« ...le Nègre a sa place et sa réalité : il est esclave. Et toutes les incarnations [...] se définissent par rapport à sa condition d'esclave et aux souffrances de tous genres qu'elle comporte. Au départ, donc, le Noir est mis dans une situation subordonnée souvent intolérable à laquelle il sera forcé de réagir. Certains choisiront la violence, d'autres la diplomatie, d'autres encore la résignation ou le suicide. Et pour expliquer ces choix individuels, l'auteur est forcé de donner à son personnage un début au moins d'autonomie psychologique. Le personnage Noir est né »³⁵.

La Révolution française et la Révolution de Saint-Domingue aussi ont influencé beaucoup le sort du Noir dans la littérature. Avec la Révolution française les principes de l'égalité et de la fraternité auraient dû s'établir non seulement en France, mais dans les colonies aussi. En réalité, cela n'arrive pas. Ainsi, à Saint-Domingue se produit une révolte de la part des hommes de couleur que les blancs n'arrivent pas à arrêter. Quant à la littérature de cette période, Hoffmann souligne que :

« Lorsque l'on cherche à dégager l'image du Noir dans la littérature révolutionnaire et impériale il faut, me semble-t-il, distinguer entre les œuvres publiées avant et après les événements du 23 août 1791. C'est à cette date que les Mulâtres et les Nègres s'insurgèrent dans les environs du Cap Français. Il est vrai que l'année précédente le mulâtre Ogé avait revendiqué l'égalité pour sa caste, tout en déclarant qu'il ne réclamait rien pour les Nègres vivant dans l'esclavage... il n'en avait d'ailleurs pas moins péri sur la roue... Mais en 1791 tous les hommes de couleur sont unis, cette fois ; qui plus est, ils prennent la ville, ils

³³ *Ibid*, p. 137.

³⁴ *Ibid*.

³⁵ *Ibid*, p. 138.

massacrent les Blancs, pillent les maisons, brûlent le Cap Français. [...] Les rôles semblent soudain renversés : les colons deviennent des victimes, et ce sont les Noirs qui deviennent les bourreaux. Aucun doute, l'incendie du Cap a traumatisé les Français. Les viols de femmes blanches, les mutilations d'enfants blancs ont porté un rude coup à la cause abolitionniste. Les excès de la Terreur avaient donné au pays la soif de l'ordre à tout prix et lorsque Bonaparte rétablit l'esclavage, personne ne proteste »³⁶.

En parlant des œuvres de théâtre de cette période, Hoffmann fait une remarque importante liée à notre thématique. Il met en lumière que :

« ...si les Français, du moins dans la Métropole, acceptaient le principe de l'égalité des hommes sans distinction de race, ils n'étaient guère prêts à en admettre l'application, ou tout du moins la représentation théâtrale. Surtout, bien entendu, lorsqu'on osait montrer un Blanc amoureux d'une Nègresse. Quant à montrer un Noir amoureux d'une Blanche, aucun auteur français ne s'y est risqué. Il fallait Shakespeare pour cela »³⁷.

En Effet, Shakespeare est l'auteur de l'œuvre théâtrale *Othello*, représentée pour la première fois en 1604. Le personnage principal est Othello, un général Maure au service de la République de Venise amoureux d'une femme blanche, Desdemone, avec qui il se marie secrètement. Comme Hoffmann nous le révèle, à l'époque (XVII^e siècle), cette pièce avait suscité des critiques³⁸ ; la raison est encore une fois liée au fait qu'un amour entre races différentes était retenu scandaleux. En outre, cela nous témoigne que refuser et mépriser les mariages mixtes était une attitude répandue dans tous les pays de l'Europe.

En revenant aux pièces de théâtre françaises du XVIII^e siècle (avant la révolte), Hoffmann met en évidence que :

« Les pièces à personnages noirs [...] développent deux thèmes principaux, que l'on pourrait résumer ainsi : le premier est que les Noirs sont naturellement bons, et que prétendre, comme le font les esclavagistes, qu'ils sont stupides, égoïstes et paresseux est pure calomnie.

[...] Le deuxième thème que traitent les œuvres de théâtre est que les Nègres ne se révoltent que lorsqu'ils sont poussés à bout par les abus des colons. Bien traités, ils sont au contraire d'une fidélité à toute épreuve et ne demandent qu'à servir et à admirer les Blancs »³⁹.

³⁶ *Ibid*, pp. 145-146.

³⁷ *Ibid*, p. 154.

³⁸ *Ibid*, p. 154 (note 68).

³⁹ *Ibid*, pp. 156-157.

Au cours de son œuvre, Hoffmann fait plusieurs fois allusion à l'opposition entre négrophiles et négrophobes, Il s'agit d'une dichotomie existant depuis longtemps, mais qui se renforce entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle : les premiers défendent les noirs, en soutenant l'antithèse « Son corps est noir, mais pas son âme » ; les deuxièmes, convaincus que la noirceur de la peau coïncide avec une noirceur de l'âme, attaquent et critiquent fortement les gens de couleur. Ces derniers croient dans l'infériorité des noirs et sont d'accord avec le système esclavagiste.

Les mots d'Hoffmann que nous venons de mentionner nous démontrent que la plupart des œuvres, avant la révolte, étaient négrophiles, c'est-à-dire en faveur des noirs : les auteurs croyaient dans la nature pacifique des hommes de couleur et tentaient donc de mettre en évidence les traits positifs de leur âme.

Hoffmann relève, en revanche, qu'à partir de 1800, c'est-à-dire après la révolution de Saint-Domingue, les auteurs de théâtre ont du mal à insérer des noirs dans leurs pièces. Cela dépend du fait que la révolution des noirs a été catastrophique pour les blancs, donc les écrivains évitaient de montrer sur la scène des sujets et des personnages que le public n'aurait pas certainement appréciés. La plupart des blancs voyaient désormais les noirs comme des hommes violents, des assassins et cela se répercute sur les œuvres littéraires.

Cela vaut pour les romanciers aussi. Hoffmann affirme, en effet :

« La révolution de Saint-Domingue inspira, l'on s'en doute, bon nombre de romans. Avant le jeune Victor Hugo, Picquenard, René Périn, Adrien de Texier, Auguste de Traversay, J.-B. Berthier, d'autres encore, ont évoqué les malheurs de la colonie. Crimes, tortures et dévastations sont décrits par le menu. C'est comme par hasard la violence des esclaves révoltés que l'on détaille ; la répression blanche qui fut pour le moins aussi brutale, est généralement passée sous silence. Ces œuvres de circonstance qui prétendent dramatiser l'Histoire illustrent plutôt la partialité des écrivains »⁴⁰.

Dans son œuvre, Hoffmann n'a pas résumé les romans de chacun de ces auteurs ; il s'est limité à mentionner certaines « nouveautés » qu'il ont apportées et que nous retrouverons dans les romans de l'époque successive : « l'apparition [...] de personnages historiques Nègres »⁴¹ (dans les œuvres de M^{lle} de Palaiseau, Picquenard,

⁴⁰ *Ibid*, p. 193.

⁴¹ *Ibid*, p. 194.

Périn) et des premiers Mulâtres⁴² (Berthier, de Traverseray), même si ces derniers « ne fournissent pas encore de héros au roman »⁴³. Hoffmann fait aussi référence à « la Mulâtresse » car elle « deviendra une des grandes figures de l'éros romantique »⁴⁴ (Ducray-Duminil). « Le Bon Nègre, c'est-à-dire [...] le serviteur fidèle et reconnaissant du maître qui a su se montrer humain envers lui »⁴⁵ paraît aussi à la fin du XVIII^e siècle (Picquenard).

Hoffmann consacre un peu plus d'attention à une seule œuvre, selon lui particulièrement significative, celle de Jacques Grasset de Saint Sauveur intitulée *Hortense ou la jolie courtisane. Sa vie libertine, à Paris, et ses aventures tragiques avec le nègre Zéphire dans les déserts de l'Amérique* et publiée en 1796. Dans cette œuvre aussi, on retrouve des références à notre sujet ; ce qui nous intéresse en particulier, ce sont les mots qui suivent :

« On s'attendait à ce qu'après avoir accouché d'un fils noir et d'une fille blanche Hortense ait un enfant Indien d'Imolaka. L'expression symbolique de sa régénération dans le Nouveau Monde aurait été complète si Hortense avait porté dans ses flancs les trois races destinées à en assurer le peuplement. Quoi qu'il en soit, l'intérêt du roman reste indéniable. C'est la première et l'unique œuvre à tracer le processus inévitable d'adaptation dans un mariage entre représentants de deux ethnies aux cultures si différentes. C'est le premier roman qui se soit efforcé de valoriser certains aspects de la culture africaine, de montrer que les différences évidentes entre Blancs et Noirs peuvent relever du domaine des apparences plutôt que de celui des essences ; un des rares dont les personnages ont une certaine complexité, ne sont pas placés sous le signe d'une vertu parfaite ou d'une méchanceté sans mélange. Invraisemblable, certes, Hortense, la jolie courtisane est écrit dans un style qui n'est pas entièrement dénué d'élégance »⁴⁶.

Il s'agit donc d'un autre témoignage fondamentale.

Dans le dernier chapitre de son œuvre, Hoffmann analyse l'image du Noir pendant l'époque romantique. On se rend compte que les écrivains s'occupent du personnage Noir beaucoup plus qu'avant et, en plus, veulent parler aussi de leurs habitudes, traditions et de tout ce qui le rend différent de l'homme blanc :

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*, p. 196.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 198.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 199.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 209.

« On commence par ailleurs à s'intéresser aux mystérieux rites vaudou comme aux danses bizarres des Nègres antillais : les mœurs des lointaines plantations satisfont au besoin d'exotisme.

Le héros romantique est volontiers un surhomme aux passions irrésistibles, capable des forfaits les plus affreux comme des plus sublimes dévouements. Dans l'imagination collective, le Noir, placé sous le signe de l'excessif, est un personnage fait sur mesure pour les créateurs de grands criminels et de demi-dieux de la vertu.

Certains écrivains revendiquent le rôle de critique de la société, de redresseur de torts. Les victimes de l'esclavage trouveront en eux des défenseurs enthousiastes.

Bref, personnage en fin de compte secondaire avant 1815, le Noir est en passe de devenir un véritable type, comme le brigand ou le poète, le marin ou le demi-solde »⁴⁷.

Hoffmann fait ensuite noter une autre différence entre les œuvres rédigées avant et après la rébellion des noirs :

« Au XVIII^e siècle, on pouvait écrire des pièces qui se passent aux Antilles et où les Noirs ne font qu'apporter la note exotique. Après la révolution de Saint-Domingue et les controverses souvent violentes autour de la traite et de l'esclavage, il est devenu impossible de passer sous silence les tensions raciales qui caractérisent la vie aux colonies »⁴⁸.

Parmi les romans historiques écrits après 1815, Hoffmann mentionne *Bug-Jargal* de Victor Hugo. En lisant la Préface de l'œuvre, nous découvrons qu'Hugo n'a jamais été à Saint-Domingue, pourtant plusieurs documents et témoignages concernant les événements de Saint-Domingue lui sont parvenus grâce à d'autres personnes :

« Plusieurs personnes distinguées qui, soit comme colons, soit comme fonctionnaires, ont été mêlées aux troubles de Saint-Domingue, ayant appris la prochaine publication de cet épisode, ont bien voulu communiquer spontanément à l'auteur des matériaux d'autant plus précieux qu'ils sont presque tous inédits [...] Ces documents lui ont été singulièrement utiles pour rectifier ce que le récit du capitaine d'Auverney présentait d'incomplet sous le rapport de la couleur locale, et d'incertain relativement à la vérité historique »⁴⁹.

Pour confirmer cela, Hoffmann ajoute :

« Une scène, dans *Bug-Jargal* (Chapitre XVI, version 1826) me paraît particulièrement réussie : celle où l'Assemblée coloniale délibère pour décider quelles mesures prendre face à l'insurrection. [...] Or, pour composer cet épisode (qui ne se trouve pas dans la

⁴⁷ *Ibid*, p. 219.

⁴⁸ *Ibid*, p. 241.

⁴⁹ *Ibid*, p. 244.

première version de *Bug-Jargal*), Hugo devait nécessairement avoir des connaissances sur l'organisation politique de Saint-Domingue, sur les différentes factions qui s'y étaient affrontées, sur les principes qu'elles avaient défendus. Que l'on connaisse ou non le titre exact du livre qu'il a consulté, les noms et prénoms des individus susceptibles de l'avoir renseigné, ce qui compte c'est que la documentation, écrite ou auriculaire, ne lui a pas manqué »⁵⁰.

À propos de *Bug-Jargal*, Hoffmann souligne aussi qu'il s'agit d'un des rares romans dont l'histoire se passe entièrement dans les îles et où un Noir est un des personnages principaux.

Comme dans les époques passées, au XIX^e siècle aussi, la question des contacts et des relations intimes entre blancs et noirs a été abordée par les auteurs dans leurs œuvres. Dans certains cas, les auteurs ont décrit les viols subis par les femmes : nous retrouvons à la fois des noires et des blanches victimes de ce type de crime dans les lettres. Cependant, il y a d'habitude une différence entre le sort des unes et des autres : même s'ils sont très fréquents, les viols accomplis par les maîtres à l'égard de leurs esclaves noires restent impunis, alors que les tentatives de viols de la part des noirs envers les femmes blanches sont sévèrement punies. Dans ce dernier cas, nous parlons de tentatives parce que, comme rappelle Hoffmann, « la victime est presque toujours sauvée in extremis »⁵¹.

D'autres auteurs se sont consacrés, au contraire, aux relations d'amour entre blancs et noirs. Hoffmann se rend compte cependant que les œuvres qui traitent ce sujet ne sont pas très nombreuses. Peu d'auteurs présentent dans leurs œuvres, un noir amoureux d'une blanche ou un blanc amoureux d'une noire, car cela signifiait aller contre la morale et l'éthique de la société. Nous aborderons de manière plus spécifique cette question au chapitre 3, où l'on examinera certaines de ces œuvres.

1.3 Deux œuvres en comparaison : *Deux Amours* et *Bug-Jargal*

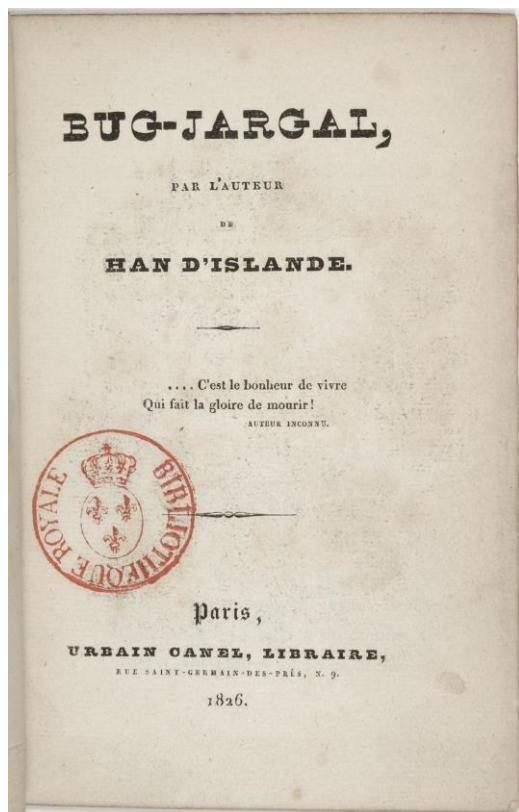
Nous voudrions présenter à ce point les deux œuvres sur lesquelles se basera principalement notre analyse : *Deux Amours* et *Bug-Jargal*.

⁵⁰ *Ibid*, p. 245.

⁵¹ *Ibid*, p. 283.

Le premier roman, rédigé par l'auteur haïtien Amédée Brun, a été publié en 1895. Le deuxième, travail d'un auteur parmi les plus importants de toute la littérature française, Victor Hugo, remonte au début du XIX^e siècle.

À propos de *Bug-Jargal*, il faut rappeler qu'il en existe deux versions : la première



publiée en 1818 et la deuxième en 1826. Le « premier » *Bug-Jargal* (45 pages) est plus bref par rapport au définitif (246 pages) et il pourrait être considéré comme une nouvelle plutôt que comme un roman, alors que la version définitive possède toutes les caractéristiques du genre romanesque⁵². En passant de 1818 à 1826, on assiste à quelques modifications de l'histoire dont l'élément le plus remarquable est l'insertion du personnage de Marie avec qui le roman se transforme dans un roman d'amour. Dans la première version, en effet, l'absence du personnage féminin rend l'histoire simple et linéaire : l'attention est focalisée sur le

rapport d'amitié, absolument impensable à l'époque, entre le blanc et le noir et sur son évolution. Ce qui est intéressant ce sont les aventures que les deux vivent ensemble. En ajoutant le personnage féminin, la deuxième version de l'histoire résulte plus riche et intrigante : Marie, désirée par le blanc et par le noir à la fois, devient pour eux une sorte d'idole qu'ils doivent défendre et protéger à n'importe quel prix. Tout cela comporte de changements ultérieurs : premièrement, entre les deux personnages masculins principaux ne se développera pas seulement une profonde amitié, mais aussi une intense rivalité amoureuse ; deuxièmement, si dans la première version, pendant l'incendie provoquée par les rebelles, le héros noir met à l'abri son maître et le fils le plus petit de son maître, dans la deuxième version, il sauve la vie de Marie et du fils le plus petit de son maître, mais il n'arrive pas à sauver son maître.

⁵² Roger Toumson, *Présentation*, dans Victor Hugo, *Bug-Jargal ou la révolution haïtienne*, les deux versions du roman (1818 et 1826) présentées et annotées par R. Toumson, Fort-de-France, Désormeaux, 1979, p. 13.

Un autre trait distinctif de la deuxième version par rapport à la première concerne une représentation beaucoup plus évidente de l'opposition entre les forces du bien et du mal. En effet, bien que dans les deux versions le noir Pierrot, bon et généreux, soit décrit comme très différent caractériellement des autres révoltés et surtout de leurs autres chefs, perfides et sans scrupules :

« Le caractère de ce dernier [Bug-Jargal] [...] contrastait d'une manière singulière avec la férocité des autres. Tandis que Boukman et Biassou inventaient mille genres de mort pour les prisonniers qui tombaient entre leurs mains, Bug-Jargal s'empressait de leur fournir les moyens de quitter l'île »⁵³,

dans la deuxième version, Victor Hugo insère le mulâtre Habibrah, vraie incarnation du mal, pour renforcer cette opposition : le héros noir et le « griffe »⁵⁴ Habibrah représentent exactement deux pôles opposés.

Encore un aspect mérite une explication : la première version de l'œuvre est dépourvue de la partie consacrée à la permanence du blanc dans le camp de Biassou comme prisonnier. Il s'agit d'une série de chapitres (du chapitre XXV au chapitre XLIII) où l'auteur a voulu décrire certaines cérémonies et habitudes des noirs : cela est un moyen dont Hugo s'est servi pour montrer l'infériorité des noirs, vus et considérés comme des êtres primitifs⁵⁵.

D'autres petites différences qui pourraient être mises en évidence concernent le nom du héros blanc et le nom du pays d'origine de Pierrot : dans la première version, le blanc s'appelle Delmar, dans la deuxième Léopold d'Auverney ; quant à l'origine de Pierrot, dans la version de 1818 on dit qu'il est « fils du roi de Gamboa »⁵⁶ tandis que, dans la version de 1826, Pierrot explique « mon père était roi au pays de Kakongo »⁵⁷.

Malgré les nombreuses différences mentionnées, la plus importante reste celle qui concerne l'introduction de Marie parce que c'est cela qui provoque la modification majeure dans l'intrigue.

⁵³ *Ibid*, p. 237.

⁵⁴ *Ibid*, p. 172.

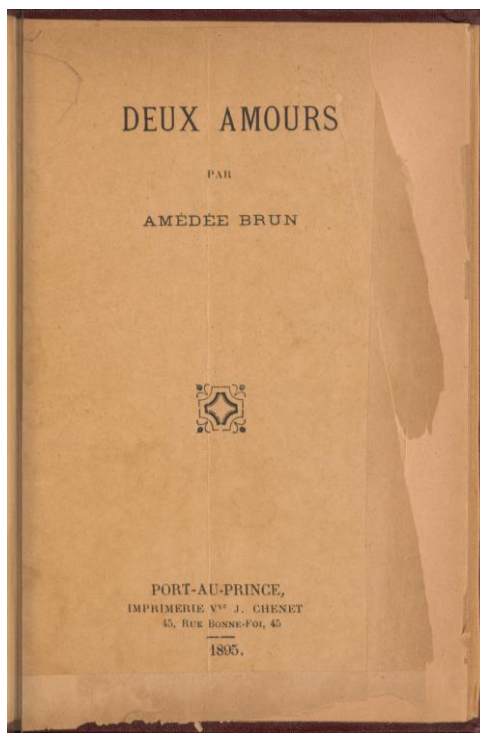
⁵⁵ L. F. Hoffmann, *Victor Hugo, les noirs et l'esclavage*, « Francofonia », vol. 16, n° 30, 1996, pp. 47-90. Version télématique : http://classiques.ugac.ca/contemporains/hoffmann_leon_francois/victor_hugo_noirs_esclavage/victor_hugo_noirs_esclavage.pdf, p. 32.

⁵⁶ Roger Toumson, *Bug-Jargal* (version définitive), dans Victor Hugo, *Bug-Jargal ou la révolution haïtienne*, les deux versions du roman (1818 et 1826) présentées et annotées par R. Toumson, Fort-de-France, Désormeaux, 1979, p. 139.

⁵⁷ *Ibid*, p. 357.

Entre les deux versions de *Bug-Jargal*, c'est cependant sur la deuxième que nous nous appuyons pour effectuer notre étude.

Il convient à présent d'aborder une autre question fondamentale : les deux romans présentent une toile de fond identique, c'est-à-dire la révolution de Saint-Domingue. Comme le rappelle Hoffmann dans *L'idéologie de Bug-Jargal*, la révolution d'Haïti, qui commence en 1791, représente « un évènement unique dans l'histoire de l'humanité »⁵⁸ et cela pour deux raisons : premièrement, parce que c'est la première fois qu'on assiste à la victoire d'une révolte d'esclaves (même si les esclaves ont été supportés par les affranchis) ; deuxièmement, parce que les esclaves n'ont pas seulement obtenu la liberté individuelle, ils ont été en plus capables de créer un état indépendant, la République d'Haïti.



La mise en comparaison des deux œuvres nous amène à une ultérieure réflexion : le récit est organisé et narré différemment dans l'une et dans l'autre.

Presque au début du roman *Deux Amours*, après une longue et détaillée description de l'île de Saint-Domingue, l'auteur affirme :

« C'est d'elle, de Sor Rose, toute ratinée et ployée sur sa chaise de paille, avec son bâton plus haut qu'elle et ses sourcils blancs, aussi blancs que le pitre, d'un effet si doux et si étrange sur l'expression ternie des yeux et l'ébène de la peau, que je tiens le récit suivant : « Cette plaine verdoyante [...] était autrefois le quartier général des colons qui y possédaient de grandes et riches habitations. Les blancs, mon fils, aiment les maisons sans étage... » »⁵⁹.

De là nous pressentons que l'histoire nous sera racontée par quelqu'un qui a précédemment écouté le récit de la part de Sor Rose, tante du héros noir Jean Louis et

⁵⁸ L. F. Hoffmann, *L'idéologie de Bug-Jargal*, Compte rendu de la communication au Groupe Hugo du 25 mai 1989, Université de Paris VII, équipe du XIXe siècle.

Version télématique:

<http://groupugo.div.jussieu.fr/Groupugo/doc/89-05-25Hofmann.pdf>, p. 1.

⁵⁹ Amédée Brun, *Deux Amours*, Port-au-Prince, Imprimerie Chenet, 1895, p. 10.

personnage elle-même de l'histoire, même si secondaire. La narration est effectuée à la troisième personne.

Dans *Bug-Jargal*, en revanche, il est possible de distinguer deux différents niveaux de narration : le premier, au présent de la narration, où le capitaine Léopold d'Auverney, en compagnie des soldats de son armée, le sergent Thadée, le lieutenant Henri, l'aide de camp Paschal et le jeune officier Alfred, est exhorté par ces derniers à raconter un anecdotte ou un épisode de sa vie mystérieuse. Ce premier niveau est raconté à la troisième personne, donc par un narrateur extérieur à l'histoire.

Le deuxième niveau est raconté, par contre, à la première personne ; le narrateur est en effet intérieur puisqu'il coïncide avec le capitaine Léopold qui parle d'une expérience de sa jeunesse.

Roger Toumson nous prouve cela dans sa présentation de l'œuvre *Bug-Jargal*, en affirmant :

« Le coup de force du romancier est justement de nous faire vivre de l'intérieur – le point de vue du lecteur étant celui du narrateur – le tourment de d'Auverney acculé à l'impasse du partage morbide des culpabilités »⁶⁰ ;

le même Victor Hugo a expliqué dans sa préface le projet qu'il avait au début prévu pour l'œuvre ; nous découvrons, en effet, que *Bug-Jargal* aurait dû faire partie d'un ouvrage bien plus grand :

« Enfin, il doit encore prévenir les lecteurs que l'histoire de *Bug-Jargal* n'est qu'un fragment d'un ouvrage plus étendu, qui devait être composé avec le titre *Contes sous la tente*. L'auteur suppose que, pendant les guerres de la révolution, plusieurs officiers français conviennent entre eux d'occuper chacun à leur tour la longueur des nuits du bivouac par le récit de quelque'une de leurs aventures. L'épisode que l'on publie ici faisait partie de cette série de narrations ; il peut en être détaché sans inconvénient ; et d'ailleurs l'ouvrage dont il devait faire partie n'est point fini, ne le sera jamais, et ne vaut pas la peine de l'être »⁶¹.

Cet ouvrage, en effet, ne sera jamais accompli.

En outre, tout au long du récit, il est possible de relever quelques indices mettant en évidence le double niveau narratif. C'est le cas de la phrase « je n'essayerai pas de vous

⁶⁰ Victor Hugo, *Bug-Jargal ou la révolution haïtienne*, cité, p. 43.

⁶¹ Toumson, *Bug-Jargal* (version définitive), dans Victor Hugo, *Bug-Jargal ou la révolution haïtienne*, cité, p. 154.

peindre, messieurs, la situation où je me trouvais »⁶², qui montre clairement que Léopold est le narrateur de l'histoire et qu'il est en train de s'adresser aux militaires (« messieurs »).

Nous trouvons intéressant enfin focaliser l'attention sur la particularité du titre du roman d'Amédée Brun : l'expression *Deux Amours* peut être doublement interprétée puisqu'elle se réfère d'un côté aux deux hommes, l'un blanc et l'autre noir, amoureux de la même femme, de l'autre au déchirement intérieur éprouvé du héros noir qui ne sait pas si combattre pour défendre sa patrie ou sauver la femme aimée et ainsi trahir ses frères noirs. Cependant, nous parlerons à nouveau de cette question.

⁶² *Ibid*, p. 385.

Chapitre 2

2.1 Un auteur haïtien et un auteur français

Si les deux romans comparés⁶³ se ressemblent par plusieurs aspects, les auteurs ne partagent pas beaucoup entre eux. Tout d'abord, ce qui change c'est la provenance : l'un, Amédée Brun, est d'origine haïtienne, tandis que l'autre, Victor Hugo, est d'origine française. De cela dépend la différente mentalité qu'ils ont développée et qui émerge dans les deux œuvres, en particulier à propos de la situation sociale caractérisant les colonies françaises au XIX^e siècle.

La différence entre les deux hommes peut se constater aussi en ce qui concerne leur célébrité : Amédée Brun est un auteur pratiquement inconnu alors que Victor Hugo est l'un des écrivains les plus remarquables de la littérature française.

En entrant dans le détail, Amédée Brun est né à Jacmel en 1868. Il a étudié à Port-au-Prince et il a commencé à écrire quand il était au collège. En 1888, il est allé à Paris, où il s'est consacré à l'étude du Droit et il a fréquenté le monde littéraire de l'époque. Plus tard, il est rentré au pays où il a donné des conférences et il a travaillé comme professeur d'Économie politique. C'est pendant cette période, correspondant à la dernière partie de sa vie, qu'il a écrit ses deux œuvres *Deux Amours* et *Pages retrouvées*. Le premier est un roman tandis que le deuxième est un recueil de nouvelles. Il est mort en 1896. Un autre recueil de nouvelles, *Sans pardon*, sera publié posthume⁶⁴. Victor Hugo, lui, est l'un des auteurs les plus célèbres au monde. Il est né à Besançon en 1802, mais il a passé une bonne partie de son enfance à Paris. Il a commencé à écrire ses premiers vers en 1815 et dans les années suivantes il a participé plusieurs fois à des concours de poésie organisés par l'Académie française. Conséquemment, il a décidé d'abandonner le domaine des mathématiques pour se consacrer à celui de la littérature. Il pourrait être défini comme un écrivain polyédrique car, au cours de sa vie, il s'est consacré à de différents genres littéraires : à la poésie, au théâtre, au roman et au pamphlet. Un autre aspect exceptionnel de cet auteur c'est qu'il a été un intellectuel engagé qui a joué un rôle important aussi dans le domaine politique. En effet, il a eu aussi une carrière politique : il a été maire du VIII^e arrondissement et député de l'Assemblée constituante de Paris.

⁶³ Nous utiliserons les abréviations DA (*Deux Amours*) et BJ (*Bug-Jargal*) dans les références bibliographiques des citations.

⁶⁴ Ghislaine Rey, *Anthologie du roman haïtien de 1859 à 1946*, Sherbrooke, Naaman, 1982, p. 37.

Bien qu'il soit une célébrité littéraire mondiale, l'œuvre que nous avons choisie d'examiner, *Bug-Jargal*, est presque inconnue et, de plus, elle n'est pas trop bien appréciée. Cela dépend du fait qu'il s'agit d'un des premiers écrits de l'auteur français, qui a commencé à la rédiger à l'âge de seize ans. Elle n'est pas tenue en grande considération par les spécialistes car on estime que Victor Hugo n'avait pas encore atteint la maturité et le talent littéraire qui caractérisent ses œuvres postérieures.

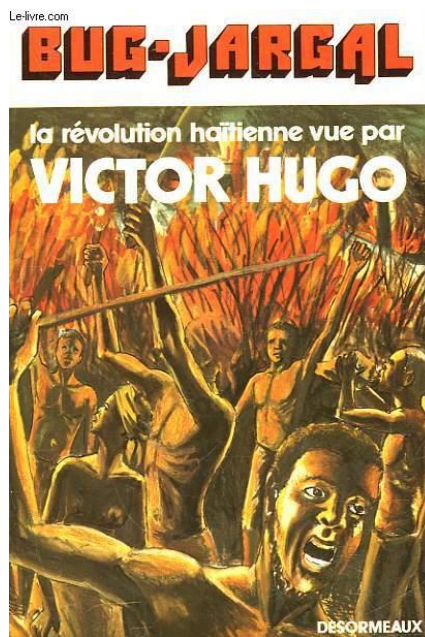
En retournant à nos deux œuvres, nous pouvons affirmer que, malgré leur grande ressemblance au niveau de l'intrigue, elles contiennent des éléments qui nous suggèrent qu'elles appartiennent à deux mondes complètement différents.

C'est vrai que le personnage noir, dans les deux œuvres, joue un des rôles principaux et que l'auteur français a choisi même son nom comme titre de l'ouvrage ; cependant, une série de différences peuvent être remarquées entre le roman de l'auteur haïtien et celui de l'auteur français qui aident à mieux définir leur position et leur avis par rapport au système de l'esclavage et à la situation sociale de l'époque dans les colonies. Premièrement, l'un confie la narration à un personnage noir, l'autre à un personnage blanc. En effet, Amédée Brun confie la parole à Sor Rose tandis que Victor Hugo la donne au capitaine Léopold d'Auverney. Deuxièmement, si la blanche Danielle, dans le roman de Brun, semble avoir un certain penchant pour l'esclave Jean Louis, la blanche Marie, dans le roman d'Hugo, ne semble éprouver rien, sauf un sentiment de reconnaissance, envers le noir Bug-Jargal. Cela dépend du fait qu'il était plus difficile pour un blanc que pour un noir d'accepter et d'approuver un mariage mixte, cela signifiant une union entre deux races opposées dans et par l'histoire : l'une, la race des maîtres, l'autre, celle des esclaves.

Troisièmement, dans le roman haïtien on assiste à la mort du protagoniste blanc, dans le français à la mort du protagoniste noir. À ce point, il n'est pas difficile d'en déduire la raison : dans le roman haïtien le blanc Henry meurt, en permettant le mariage mixte entre la blanche Danielle et le noir Jean Louis ; dans le roman français c'est le contraire qui arrive, car c'est le noir Bug-Jargal qui trouve la mort et, conséquemment, les deux blancs ont la possibilité de rester ensemble, en vivant l'un à côté de l'autre.

2.1.1 Bug-Jargal de Victor Hugo

L'auteur français semble ainsi avoir comme objectif l'exaltation des blancs, d'un côté, et la dévalorisation des noirs, de l'autre côté. En examinant plus attentivement les autres personnages noirs ou mulâtres de l'histoire, nous pouvons observer qu'à part Bug-Jargal, l'auteur donne une image négative du reste des rebelles : le noir est en effet toujours décrit comme barbare, cruel et féroce. Il est possible d'affirmer cela tout d'abord parce que chaque fois qu'Hugo se réfère aux noirs de manière collective il utilise des expressions dépréciatives : « brigands, rebelles, multitudes de nègres, flots de noirs et de mulâtres, flots de barbares et de sauvages, bandes nègres, bandes de nègres, bande ébahie, bande de rebelles, troupe effarée, horde de nègres et de mulâtres révoltés, horde nomades, foule de noirs et de mulâtres, groupes tumultueux »⁶⁵. En plus, en se référant aux soldats noirs, Hugo parle d'« essaim de fourmis » et de « nuée de sauterelles »⁶⁶, métaphores animales dépréciatives, voire négatives.



Un autre exemple, confirmant la mauvaise considération qu'Hugo avait des noirs, est représenté par le portrait donné de Biassou, l'un des chefs des noirs, être terrible et méchant :

« Le chef sacatra devant lequel j'étais introduit était d'une taille moyenne. Sa figure ignoble offrait un rare mélange de finesse et cruauté. Il me fit approcher, et me considéra quelques temps en silence ; enfin, il se mit à ricaner à la manière de l'hyène » (BJ, p. 265).

Biassou cependant n'est pas seulement associé à l'hyène, animal considéré comme ignoble, mais aussi à un autre animal dont il faut avoir peur, c'est-à-dire le tigre :

« Biassou l'avait écouté avec ce ricanement féroce qui lui donnait l'air d'un tigre. Bien ! dit-il. Alors il se retourna vers les nègres qui avaient amené maître Belin : – Emportez deux chevalets, deux

⁶⁵ Hoffmann, *L'Idéologie de Bug-Jargal*, citée.

<http://groupugo.div.jussieu.fr/Groupugo/doc/89-05-25Hofmann.pdf>, p. 3.

⁶⁶ *Ibid.*

planches et une scie et emmenez cet homme. Jacques Belin, charpentier du Cap, remercie-moi, je te procure une mort de charpentier » (BJ, pp. 294-295).

À tout cela, on peut ajouter encore une observation : chez Hugo, bien que les noirs soient dépeints comme des rebelles, la soumission fait toujours partie de leur nature. S'il ne s'agit plus de soumission devant le maître, il s'agit de celle devant le chef d'armée, Biassou⁶⁷, ou devant l'obi⁶⁸, Habibrah : tous les deux sont des personnages extrêmement influents sur les noirs, car le premier les manipule et se moque facilement d'eux, tandis que le deuxième les enchante avec ses mystérieux rites magiques. Bug-Jargal aussi, considéré presque comme un Dieu, est idolâtré des autres noirs. Mais Bug-Jargal non plus, n'abandonne sa position d'infériorité, étant donné qu'il continue à se comporter comme un serviteur devant Marie et Léopold. La phrase « Je suis Rask pour toi » prononcée par Bug-Jargal à Léopold est très significative à ce propos, car le noir promet sa loyauté à son ami blanc comme son chien Rask démontre toujours sa fidélité envers son maître.

Envers les blancs, au contraire, Hugo montre une attitude solidaire ; il appartient à leur même race et il ne veut pas la juger négativement. Dans son texte, on relève qu'eux aussi, ils sont cruels mais beaucoup moins que les noirs et, à part quelques rares exceptions, l'auteur ne réagit pas face à certaines punitions violentes et inhumaines appliquées par les blancs contre les noirs. Par exemple, au chapitre XVI, devant la proposition du citoyen-général C*** de faire « un cordon de têtes de nègres qui entoure la ville » afin que les autres esclaves en soient terrorisés, les autres blancs restent choqués et Hugo décrit ainsi leur réaction : « Un mouvement d'horreur accueille cette exécration » (BJ, p. 226).

La partie finale du roman, précisément le moment où le courageux Bug-Jargal décide de sacrifier sa vie pour sauver celle de dix hommes qui auraient été tués à sa place, représente, en revanche, un exemple de cruauté des blancs qu'Hugo ne dénonce pas. La scène présentée est en effet une pratique inacceptable du point de vue moral, pourtant le texte d'Hugo ne dit rien à ce propos ; d'où on pourrait déduire qu'il partageait cette pensée. Un autre élément peut être relevé à ce point : Hugo n'insère nulle part une

⁶⁷ Toumson, *Bug-Jargal* (version définitive), dans Victor Hugo, *Bug-Jargal ou la révolution haïtienne*, citée, p. 315.

⁶⁸ *Ibid*, p. 285.

dénonciation de l'esclavage ou du préjugé racial (non seulement envers les noirs, mais aussi envers les sang-mêlés). Tout cela montre que Victor Hugo, ainsi que la société blanche de son époque, avait la tendance à défendre et à supporter sa race et ne s'opposait pas à la discrimination des noirs.

Un autre aspect, sur lequel il faut enfin absolument focaliser l'attention, concerne le contexte politique dans lequel l'œuvre *Bug-Jargal* a été conçue. Cela est particulièrement important, si nous considérons que dans la vie de Victor Hugo le domaine littéraire et celui politique ont été extrêmement liés. Ses œuvres sont toujours un reflet de l'idéologie politique professée dans un moment précis de sa vie : à l'époque où l'auteur français était en train de rédiger *Bug-Jargal*, par exemple, sa pensée politique était orientée vers les idées royalistes. Sa fidélité à la monarchie est cependant visible non seulement dans *Bug-Jargal*, mais aussi dans les autres œuvres écrites dans la même période.

Roger Toumson rappelle que Victor Hugo lui-même avait décrit l'évolution de sa pensée politique :

« 1818 : royaliste
1824 : royaliste libéral
1828 : libéral socialiste
1836 : libéral socialiste démocrate
1849 : libéral socialiste démocrate républicain »⁶⁹

À l'époque de *Bug-Jargal*, si Hugo était attaché à la monarchie, il méprisait la révolution française et ses institutions : à cause des révolutionnaires, le système monarchique avait été en effet abattu. Plus tard, en revanche, il se rangera de la part de la République, comme le montre le tableau.

2.1.2 Deux amours d'Amédée Brun

Quant à l'ouvrage *Deux Amours* d'Amédée Brun, plusieurs indices nous révèlent le différent contexte dans lequel l'œuvre a été créée.

Tout d'abord, par rapport à l'œuvre de Victor Hugo où les noirs paraissent beaucoup plus cruels que les blancs et leur cruauté est amenée presque à l'exagération, dans le

⁶⁹ Toumson, *Présentation*, dans Victor Hugo, *Bug-Jargal ou la révolution haïtienne*, cité, p. 58.

roman de Brun, les noirs ne sont pas décrits comme des êtres si terribles. En effet, à part la scène de l'incendie, l'auteur ne mentionne pas d'autres mauvaises actions accomplies par eux.

En plus, Amédée Brun ne se réfère jamais aux groupes de noirs, en les définissant négativement. Au moment où éclate la révolte, par exemple, l'auteur en parle ainsi : « ...le noirs insurgés qui marchaient, impassibles, sûrs de leur force et de leur nombre, vers l'habitation. ». (DA, p. 110). Plus tard, quand Jean Louis et Henry combattront ensemble contre les blancs, la troupe des noirs sera simplement appelée, de manière neutre, « l'armée des noirs » (DA, p. 179) ou « les noirs » (DA, p. 179).

Au cours de l'histoire, on se rend compte aussi que le personnage blanc protagoniste, Henry, n'est pas comme tous les autres blancs. Son séjour en France l'a changé complètement, en provoquant une adhésion aux idées révolutionnaires. Son rapprochement à l'idéologie révolutionnaire concerne surtout la considération des hommes : pour lui, il n'existe pas de races supérieurs et de races inférieurs, les hommes sont tous égaux et ont le droit d'être traités de la même manière. Les mots d'Henry paraissent très clairs à ce propos :

« Combien ils sont loin de la vérité, les obstinés qui s'entêtent dans cet absurde préjugé que les noirs sont inférieurs aux races de peau blanche, jaune ou verte ! » (DA, pp. 43-44).

C'est toujours à Henry que l'auteur haïtien fait prononcer ce discours :

« St. Domingue deviendra pour les noirs dans peu d'années la patrie conquise à prix d'efforts surhumains, d'autant plus chère qu'elle aura demandé plus de sang à ses enfants !

Un devoir sacré leur incombera alors, aux définitifs affranchis de l'ère nouvelle ! – Quand la paix, pareille à un ange bienfaisant aura frappé à toutes les portes, pour y assurer sur d'inébranlables bases la sécurité de la propriété, la liberté avec toutes ses heureuses prémices, quand n'ayant plus rien à craindre du péril extérieur, les nouveaux-nés à l'indépendance pourront songer à la grande famille d'exil, perdue dans les forêts inexplorées des contrées vierges, alors quelles plus douces obligations que de partir en des croisades nationales, pour l'avènement aux lumières des frères de là-bas, avec devant la troupe pèlerine un signe nouveau, le symbole de la science gouvernant l'univers et le guidant à ses fins supérieurs ! – » (DA, pp. 44-45).

Henry Lermant croit vraiment dans un avenir meilleur, un moment où les hommes blancs et noirs vivront ensemble paisiblement.

Cependant, en ce moment, la situation de la colonie est de plus en plus compliquée. Il révèle à sa fiancée Danielle son pressentiment :

« Les affaires vont mal, la colonie penche et va tomber aux mains de nouveaux maîtres. Le cataclysme sera terrible, terrible aussi la vengeance. Il faut se préparer.

Et ces nouveaux maîtres?

Comment ne les as-tu pas devinés ? ce sont eux. [les noirs] » (DA, p. 83).

Ce héros arrivera même, dans la partie finale du roman, à s'unir aux noirs dans la lutte contre les blancs et ce sera à côté des noirs qu'il perdra sa vie. Un auteur français, aurait-il pu jamais représenter des faits pareils ?

Enfin, nous pouvons remarquer la présence de nombreuses descriptions de la nature et des paysages d'Haïti. Cela peut être considéré comme un témoignage de l'attachement de Brun à sa patrie. Tout au long du roman l'auteur décrit de manière simple et raffinée son pays, mais c'est en particulier au début qu'il s'y consacre abondamment. Tout d'abord, pour présenter l'île, il écrit :

« Comme lasse de l'éternel enveloppement des flots dont la caresse bleue court le long des découpures de ses baies, dressée avec sa verdure luisante de sève, telle qu'un coin de forêt au sein des vagues, l'île d'Haïti, tout près du soleil, son seul allié, s'étend, souveraine de grâce, en la mer des Antilles » (DA, p. 7).

Puis, il concentre son attention sur la description du soleil et de la mer ; les deux éléments naturels semblent être en train de dialoguer entre eux, comme s'ils étaient engagés dans un intense jeu de regards :

« Avec des frou-frous de robe soyeuse et des chuchotements dénonciateurs des propos tenus dans les nids, au fonds des branches, la brise venue des forêts balsamiques y atténue la torride expansion de notre empressé voisin, le Roi-Soleil.

La mer, elle aussi, la mer propice, comme si, à l'horizon, elle agitait une invincible éventail, son éventail aux incrustations de coquilles nacrées, arrête et sèche sur les fronts les gouttes ruisselantes qu'y produisent les flèches amicales de notre allié fainéant, dont c'est toute la distraction pendant douze heures. À ce jeu, la rondeur de sa face rougit d'hilarité, là-haut. Est-il étonnant que dans ces conditions la paresse soit le lot commun des prisonniers de cet Eden et que séduits par le vent, ils tendent à prendre le plan de cet ensorceleur, toujours horizontal » (DA, pp. 7-8).

L'auteur décrit aussi le jardin des maîtres:

« Le jardin, avec ses arbres mouillés encore de rosée, et dorés de soleil levant, s'étendait comme un décor de féerie avec la toile bleue du ciel au fond » (DA, p. 24).

D'autres descriptions concernent même des animaux :

« On était dans la saison des papillons et des nuées en passaient dans le vent ; un tourbillon de petites ailes jaunes tournait autour des arbustes, grisé et retenu par les pétales d'ivresse. Des escadrons, heureux de s'en détacher, à une saute du vent, s'en allaient en un anneau épais qui s'évidait, s'éclaircissait peu à peu dans les lointains. » (DA, p. 52).

Si Amédée Brun, fasciné par la beauté et par la valeur de sa patrie, paraît vouloir transmettre cet enthousiasme à ses lecteurs (pour la plupart des compatriotes), Victor Hugo, en revanche, ne renvoyant jamais au paysage antillais, démontre le désintérêt de communiquer à ses lecteurs la physionomie de l'île et la volonté de viser un but esthétique plus haut, non confiné dans les bornes narratives de l'intrigue.

2.2 Le triangle amoureux : une femme aimée par deux hommes

Bien que les contextes dans lesquels *Deux Amours* et *Bug-Jargal* sont nés n'aient pas trop en commun, à la base des deux romans il y a, au fond, une histoire similaire. Il s'agit d'une intrigue amoureuse dans lequel trois personnages sont engagés : une femme aimée par deux hommes.

La seule particularité de cette histoire c'est que parmi les personnages principaux, il y en a un de peau noire ; en effet, la femme est blanche mais les deux hommes dont elle est aimée sont l'un blanc et l'autre noir. Donc, ce qui étonne le plus ce n'est pas le fait que deux hommes sont tombés amoureux de la même femme, puisque cela, au contraire, est un *topos* dans les romans d'amour ; le problème concerne la situation étrange qui se crée inévitablement entre les deux personnages masculins appartenant non seulement à deux races différentes, mais à deux races considérées et jugées différemment d'un point de vue social.

La rivalité naturelle existant entre deux hommes qui désirent la même femme tend, dans une situation pareille, à redoubler : la compétition entre eux ne concerne plus seulement l'instinct sexuel, mais aussi l'orgueil racial. L'homme blanc, surtout, ne pourra pas

paraître inférieur au noir ; ainsi, il sera intéressé à démontrer, à n'importe quel prix, la supériorité de la race blanche sur la noire. Il devra faire le possible pour avoir le dessus sur l'autre, en conquérant le cœur de la femme aimée. Le succès du noir sur le blanc susciterait, au contraire, de l'étonnement.

À la lumière de cette réflexion, nous pouvons affirmer alors que, si l'amour entre un homme blanc et une femme blanche était absolument possible, voire logique, l'amour entre une femme blanche et un esclave était considéré ignoble et déshonorant, surtout parce que pour l'esclave il était déjà difficile normalement de se rapprocher du maître et de sa famille ; donc, il était impossible d'envisager des rencontres intimes entre un noir et une femme blanche.

Dans le roman *Deux Amours* la femme s'appelle Danielle tandis que les hommes s'appellent Henry Lermant et Jean Louis ; le premier appartient à la race des maîtres, le deuxième à celle des esclaves, comme le montre le fait qu'il n'a qu'un prénom et aucun nom de famille.

Danielle est une jeune fille de dix-sept ans et son père, M. de Chamay, est l'un des riches propriétaires de terres et d'esclaves habitant à Saint-Domingue. Henry est un jeune homme, de 12 ans plus âgé que Danielle, qui travaille comme intendant pour le père de Danielle depuis longtemps. C'est pour cette raison qu'il connaît Danielle, dès son plus jeune âge. Les deux jeunes blancs sont obligés de rester éloignés l'un de l'autre pendant deux ans, à cause d'un voyage effectué par Henry à Paris. Après deux ans, cependant, ils se revoient. Au début, ils se considèrent seulement comme des amis, mais ils découvrent bientôt d'être amoureux l'un de l'autre, puisque l'amitié enfantine s'est transformée en amour. Ainsi, les deux se fiancent.

Un personnage dérange, cependant, leur amour : Jean Louis. Il s'agit d'un jeune esclave, de cinq ans plus âgé que Danielle, et, lui aussi, il travaille pour le père de Danielle.

Dans l'œuvre *Bug-Jargal* les noms des personnages sont Marie, Léopold d'Auvernay et Pierrot, dit Bug-Jargal.

À propos de Marie, l'auteur ne fournit pas beaucoup d'informations et cela dépend aussi du fait que le personnage féminin n'était pas prévu dans la première version de

l'œuvre⁷⁰. Quant aux deux rivaux, le texte nous révèle que Léopold est blanc et Pierrot est noir. Le premier est le neveu d'un des colons d'Haïti, le père de Marie, et il a été envoyé sur l'île pour aider son oncle ; l'autre est un esclave qui appartient à l'oncle du jeune homme blanc.

Il est intéressant de voir comment les deux romans se développent de manière semblable au niveau sentimental, même s'ils se distinguent par d'autres aspects. Dans les deux romans à la fois, l'homme blanc et la femme blanche sont fiancés et destinés à se marier. Ils s'aiment réciproquement et il est possible de relever les traces de leur amour plusieurs fois dans le texte. Par exemple, chez Brun, quand Danielle et Henry se revoient après les deux ans de séjour à Paris du jeune homme, voilà quelle est la réaction des deux personnages :

« Dans un rapide éclair ils s'étaient tous deux regardés et cette inspection leur avait suffi pour se comprendre et lire l'un et l'autre au fond de leur pensées.

L'élan refoulé mit de gros battements à leurs cœurs et ce fut avec un trouble infini qu'ils s'abordèrent enfin et s'embrassèrent » (DA, pp. 25-26).

Nous assistons à une scène semblable entre les fiancés au moment où les deux jeunes gens se rencontrent dans la caverne, quelques temps après les événements de Larivallière :

« Ils demeurèrent un court instant dans cet embrassement intime, à écouter l'un contre l'autre battre à grands coups leurs cœurs » (DA, p. 164).

Dans *Bug-Jargal* d'Hugo, le narrateur parle ainsi de sa situation amoureuse :

« Tout entier aux pures émotions d'un amour que rien ne semblait devoir traverser, d'un amour éprouvé et partagé depuis l'enfance par la femme qui m'était destinée, je n'accordais que des regards fort distraits à tout ce qui n'était pas Marie. Accoutumé dès l'âge le plus tendre à considérer comme ma future épouse celle qui était déjà en quelque sorte ma sœur, il s'était formé entre nous une tendresse dont on ne comprendrait pas encore la nature, si je disais que notre amour était un mélange de dévouement fraternel, d'exaltation passionnée et de confiance conjugale » (BJ, p. 176) ;

en plus, quand les deux se retrouvent dans la caverne, le narrateur affirme :

⁷⁰ Toumson, *Présentation*, dans Victor Hugo, *Bug-Jargal ou la révolution haïtienne*, cité, p. 41.

« Elle m’aperçut, me reconnut, jeta un cri, et tomba dans mes bras, mourante de joie et de surprise. J’étais éperdu. [...] et le reste de nos paroles s’acheva dans un baiser. » (BJ, p. 352).

Mais l’aspect le plus important de cet amour, c’est qu’il est approuvé par la famille et par la société. Personne ne s’oppose à ce mariage.

Toutefois, cette relation d’amour est menacée par la présence d’un troisième homme, qui, dans le roman de l’auteur haïtien, suit secrètement la femme aimée, dans l’autre, la courtise publiquement, en lui dédiant des chansons d’amour. Dans *Deux Amours*, Danielle est effrayée par « une ombre » qu’au début elle n’est pas en mesure d’identifier :

« Quand elle fut arrivée à la tombe et que sa prière finie, elle s’apprêtât à partir, une ombre, une forme vague s’esquiva brusquement, derrière le tronc d’un manguier » (DA, p. 22).

Un jour, tandis que Danielle se trouve avec sa servante au milieu de la nature, elle découvre finalement l’identité de la présence mystérieuse :

« Quelqu’un avait surgi du fouillis des plantes vénéneuses, et venait, portant avec des airs de dévotion l’ouvrage de lainage. C’était un noir d’une grande taille que Danielle, dans son parcours indifférent de l’habitation, n’avait pas encore remarqué » (DA, p. 55).

En ce qui concerne *Bug-Jargal*, le lecteur assiste à une cour effrénée de la part de Pierrot :

« ...un bouquet de soucis sauvages fraîchement cueillis était disposé à la place où elle avait coutume de s’asseoir. Elle n’était pas encore revenue de sa stupeur, qu’elle avait entendu les sons d’une guitare sortir du milieu du taillis même qui environnait le pavillon ; puis, une voix, qui n’était pas la mienne, avait commencé à chanter doucement une chanson qui lui avait paru espagnole, et dans laquelle son trouble, et sans doute aussi quelque pudeur de vierge, l’avaient empêchée de comprendre autre chose que son nom, fréquemment répété » (BJ, p. 180) ;

la cour continue aussi pendant les jours suivants :

« Vers le milieu de la nuit, un prélude mélancolique et grave, s’élevant dans le silence à quelques pas de moi, éveilla brusquement mon attention » (BJ, p. 181).

L'esclave se présente encore une fois chez Marie pour lui consacrer le même prélude du soir précédent, mais cette fois les deux fiancés comprennent parfaitement les mots de la chanson. La « romance espagnole » résulte une vraie déclaration d'amour dans laquelle le jeune esclave avoue qu'il est un noir : « Tu es blanche, et je suis noir » (BJ, p. 187).

Cette révélation provoque une réaction de jalousie de la part du jeune Léopold : « Ce récit me transporta d'indignation et de jalousie » (BJ, p. 180) ou encore: « J'étais hors de moi. [...] Un violent besoin d'en finir avec l'être inconnu qui osait ainsi associer le nom de Marie à des chants d'amour et de menace s'empara de moi » (BJ, p. 188).

Nous retrouvons une réaction semblable de la part du blanc aussi dans *Deux Amours* :

« Il avait vu le geste d'adoration dont l'esclave avait accompagné l'offre des fleurs et une furieuse envie de l'accabler du poids de son ressentiment le tenait. Qu'était-elle venue faire là ? Pourquoi cet esclave avait-il mis un genou en terre devant elle ? Que signifiaient ces signes manifestent et non équivoques de tendresse passionnées et fervente ? » (DA, p. 58).

Aussitôt, dans les deux romans à la fois, nous pouvons observer que le sentiment fort de la jalousie, envahit aussi le cœur des deux rivaux noirs.

En se référant à l'œuvre d'Hugo, devant les baisers que Marie et Léopold, une fois retrouvés, s'échangent dans la caverne, Pierrot affirme : « Pas devant moi au moins ! ».

La narration continue ainsi :

« Nous levâmes les yeux : c'était Pierrot. Il était là, assistant à nos caresses comme à un supplice. Son sein gonflé haletait, une sueur glacée tombait à grosses gouttes de son front. Toutes ses membres tremblaient. Tout à coup il cacha son visage de ses deux mains, et s'enfuit hors de la grotte, en répétant avec un accent terrible : – Pas devant moi ! » (BJ, p. 352).

Dans le roman de Brun, la description que l'auteur nous fournit de la réaction de Jean Louis devant la rencontre entre Danielle et Henry est semblable :

« À ce moment, Jean Louis d'un bond prodigieux fut devant eux. Sa respiration était saccadée et quelque effort qu'il fit pour garder son sang-froid, l'indignation, la colère, le naufrage de ses espérances, la mort de son amour, tout cela montait en lave qui cherche une issue, du fond de lui.

C'est donc cela, dit-il, j'aurai, comme un esclave qu'on repousse du pied, souffert, saigné dans ma chair et dans mon âme, j'aurai passé mes jours et consumé mes nuits à poursuivre une réalisation chère,

j'aurai tout sacrifié, même le plus saint des devoirs, pour aboutir à quoi ? à cela, Danielle dans vos bras ! » (DA, p. 165).

Pourtant, à la fois dans *Deux Amours* et dans *Bug-Jargal* le blanc et le noir, bien qu'ils soient rivaux en amour, deviennent peu à peu amis.

Dans le premier roman, Henry et Jean Louis font un pacte selon lequel ils promettent de combattre ensemble dans la lutte pour l'indépendance des noirs, bien qu'Henry appartienne à la race blanche :

« Nous bataillerons côte à côte, oh ! Le danger sera un plaisir, s'exclama l'ancien intendant. Une joie soudaine avait transfiguré ses traits ; sans se l'avouer, il songeait que lorsque les hasards de la guerre les aurait réunis dans cette indissoluble amitié de ceux qui ont affronté la mort ensemble, il pourrait ouvrir son âme à son compagnon et lui demander entre deux balles sifflant à leurs oreilles de l'aider à chercher sa bien-aimée !

Alors c'est dit. –

Parole d'honneur ! » (DA, p. 156) ;

dans le deuxième, Léopold et Pierrot se déclarent « frères » car tous les deux ont risqués leur vie pour l'autre : Léopold a sauvé Pierrot d'un crocodile et de son oncle alors que Pierrot a sauvé la vie de Marie, le bien le plus précieux que Léopold possède. Pierrot propose ensuite au blanc quelque chose d'étrange dont Léopold ne comprend pas le sens :

« Frère, promets, si jamais tu doutes de moi, d'écarter tous tes soupçons quand tu m'entendras chanter cet air (*Yo que soy contrabandista*) » (BJ, p. 208).

Le noir voulait s'assurer que son nouveau ami n'aurait jamais douté de lui dans l'avenir, quoi qu'il se passe.

Malheureusement, leur amitié subit une crise quand, au moment où éclate la révolte des esclaves, Pierrot est vu par Léopold pendant qu'il enlève Marie ; Léopold, qui ignore la vraie raison pour laquelle Pierrot est en train d'agir de telle manière, le croit ainsi un traître :

« L'affreuse lumière qui venait d'éclater dans la colonie, et de montrer à tous les blancs des ennemis dans leurs esclaves, me fit voir dans ce Pierrot, si bon, si généreux, si dévoué, qui me devait trois fois la vie, un ingrat, un monstre, un rival ! » (BJ, p. 234).

Les mots de l'obi, que Léopold ne sait pas être Habibrah, au chapitre XXXI, sont significatifs à ce propos car ils révèlent au blanc, prisonnier de Biassou, qu'il prend « un ennemi pour ami, et un ami pour un ennemi » (BJ, p. 291). Léopold mal interprétant le discours du méchant sorcier pense que Pierrot, qu'il considérait comme ami, l'a trahi tandis qu'Habibrah, le serviteur affectionné de son oncle qu'il a toujours détesté, est, en réalité un homme fidèle.

Le jeune homme blanc continue à se méfier de Pierrot aussi quand le noir fait le possible pour le libérer des mains de Biassou. Léopold aura même la tentation de le tuer. Il retrouve sa confiance en lui et donc la sérénité seulement au moment où il revoit Marie. Il exclame alors :

« Je retrouve ma femme et mon ami ! m'écriai-je ; que je suis heureux et que je suis coupable ! J'avais douté de lui. » (BJ, p. 353).

Léopold et Pierrot se retrouvent enfin comme amis et ils peuvent s'appeler à nouveau « frères » réciproquement.

Un dernier passage de l'intrigue amoureux qu'il faut prendre en considération, dans les deux œuvres mises en comparaison, est la fin. Les deux histoires se concluent différemment.

Dans *Deux amours* le rêve de Jean Louis, celui d'épouser son aimée Danielle, devient réalité. Cependant, cela est possible seulement parce que le fiancé de Danielle a été tué en guerre, en combattant sur le front noir et parce qu'il avait précédemment fait promettre à Danielle et à son nouveau ami Jean Louis de s'occuper l'un de l'autre, au cas où il serait mort. Henry dit à Danielle :

« Si jamais les hasards de la guerre m'étaient contraires, c'est lui, Danielle, que je voudrais t'envoyer, c'est lui sur la loyauté de qui je compterais, pour veiller sur toi, et t'entourer d'un amour qui certes après le mien, est le plus grand qui soit ! » (DA, p. 172)

Et encore:

« Danielle, dit-il, celui d'entre nous qui n'aura pas succombé se chargera de t'avertir. Si c'est moi qui m'en vais, aies confiance en cet homme, Jean Louis est le meilleur cœur que j'aie rencontré encore sur ma route, son dévouement fera tout pour toi !

Promets-le moi, je ne veux point partir sans être sûr que tu accepteras de l'avoir à tes pieds comme un bon et loyal ami ! » (DA, p. 177).

Voilà pourquoi le mariage mixte entre la blanche Danielle et le noir Jean Louis est finalement possible : la prudence idéologique a dicté cet escamotage dans la syntaxe narrative.

Dans l'œuvre d'Hugo, en revanche, la mort de Bug-Jargal dans la partie finale permet définitivement aux deux blancs de réaliser leur désir : vivre ensemble et s'aimer.

Chez Hugo, le noir a ainsi été vaincu par le blanc dans le domaine amoureux.

2.3 Jean Louis et Bug-Jargal : le rôle de l'esclave dans l'intrigue amoureuse

À ce point, nous tenterons de mettre en comparaison de manière plus spécifique chaque personnage de l'intrigue amoureux présent dans les deux romans : Jean Louis et Bug-Jargal, Danielle et Marie, Henry et Léopold. Y-a-t-il des différences entre eux ? Possèdent-ils des traits en commun ?

Le premier sur lequel nous focaliserons notre attention c'est l'homme à la peau noir : premièrement, Jean Louis et Bug-Jargal occupent la même position sociale, en effet, tous les deux sont des esclaves. Deuxièmement, les deux textes à la fois nous révèlent qu'ils sont très grands.

À propos de Jean Louis, on affirme qu'il s'agit d' « un noir d'une grande taille » (DA, p. 55). En décrivant Pierrot, on parle d'abord d' « un jeune noir, d'une stature colossale » (BJ, p. 192) et quelques pages après on confirme cette idée, en le définissant ainsi : « ce nègre d'une taille presque gigantesque, d'une force prodigieuse » (BJ, p. 196). En ce qui concerne le héros d'Hugo, l'auteur nous fournit cependant beaucoup d'autres informations : il est éduqué et il parle plusieurs langues, le créole, le français et l'espagnol.

Donc, il ne possède pas seulement des qualités physiques, mais aussi des qualités intellectuelles et morales. Il se présente, par exemple, comme défenseur des opprimés et le narrateur nous raconte un épisode pour le démontrer. Un jour, à la vue d'un esclave endormi pendant le travail, le maître, oncle de Léopold et père de Marie, décide de le punir :

« Hors de lui, il détache de sa ceinture le fouet armé de lanières ferrées qu'il portait dans ses promenades, et lève le bras pour en frapper le nègre tombé à genoux. Le fouet ne retomba pas. Je n'oublierai jamais ce moment. Une main puissante arrêta subitement

la main du colon. Un noir (c'était celui-là même que je cherchais !) lui cria en français :

– Punis-moi, car je viens de t'offenser ; mais ne fais rien à mon frère, qui n'a touché qu'à ton rosier ! » (BJ, p. 199).

L'esclave qui a agi contre la volonté du maître et qui a, surtout, osé lever la main sur lui est Pierrot. Il est respecté par tous les nègres :

« On m'apprit que ses compagnons semblaient avoir le plus profond respect pour ce jeune nègre. Esclave comme eux, il lui suffisait d'un signe pour s'en faire obéir » (BJ, p. 201).

En le décrivant, l'auteur dit aussi de lui qu'il travaille beaucoup, possède plus de force que les autres esclaves et aide ses frères :

« ...Pierrot était le plus vigoureux de ses esclaves, [...], qu'il faisait à lui seul l'ouvrage de dix autres et qu'il suffisait de son bras pour mettre en mouvement les cylindres d'un moulin à sucre » (BJ, p. 210) ;

Pierrot peut donc être défini comme un homme acculturé et altruiste, qui met sa force et ses qualités à disposition des autres.

Un autre trait caractérisant cet homme c'est qu'il est affectionné à son chien nommé Rask. L'idée de cet attachement nous vient du fait que, tandis qu'il est emprisonné, ayant manqué de respect à son maître, sa seule préoccupation est le sort de son cher chien :

« Mon chien ne peut manger que de ma main ; si je n'avais pu élargir le soupirail, le pauvre Rask serait mort de faim. Il vaut mieux que ce soit moi que lui, puisqu'il faut que je meure. [...] Ne faites pas de mal à Rask. [...] j'aime mon chien » (BJ, p. 207).

Donc, Rask n'est pas un simple animal pour Pierrot, c'est son meilleur ami : inséparables et fidèles, entre eux il y a une entente particulière. De plus, les deux sont tellement affectionnés l'un à l'autre que chacun d'eux risquerait sa propre vie pour sauver celle de l'autre. Cet aspect est fondamental parce que plus tard il nous servira pour expliquer le rapport entre Pierrot et Léopold.

En revenant aux caractéristiques de Pierrot, il ne faut pas oublier qu'il est devenu un esclave marron ; cependant, ce qui est important c'est de comprendre la raison pour laquelle il a agi ainsi. Le fait d'être devenu marron ne dépend pas du désir de s'enfuir

mais, plutôt, de la volonté de retrouver et de mettre ensuite à l'abri ses enfants habitant dans une autre plantation. L'auteur fournit en effet des informations sur ses origines, en révélant au début seulement qu'il est un esclave *congo*⁷¹, c'est-à-dire un esclave provenant d'Afrique, et en expliquant plus tard quelles sont précisément son identité et son histoire tragique :

« mon père était roi au pays de Kakongo. Il rendait la justice à ses sujets devant sa porte : et, à chaque jugement qu'il portait, il buvait, suivant l'usage des rois, une pleine coupe de vin de palmier. Nous vivions heureux et puissants. Des européens vinrent ; ils me donnèrent ces connaissances futiles qui t'ont frappé. Leur chef était un capitaine espagnol ; il promit à mon père des pays plus vastes que les siens, et des femmes blanches ; mon père le suivit avec sa famille... – Frère, ils nous vendirent ! » (BJ, p. 357).

Il raconte ensuite qu'il a été séparé de son père et de sa mère et qu'il a été vendu comme esclave à Saint-Domingue à de différents maîtres. L'aspect le plus choquant de son récit concerne sa femme et ses enfants :

« Ma femme a été prostituée à des blancs. Écoute, frère : elle est morte et m'a demandé vengeance. [...] Le jour où tu obtins ma grâce, je partis pour arracher mes enfants des mains d'un maître féroce ; j'arrivai. – Frère, le dernier des petits-fils du roi de Kakongo venait d'expirer sous les coups d'un blanc ! Les autres l'avaient précédé » (BJ, p. 358).

Malgré les atrocités subies par les blancs, Pierrot n'éprouve aucune rancune envers Léopold, au contraire, il le considère comme un « frère » parce qu'il l'a sauvé d'une mort certaine. Il lui doit sa vie, donc il sera toujours son débiteur. Rien ne pourra changer cette situation. C'est pour cette raison que Pierrot arrive même à pardonner Léopold, bien qu'il ait douté de lui : « Tu es bon, mais le malheur t'avait rendu injuste » (BJ, p. 356) voilà la phrase qui témoigne cela.

Il est tellement dévot et reconnaissant envers cet homme, même s'il est blanc, qu'à son tour, il risque plusieurs fois sa vie pour le sauver. Tout d'abord, Pierrot risque sa vie en échappant des mains des blancs dans le but de libérer son ami Léopold qui se trouve dans le camp de Biassou :

⁷¹ Toumson, *Bug-Jargal* (version définitive), dans Victor Hugo, *Bug-Jargal ou la révolution haïtienne*, cité, p. 202.

« ...ce matin j'étais prisonnier parmi les tiens. J'entendis annoncer dans le camp que Biassou avait déclaré son intention de faire mourir avant le coucher du soleil un jeune captif nommé Léopold d'Auverney. On renforça les gardes autour de moi. J'appris que mon exécution suivrait la tienne et qu'en cas d'évasion dix de mes camarades répondraient de moi. – Tu vois que je suis pressé.

[...] – Tu t'es donc échappé ? lui dis-je.

– Et comment serais-je ici ? Ne fallait-il pas te sauver ? Ne te dois-je pas la vie ? » (BJ, p. 361) ;

Ensuite, il sauve Léopold de l'obi, qui tente pour deux fois consécutivement de le tuer. Le comportement de Pierrot à l'égard de Léopold est vraiment louable : il préfère mettre en danger sa vie plutôt que celle de son ami. Ainsi, il place la vie du blanc au-dessus de la sienne.

Le moment où l'altruisme de Pierrot se manifeste complètement, c'est à la fin du roman, quand il décide de sacrifier sa vie : au chapitre LVIII, Pierrot se livre aux blancs pour que dix noirs ne soient pas condamnés à sa place.

Toutefois, ce que Pierrot fait, c'est un double sacrifice : il offre sa propre vie, mais il renonce aussi à la femme qu'il aime. Malgré ses dimensions, en effet, il est inoffensif, dans le sens qu'il est tellement bon et gentil qu'il se comporte toujours correctement. Au moment où il amène Marie à l'abri dans la grotte, il aurait la possibilité de profiter d'elle, mais il décide de la respecter. Marie, elle-même, remarque cela et parle de la générosité et de la disponibilité du noir, quand elle revoit enfin Léopold :

« Pierrot pourvoyait à tous nos besoins. Il venait souvent ; il avait une plume rouge sur la tête. Il me consolait, il me parlait de toi, m'assurait que je te serais rendue » (BJ, p. 354).

Et quand Léopold révèle à sa fiancée que Pierrot est le rival en amour qui chantait les chansons en espagnol accompagné de la guitare dans le pavillon de la rivière, elle affirme même qu'elle ne s'était pas rendue compte qu'il était amoureux d'elle :

« Je ne puis croire cela. Il était avec moi si humble, si respectueux, plus que lorsqu'il était notre esclave ! Il est vrai qu'il me regardait quelquefois d'un air singulier : mais ce n'était que de la tristesse et je l'attribuais à mon malheur. Si tu savais avec quel dévouement passionné il m'entretenait de mon Léopold ! Son amitié parlait de toi presque comme un amour » (BJ, p. 355).

Nous pouvons affirmer alors qu'il s'agit d'un noir généreux, qui possède un grand cœur et qui déteste les abus et les violences sur les innocents ; en plus, il a eu le courage de donner sa vie pour les autres, en renonçant au bonheur.

Quant à Jean Louis, il est possible de relever certaines différences par rapport à Bug-Jargal. Tout d'abord, ce personnage ne paraît pas au début de l'histoire : l'auteur le mentionne seulement dans la troisième partie, dans laquelle il jouera un rôle fondamental.

Nous remarquons ensuite que, contrairement à Bug-Jargal, il tente de cacher l'amour qu'il éprouve pour Danielle. Cela dépend du fait qu'il est conscient de l'impossibilité de la relation. Aucune déclaration d'amour sera faite devant la jeune fille, par conséquent, ce sera seulement grâce à ses gestes et à son comportement que Danielle arrivera à découvrir le vrai sentiment de Jean Louis pour elle.

Au moment de leur première rencontre, Jean Louis, en obéissant à un ordre de son aimée, lui amène des fleurs. L'auteur décrit ainsi le romantisme de cette scène :

« Il se jeta à genoux devant Danielle, en lui présentant le bouquet. Et l'attitude était si naturellement prise, d'une grâce si modeste dans son prosternement, que l'idole en fut touchée » (DA, p. 58).

Dans l'histoire d'Amédée Brun, il y a, en outre, une esclave, la vieille Agathe, ayant le devoir de rester toujours avec Danielle et de veiller sur elle, en qui le jeune Jean Louis a confiance. L'importance de ce personnage est lié tout d'abord au fait qu'elle seulement fournit aux lecteurs une allusion à l'enfance de Jean Louis. En effet, si dans le roman d'Hugo, à la fin, le lecteur reçoit quelques informations sur le passé de Pierrot (comme nous avons précédemment vu), dans le cas de Jean Louis le lecteur n'apprend rien à propos de son histoire et de ses origines. Tout reste entouré de mystère. Voilà les seuls mots mentionnés dans le texte :

« Jean Louis était de cinq ans plus âgé que son enfant, que Danielle. Elle se rappelait le jour de son baptême, très exactement. [...] Elle avait beaucoup aimé Jean Louis, selon la coutume du pays qui veut que les marraines soient à l'occasion, des mères surnuméraires » (DA, p. 90).

Entre Agathe et Jean Louis il existe un très grand lien et c'est pour cette raison qu'Agathe est la seule personne à qui Jean Louis révèle son secret. Il lui décrit son

sentiment pour Danielle et, à travers des similitudes, il lui fait comprendre l'énorme distance qui le sépare de son aimée :

« Agathe, Agathe, dit-il, comme je l'aime, j'en perd la tête ! comme aussi elle est loin de moi ! tiens, c'est la distance qu'il y aurait entre ce fruit d'or, la haut, à la première branche, et un enfant qui de ses bras impuissants voudrait saisir le tronc de l'arbre pour y monter. Son regard, son regard de reine a sur moi l'effet des simples qu'il faut aller chercher dans la mystérieuse profondeur des forêts et dont la vertu est de guérir de tout.

L'oiseau qui passe d'un trait rapide se hâte sans doute vers le nid de ses amours dont les branches bercent la rondeur dans du soleil et de la rosée ; ma pensée a aussi des ailes et c'est toujours vers ma bien-aimée qu'elle court, mais je ne sais quel chasseur inconnu et fatal l'a traversée de ses plombs meurtriers, l'a ralentie dans son vol et les plumes en saignent douloureusement. Quand elle doit paraître, un heureux pressentiment m'agite et m'avertit » (DA, pp. 60-61)

Les images que nous venons de mentionner reproduisent exactement la situation dans laquelle se trouve Jean Louis par rapport à la femme dont il est amoureux : un amour entre un noir et une blanche n'est qu'une utopie. Deux êtres appartenant à des mondes différents, qui ne se rencontreront jamais ; ou mieux, cela peut arriver, mais très rarement. La première des similitudes qu'Amédée Brun utilise associe Danielle à un fruit d'or et Jean Louis à un enfant incapable d'arriver jusqu'à la branche où se trouve le fruit. Cela met en évidence d'un côté la beauté et la préciosité de la jeune femme, de l'autre côté la faiblesse et l'impuissance du noir. La deuxième figure est consacrée au regard de Danielle, qui semble avoir un pouvoir bénéfique, mais qui est difficile à conquérir. Enfin, à travers la dernière image, Jean Louis veut montrer comment il ne pense qu'à Danielle. Cette pensée est comparée à un oiseau dont le chemin vers le nid est d'habitude tranquille ; certaines fois, il arrive cependant que ce chemin soit dérangé et donc ralenti par un chasseur ; de la même manière, la pensée de Danielle n'est pas toujours claire et limpide, mais il arrive qu'elle s'obscurcisse ; cette situation crée dans le cœur de l'amant de l'agitation. De là, nous comprenons réellement les raisons pour lesquelles Jean Louis ne parle pas de son inclination pour Danielle. Il n'en a pas honte, mais il est découragé.

En continuant à parler avec Agathe, Jean Louis se sert d'une autre métaphore pour expliquer encore plus clairement comment l'image et la pensée de Danielle occupent entièrement son esprit :

« Au milieu de mes chagrins, de mes sombres idées, son image brille par moments et resplendit. La pensée de ma bien-aimée domine mes autres pensées comme dans les champs d'herbe, ces herbes plus hautes, aux racines desquelles on sent qu'une source cachée pleure » (DA, p. 61).

Jean Louis n'est pas capable de s'ôter l'image de Danielle de la tête parce qu'elle est la chose la plus importante de sa vie. Les mots de Jean Louis décrivent Danielle comme sa source de vie, ce qui illumine et fait battre son cœur.

Malgré son impossibilité, Jean Louis espère qu'un jour son rêve deviendra réalité et que Danielle sera fière de lui et de ses actions :

« Oui, il y a avait dans la promesse d'une levée en masse des esclaves, une issue à son amour. Rendu enfin digne d'elle, par une action héroïque et bonne. Toute sa peau noire qui le relevait à un rang de misère pouvait disparaître, fondu dans la lumière de quelque chose d'impossible et de beau comme le soleil. Elle pourrait aimer, qui sait, l'acte qu'il aurait fait, mettre ses mains dans celles du banni transformées » (DA, pp. 66-67).

Exactement comme Pierrot, en outre, le jeune Jean Louis se comporte de manière respectueuse et douce envers Danielle. Quand, le soir de la révolte, il sauve la jeune fille et l'emmène à la cabane de Sor Rose, il lui prête la plus grande attention :

« Alors, avec des gestes maternels, craignant de froisser de la rudesse de ses doigts, la délicate fleur de chair penchée sur lui, il déposa Danielle, à terre. Puis, avec des précautions infinies, il détacha un à un, les lambeaux de sa robe blanche, qui s'était déchirée aux épines du chemin, pour qu'elle n'eût pas, à son réveil, trop peur de son lamentable état. Il [...] s'inquiéta de trouver des feuilles dont le parfum devait tirer Danielle de son évanouissement. [...] Il les frotta vigoureusement dans ses paumes et fit respirer celles-ci à la jeune fille » (DA, p. 116).

Le fait de se trouver si proche de sa bienaimée rend Jean Louis presque euphorique :

« Une joyeuse animation transfigurait ses traits, sous l'influence sans doute d'un rêve heureux.

En l'âme primitive et pure de l'esclave qui se sentait mourir, cette contemplation mettait de grandes douceurs, y répandait des impressions neuves et fraîches. Il se laissa tomber sans bruit auprès de l'endormie, emporté en l'alanguissement de ce contact que jamais il n'avait osé espérer et qui mettait sur lui, sur ses derniers moments peut-être, un voile doux et flottant. » (DA, pp. 118-119).

Dans ce roman haïtien, il est intéressant d'examiner aussi comment le jugement de Jean Louis à propos du blanc Henry évolue. Nous constatons dans les premières scènes, où paraissent les deux personnages à la fois, donc quelques temps avant la rébellion des esclaves à Larivallière, que Jean Louis semble avoir tout d'abord peur d'Henry :

« Cependant l'esclave, à la vue du jeune intendant, avait fait un bond involontaire et s'était jeté en arrière. [...] Quand Henry ne fut plus qu'à une faible distance de lui, il laissa tomber sur l'éclat de ses prunelles une paupière soumise et obéissante. Ce visage noir [...] était hideux maintenant, bouleversée d'une montée de bile. Et pendant qu'Henry et Danielle se parlaient, il battait en retraite, comme un fauve acculé qui fuit, en montrant les dents. Et lorsque la main passé au bras du jeune homme ils partirent enfin lui, le parasol toujours ouvert, elle, respirant par moments le bouquet sauvage, il avait disparu, rentré dans les feuilles aromatiques, comme en un antre familial » (DA, pp. 59-60).

Après environ six mois de l'attaque à Larivallière, Jean Louis, sans le savoir, sauve casuellement la vie à Henry, même s'il est un blanc. En voyant l'homme blessé et souffrant, il agit immédiatement, sans hésiter. Cet épisode témoigne la bonté de Jean Louis puisqu'il décide de secourir spontanément un homme, malgré la couleur de sa peau.

Le problème est qu'au premier instant Jean Louis ne reconnaît pas le blanc ; il découvre son identité quelques moments après grâce à d'autres esclaves. C'est alors que d'abord l'angoisse et ensuite la jalousie commencent à dévorer son âme : « Une seconde d'angoisse lui laboura le cœur » (DA, p. 144), « Pour rien au monde, il n'eut enduré la pensée de leur [Henry et Danielle] rencontre possible » (DA, p. 146) et ensuite :

« La colère gagnait enfin Jean Louis ; l'homme dont l'existence était à sa merci, qu'il portait presque, non seulement était un rival heureux, mais il faisait l'aveu qu'il s'était battu contre ses frères d'armes, il en avait tué peut-être » (DA, p. 148).

Jean Louis a donc une mauvaise opinion d'Henry. Son avis sur le blanc change graduellement, quand les deux commencent à parler ensemble et à mieux se connaître. Jean Louis éprouve surtout de l'étonnement à la vue d'un collier qu'Henry porte au cou :

« Ce collier se formait de grains de corail avec au milieu une large coquille marine.

Seuls les nègres le portaient.
Jean Louis ne s'expliquait pas que Lermant l'eut à son cou » (DA,
p. 150).

Cela amène donc le noir à la réflexion : comment est-il possible qu'un blanc possède un collier que les noirs seulement possèdent ? Deux explications sont alors possibles : l'a-t-il dérobé à quelqu'un de ses frères ou est-il un ami des noirs ? Jean Louis vit un moment de crise, cependant il continue à avoir des doutes sur Henry, surtout parce qu'il appartient à la race blanche et il est convaincu qu'il reprendra tôt ou tard la lutte contre les noirs :

« Ils vous ont donc fait bien du mal, mes pauvres et malheureux frères, pour que vous vous acharniez ainsi après eux ?
Et sa lèvre frémissait, dans l'attente d'une réponse. Il se disait que si Lermant, revenu maintenant à la santé, ne s'expliquait pas franchement, ne renonçait pas à sa lutte injuste, il le provoquerait à un combat loyal et que sous aucun prétexte il accepterait d'avoir sur la conscience le rétablissement d'un ennemi de sa Patrie ! » (DA, pp. 150-151)

Jean Louis ne paraît donc pas avoir pris en considération l'hypothèse qu'Henry est un allié des noirs. Quand Henry lui révèle la vérité, en disant qu'il n'est pas un ennemi des noirs, Jean Louis est incrédule :

« Vous n'êtes donc pas un ennemi, dit-il se ressaisissant enfin !
Qui donc êtes-vous ? La voix s'inquiétait : un blanc, lui, Lermant déclarant qu'il n'était pas leur implacable et haineux adversaire ! que signifiait cela ? » (DA, p. 152).

Jean Louis commence à poser une série de questions, une après l'autre, sans s'arrêter : cette insistance démontre l'énorme stupeur qu'il est en train d'éprouver. Il comprend finalement son erreur, c'est-à-dire qu'il a jugé négativement Henry, et cesse d'être méfiant envers lui :

« L'humanité fut portant la plus forte ; je diffèrai jusqu'à votre guérison complète le combat loyal que mon devoir m'imposait de vous proposer. Je vous ai soigné, j'ai appris à vous connaître, et quand je croyais avoir redonné la vie à un ennemi, c'est un frère que j'ai sauvé !
Jean Louis, oubliant Danielle, se jeta au cou de Lermant et le serra bien fort sur sa poitrine » (DA, p. 155).

Le noir devient définitivement ami du blanc. À partir de ce moment-là, une sincère amitié liera Jean Louis à Henry ; la seule chose qui menace ce sentiment c'est l'amour pour la même femme.

Il est évident qu'il s'agit d'une situation difficile à gérer, étant donné qu'elle concerne la partie la plus délicate et sensible de l'homme, mais aussi la moins contrôlable, c'est-à-dire son cœur. Au moment où un homme voit la femme dont il est amoureux en compagnie d'un autre homme, éprouver un sentiment de jalousie est normal. En effet, à la fois Pierrot dans *Bug-Jargal* et Jean Louis dans *Deux Amours* éprouvent ce sentiment, mais la réaction de Jean Louis dépasse cela.

À la vue des deux blancs amoureux qui vivent ensemble un moment d'intimité, l'ire de Jean Louis éclate et il tente de tuer son nouvel ami :

« Une rage de vengeance était en lui ; d'un geste dément, il dégaina son couteau et marcha au groupe, l'écume aux lèvres !

[...] Jean Louis leva l'arme, dont la pointe aigüe brilla très haut ; et il allait frapper, lorsqu'à un geste de Danielle, il découvrit le collier que son rival portait au cou.

Une seconde suprême d'hésitation arrêta son bras levé.

Non, non ! dit-il, c'est impossible, je ne puis pas ; et l'arme tomba de sa main.

Vous avez servi ma patrie au milieu des miens, parmi mes frères, ma nouvelle patrie ; je ne puis pas, je ne puis pas ! » (DA, pp. 165-166).

Jean Louis se rend compte juste à temps de l'atrocité du geste qu'il allait accomplir. S'il n'avait pas été capable de se contrôler et qu'il avait tué Henry, en quoi aurait-il été différent des autres noirs rebelles ?

Malgré la tentative de meurtre de la part du noir, Henry ne se décourage et ne réagit pas ; au contraire, il remercie encore une fois Jean Louis pour tout ce qu'il a fait pour lui et pour sa fiancée. Successivement, les deux amis partent ensemble pour la guerre, bien que Danielle ne veuille pas ; malheureusement, pendant la guerre Henry perd la vie, mais avant de mourir, Jean Louis, désespéré pour le sort de son ami, se rapproche de lui tendrement et lui promet de prendre soin de Danielle :

« Henry ! Henry ! écoutez-moi, je vais vous dire, ce n'est rien, oui je veillerai sur Danielle, je vous le promets, tournez donc la tête, regardez-moi... » (DA, p. 182).

Cela confirme l'idée qu'un lien puissant s'est instauré entre Henry et Jean Louis, malgré la différence de race et malgré l'amour envers la même femme.

Le seul geste, demandé par Henry mourant, que Jean Louis n'arrive pas à achever est celui de consigner à sa fiancée Danielle le médaillon que le blanc portait fièrement au cou.

Ce médaillon est un objet de grande valeur pour le blanc : premièrement, c'est le signe de son renoncement à appartenir à la race blanche et, en même temps, de son adhésion à la cause des noirs ; deuxièmement, nous en déduisons la préciosité du fait qu'il veut le laisser à la personne la plus importante de sa vie.

Lermant, désormais dépourvu de forces, fait comprendre à travers son regard son dernier désir :

« Alors d'un effort désespéré, il tourne la tête et regarde son compagnon, si fixement que celui comprend qu'il veut parler...et se penche de nouveau sur lui.

Le médaillon...à Danielle...dit Jean Louis à tout hasard en examinant sa physionomie : il a deviné car il remarque aussitôt un furtif éclair de bonheur sur le visage du moribond » (DA, p. 183).

Malgré sa promesse, Jean Louis décide d'agir différemment :

« Jean Louis n'a pas eu le courage de donner le médaillon que lui confia une mourante main ; son courage n'est pas allé jusque-là. Aussi l'a-t-il remis, en lieu sûr, sous la dixième pierre de la croix qui marque la place des restes de Lermant.

C'est la seule lâcheté de ma vie, se dit-il à voix basse. – » (DA, p. 196).

À partir de la dernière phrase nous pouvons déduire alors que Jean Louis éprouve du remords pour son action, mais son choix est dû principalement à Danielle, il ne voulait pas la faire souffrir ultérieurement.

Si nous prenons ensuite en considération le titre du roman *Deux amours*, il est possible de relever un autre trait important qui caractérise ce jeune esclave : l'expression *Deux amours* ne se réfère pas seulement à l'amour de deux différents hommes pour la même femme, mais aussi au drame intérieur vécu par le héros noir. Il est déchiré entre l'amour envers une jeune femme blanche et l'amour envers ses frères et sa patrie. Dans le texte, cela est souvent mentionné et, encore une fois, la seule personne avec qui Jean Louis parle de son problème est Agathe :

« Je suis fatigué de lutter contre tous, Agathe ; [...] Je deviens fou, à penser que Danielle peut être exposée aux coups de ceux que mon patriotisme m'interdit de considérer comme ennemis.

– La lutte est pénible, crois-le, ma bonne Agathe. Je suis déchiré en tous sens. Si je mets Danielle sur ses gardes, je trahis ma cause, car M. de Chamay prévenu prendra d'énergiques mesures et dans le péril de la situation recourra aux moyens extrêmes. Si je me rallie aux révoltés, qui marcheront demain, peut-être, aux lueurs de l'incendie, à quelles extrémités ne sera-t-elle pas réduite ? » (DA, pp. 88-89).

Nous retrouvons ce débat intérieur aussi plus tard, après le début de la révolte et après l'incendie à Larivallière :

« Cette situation n'est plus possible, reprit-il, après une pause. Que suis-je, en somme ? un renégat.

Là-bas, ils luttent, ils tombent, ils sont vaincus ou vainqueurs ; pour la cause sainte qu'ai-je encore fait ? rien mes bras sont oisifs et je me consume en un impossible amour !

[...] Il fit le compte des sentiments qui se débattaient en lui et agitaient son âme d'une fièvre si intense, depuis la révolte. Tout d'abord, un remords, la voix de sa conscience lasse de lui crier qu'il fallait courir aux armes, monter la garde autour du berceau où vagissait encore la Nouvelle-Née et lutter à mort pour sa défense ! Pourquoi n'était-il pas au milieu de la mêlée ? N'aurait-il pas plus de mérite, ayant broyé son cœur, à sacrifier son amour à l'œuvre chère d'indépendance ? Là était la route du dévouement, la voie de l'honneur ; il la suivrait, pour garder vis-à-vis de sa conscience ce contentement de soi qui est l'orgueil du devoir accompli » (DA, pp. 128-129).

Le drame qu'il vit le déchire au point tel qu'il décide, enfin, de partir pour le front afin de combattre à côté de ses frères ; il renonce ainsi à l'amour :

« Oui, mon parti est bien pris, dit-il en lâchant la luciole, quoique je doive souffrir ! Peut-être mon absence ramènera-t-elle la paix dans son esprit troublé ?

Peut-être suis-je la cause, en étant toujours sous ses yeux, de la persistance de son mal ?

C'est entendu, laissa-t-il échapper à haute voix, ma décision est irrévocable. Patrie, mon autre amour, figure idéale et sainte, objet de mon adoration, et vous, ses divins attributs :

Liberté, fraternité, qui ornez son front de vos immortels emblèmes ! Le sacrifice fait pour vous m'est doux ; puissé-je mourir, en vous servant !

Il s'était levé, orgueilleux de cette victoire qui lui avait tant coûté. Il recommanderait à Sor Rose de bien veiller sur Danielle » (DA, pp. 132-133).

Il servira sa patrie fidèlement pendant deux ans, en devenant aussi général, et tout cela témoigne de l'attachement du jeune héros noir à son peuple et à la cause de la guerre, bien que la pensée de son aimée ne l'abandonne jamais :

« Combien de fois la mort qu'il voyait venir, au-devant de laquelle il courait même, avec d'engageants sourires, s'était détournée de lui, sourde à ses appels, comme une vieille coquette poudrée, qui résiste. Des actes de témérité inouïe étaient journalièrement relevés à son actif et il n'en concevait aucune fierté, l'œil occupé, parfois au plus fort de l'action, de la chère image, lointaine, là-bas, dans son cadre forestier, avec Sor Rose vivait-elle encore ? allant et venant, doucement aïeule pour Danielle. » (DA, p. 184).

Le sentiment pour Danielle est resté intacte, malgré le temps, la guerre, l'éloignement : « Depuis son départ, sa position avait changé, mais son amour était demeuré le même, plus vivace d'avoir tant attendu, qu'autrefois. » (DA, p. 186).

Mais il ne faut pas oublier qu'à la fin du roman, son choix sera orienté en faveur de l'amour : en effet, après avoir revu la femme aimée, qui en même temps est restée toute seule à cause de la mort de la tante de Jean Louis, Sor Rose, il donne ses démissions de chef de corps et revient à la cabane où il avait laissé Sor Rose et Danielle deux ans auparavant. Le médecin, ami de Sor Rose, bénit enfin l'union entre le noir Jean Louis et la blanche Danielle.

2.4 Danielle et Marie : lequel des deux hommes aiment-elles ?

Le deuxième personnage de l'intrigue amoureuse qui sera analysé est le personnage féminin : la femme est dans ces deux romans l'objet du désir des deux hommes, le blanc et le noir, qui, certes, ont une grande estime l'un pour l'autre, mais entre lesquels il existe aussi une grande rivalité.

Danielle et Marie, à part quelques aspects, n'ont pas beaucoup à partager. Toutes les deux sont des jeunes femmes blanches, filles d'un colon habitant Saint-Domingue qui est propriétaire de plantations et d'esclaves.

À ce point, une série de différences entre les deux peuvent être mises en lumière : premièrement, il faut remarquer qu'entre Danielle et Henry il n'existe aucune relation de parenté, alors qu'entre Marie et Léopold il en existe, étant donné qu'ils sont cousins. En effet, plusieurs fois dans le texte on se réfère à ce détail, comme par exemple

« ...j'ai été envoyé de bonne heure à Saint-Domingue, chez un de mes oncles, colon très riche, dont je devais épouser la fille » (BJ, p. 170).

Deuxièmement, si l'auteur haïtien s'est intéressé beaucoup au personnage de Danielle, l'auteur français ne s'est pas beaucoup occupé de Marie. Il est possible de l'affirmer puisque dans *Deux amours*, l'auteur consacre au début un paragraphe entier à la description de la jeune fille et à son histoire et, successivement, il donnera souvent de l'importance à ses émotions et ses états d'âme ; en revanche, dans *Bug-Jargal*, Marie semble jouer un rôle tout à fait secondaire. L'auteur n'en fournit aucun portrait et ne parle presque jamais de ce qu'elle éprouve car il y a un seul héros protagoniste, le personnage-narrateur du jeune homme blanc.

Une seule référence à son passé est présente dans le roman, au chapitre VI : « Marie avait éveillé la vieille nourrice qui lui tenait lieu de la mère qu'elle avait perdue au berceau » (BJ, p. 183). De là on apprend que sa mère est morte et qu'elle ne vit qu'avec son père.

Nous pouvons ensuite observer que cette jeune femme est très influente sur son fiancé Léopold et, lui aussi, il le confirme. En réfléchissant à l'épisode du crocodile, pendant lequel la vie de Marie a été mise en danger, Léopold s'interroge sur l'identité du noir qui a aidé et sauvé sa fiancée. Il suppose que ce noir peut coïncider avec le prétendant de Marie et cette pensée produit dans son âme un éclat de jalousie :

« Au moment où ces idées se soulevaient contre ma colère, Marie la dissipa entièrement en me disant avec sa voix douce :

– Mon Léopold, nous devons de la reconnaissance à ce brave nègre ; sans lui, j'étais perdue ! Tu serais arrivé trop tard.

Ce peu de mots eut un effet décisif. Il ne changea pas mon intention de faire rechercher l'esclave qui avait sauvé Marie, mais il changea le but de cette recherche. C'était pour une punition ; ce fut pour une récompense » (BJ, pp. 197-198).

La seule occasion où l'intervention de Marie est inutile car elle ne sert pas à faire changer d'avis à Léopold, c'est vers la fin du roman, quand Léopold et Marie se rencontrent après l'incendie au fort Galifet et après l'emprisonnement du blanc dans le camp de Biassou. Léopold se rappelle qu'il a promis au terrible mulâtre de retourner au camp et, malgré l'insistance de sa fiancée, il est décidé à maintenir sa promesse. Cela prouve que « l'honneur d'un français » vaut beaucoup plus que le sentiment d'amour envers sa propre fiancée :

« – Oh ! murmurait-elle péniblement, que dit-il [Pierrot] là, mon Léopold ? N'est-il pas vrai qu'il me trompe, et que ce n'est pas au moment qui vient de nous réunir que tu veux me quitter, et quitter pour mourir ? Réponds-moi vite ou je meurs. Tu n'as pas le droit de donner ta vie, parce que tu ne dois pas donner la mienne. Tu ne voudrais pas te séparer de moi pour ne me revoir jamais.

– Marie, repris-je, ne le crois pas ; je vais te quitter, en effet ; il le faut ; mais nous nous reverrons ailleurs.

[...] L'heure pressait ; ma résolution était prise. Je la déposai entre les bras de Bug-Jargal, dont les yeux étaient pleins de larmes. » (BJ, p. 365).

Les mots de Marie nous laissent percevoir son désespoir, sa douleur, mais aussi sa déraison : comment est-il possible que Léopold veuille l'abandonner après avoir été longtemps séparés l'un de l'autre ? Comment est-il possible qu'il préfère tenir sa promesse plutôt que rester avec la femme aimée et enfin retrouvée ? Tout cela reste, pour Marie, incompréhensible, vu qu'elle avait hâte de revoir Léopold.

Deux autres qualités caractérisent Marie, la générosité et la reconnaissance. Elle n'est pas cruelle comme son père envers les esclaves, au contraire, elle montre son humanité quand elle demande à son père la grâce pour un esclave condamné à mort, en renonçant ainsi à n'importe quel autre cadeau de noce :

« [...] il m'est venu une idée qui te [Léopold] rendra content. Tu sais que je suis allée hier à la ville avec mon père pour acheter les parures de notre mariage. [...] Il y avait hier une *basquina* de satin chinois à grandes fleurs, [...] que j'ai beaucoup regardée. [...] Mon père a remarqué que cette robe frappait mon attention. En rentrant, je l'ai prié de me promettre l'octroi d'un bon à la manière des anciens chevaliers ; tu sais qu'il aime qu'on le compare aux anciens chevaliers. Il m'a juré sur son honneur qu'il m'accorderait la chose que je lui demanderais, quelle qu'elle fut. Il croit que c'est la *basquina* de satin chinois ; point du tout. C'est la vie de Pierrot. Ce sera mon cadeau de nocces » (BJ, pp. 211-212).

Le geste accompli par Marie mérite d'être exalté, puisqu'il est rare et significatif. Encore une fois, un personnage de l'histoire nous est présenté dans l'acte du renoncement : certes, Marie n'offre pas sa vie pour sauver quelqu'un, mais la vie de quelqu'un, dans le cas spécifique de l'esclave Pierrot, dépend d'elle, de sa décision. Ce fait nous laisse supposer que cette jeune femme donne beaucoup d'importance aux valeurs de la justice et de la gratitude. Elle se sent redevable envers Pierrot et la seule chose qu'elle peut faire pour s'acquitter envers lui, c'est d'empêcher sa mort, en demandant à son père de lui épargner la vie.

À propos des sentiments éprouvés par la jeune femme envers le blanc et le noir, nous pouvons remarquer qu'elle aime Léopold et son sentiment pour lui reste le même du début à la fin.

Quant à Pierrot, il faut dire que Marie fait sa vraie connaissance quand, une fois à l'abri de l'incendie qui avait dévasté les possessions de son père, l'esclave l'emmène dans une grotte et s'occupe d'elle. Elle commence ainsi à éprouver pour lui de la reconnaissance et de l'amitié. Le fait le plus absurde c'est que, pendant sa permanence dans la grotte, elle ne s'est jamais rendue compte de son amour. Quand elle le découvre, elle est choquée :

« – Grand Dieu ! mon Léopold, notre amour paraît lui faire mal. Est-ce qu'il m'aimerait ?

Le cri de l'esclave m'avait prouvé qu'il était mon rival ; l'exclamation de Marie me prouvait qu'il était aussi mon ami.

– Marie ! répondis-je, et une félicité inouïe entra dans mon cœur en même temps qu'un mortel regret ; Marie ! est-ce que tu l'ignoris ?

– Mais je l'ignore encore, me dit-elle avec une chaste rougeur. Comment ! il m'aime ! je ne m'en étais jamais aperçue » (BJ, p. 353).

Après quelques moments, elle exprime encore son incrédulité :

« Mais comment se fait-il avec cela, reprit-elle, qu'il soit amoureux de moi ? En es-tu sûr ?

– Sûr maintenant ! lui dis-je. C'est lui qui, sur le point de me poignarder, s'est laissé fléchir par la crainte de t'affliger ; c'est lui qui te chantait ces chansons d'amour dans le pavillon de la rivière.

– Vraiment ! reprit Marie avec une naïve surprise, c'est ton rival ! Le méchant homme aux soucis est ce bon Pierrot ! Je ne puis croire cela » (BJ, pp. 354-355).

La reconnaissance de Marie envers Pierrot est visible quand elle défend et remercie le noir devant Léopold, qui en même temps avoue d'avoir douté de lui :

« Tu lui dois deux fois ma vie, et peut-être plus encore, ajouta-t-elle en baissant les yeux. Sans lui le crocodile de la rivière m'aurait dévorée ; sans lui les nègres... C'est Pierrot qui m'a arrachée de leurs mains, au moment où ils allaient sans doute me rejoindre à mon malheureux père ! [...]

– Pierrot, lui dis-je, t'a donc amenée ici ?

– Oui, mon Léopold ; cette grotte est connue de lui seul. Il avait sauvé en même temps que moi tout ce qui restait de ma famille, ma bonne nourrice et mon petit frère ; il nous y a cachés » (BJ, pp. 353-354).

Même si Marie a beaucoup d'estime pour cet esclave, elle ne l'aime pas. L'idée d'avoir une relation d'amour avec Pierrot ne lui est jamais venu à l'esprit et cela dépend du fait qu'elle ne le considère que comme un ami, un confident et un frère. Ce dernier est le trait fondamental qui distingue Marie de Danielle, le prochain personnage soumis à notre étude, la protagoniste de *Deux Amours*.

En ce qui concerne Danielle, nous savons qu'il s'agit d'une jeune fille de dix-sept ans ; l'auteur en fournit d'abord une description physique et caractérielle :

« Sans être maigre, elle avait cette minceur qui donne une élégante sveltesse à la taille et d'harmonieuses proportions au reste du corps.

Son port de tête, irrésistible, dénotait chez la frêle enfant une audace de décision, un redressement orgueilleux, destructeur d'obstacles, plein de mépris. Ses yeux corrigeaient ce que cette fierté avait de trop sauvage, pétrie d'une mélancolie douce, comme d'une poursuite d'au-delà, impossible à atteindre, penseurs, tristes.

Ses cheveux, admirables de teinte aux reflets changeants, comme une masse noire poudrée de pluie d'or, s'harmonisaient avec le léger brunissement de la peau, ajoutant encore à la divine caresse des yeux » (DA, p. 15).

Ce paragraphe nous fournit des informations plutôt précises à propos de Danielle : cette jeune femme blanche est belle, fascinante, résolue, mais mélancolique. Ce dernier aspect dépend du fait qu'elle a perdu sa mère quand elle était petite :

« Danielle avait perdu sa mère à dix ans. Une fièvre l'avait emportée. Le souvenir de la chère-morte lui mettait encore, aux heures de songerie, une voile de larmes, attendries aux cils » (DA, p. 15).

Sa souffrance n'est cependant pas liée seulement à la mort de la mère, mais aussi à une figure paternelle complètement absente. C'est la vieille esclave Agathe qui s'est occupée, en effet, de Danielle pendant son enfance et son adolescence :

« Une vieille négresse avait gardé Danielle sur ses genoux et avec ce dévouement particulier à la race, s'était promis d'être pour l'orpheline une seconde mère. Elle avait tenu parole.

Aussi la tendresse reconnaissante de la jeune fille était-elle maintenant infinie pour sa gardienne. Elle avait grandi, s'était formée entre cette providence toujours en éveil et l'absolue indifférence de son père uniquement préoccupé du rendement de ses terres » (DA, p. 16).

Le seul geste affectueux de Danielle envers son père est « un furtif baiser au front » avant de se coucher, tandis qu'envers sa gardienne, Danielle éprouve un grand amour,

sentiment sans aucun doute partagé aussi par la gardienne elle-même. L'auteur parle ainsi, en effet, de cette dernière : « Agathe dont l'unique raison d'être était Danielle, et qui s'ingéniait à plaire à sa fille d'adoption, de toutes les forces de son intelligence déclinante... » (DA, p. 53).

À confirmer ensuite l'idée de l'attachement entre les deux femmes, il y a une autre scène, celle qui montre le moment du réveil de Danielle :

« Elle [Agathe] entrait, lui prenait les mains, les couvrait de petits baisers sonores, s'inquiétant de la nuit passée, de sa santé.

[...] La seule heure gaie était celle-là, pour toutes les deux » (DA, p. 20).

Mais Amédée Brun nous apprend d'autres informations sur la vie de Danielle. Elle est bien instruite, aime beaucoup lire et jouer du clavier ; sa passion pour la lecture, surtout, lui a permis d'enrichir sa culture et d'améliorer sa connaissance du monde :

« Quand sa mère mourut, Danielle était déjà une grande liseuse. Avec une étonnante rectitude de jugement, elle recherchait d'instinct la lecture, trouvant une âpre consolation à s'instruire et se sentant d'ailleurs appeler à se diriger seule dans la vie.

[...] À dix-sept ans, sa science était grande, les bons comme les mauvais ouvrages avaient passé sous ses yeux, dans l'abandon indifférent de son père, fiévreux, affairé.

Pendant que coiffé de son large chapeau de planteur celui-ci se dépensait en une activité sans pareille, [...] Danielle [...] ne sachant comment se distraire, se laissait tomber devant son piano, les yeux vagues, les mains flottant au-dessus du clavier. Elle jouait, tandis qu'Agathe [...] la regardait, l'œil bon dans son visage ridé, elle jouait un de ses airs favoris » (DA, p. 17).

En outre, elle est très attachée à la religion et adore se promener au milieu de la nature :

« Cette heure crépusculaire plaisait à la bizarre promeneuse. Elle s'y sentait à l'aise pour prier. Malgré son savoir précoce, elle en était restée en religion, à ces poétiques et naïves litanies dont toute mère grave le souvenir au fond de nos jeunes têtes. [...] Avec ferveur, idolâtrément, sans paroles distinctes, elle implorait, par un irrésistible élan de sa nature morale, le Maître de l'Univers, et elle avait des agenouillements dans ses deux yeux levés » (DA, p. 18).

En ce qui concerne sa situation sentimentale, le narrateur nous révèle que, dès qu'elle est petite, Danielle est très affectionnée à Henry. L'amitié devient graduellement un sentiment d'amour :

« Peu à peu l'amitié qu'elle avait vouée à l'entendant avait grandi, convertie en une ébauche d'amour sans passion encore, haussé pourtant à ce cran où le baiser n'est plus l'échange d'une vulgaire politesse, mais la marque, le signe troublant d'une élection secrète » (DA, p. 33).

Après un éloignement de deux ans, les deux jeunes se rencontrent à nouveau : « Une émotion fit battre aussitôt le cœur de la jeune fille » (DA, p. 25). Danielle est donc amoureuse d'Henry.

Cependant, Danielle s'aperçoit qu'Henry est changé au cours de son séjour à Paris et ses réflexions sur cette question l'amènent à avoir des doutes sur son sentiment envers son fiancé :

« Son voyage avait donc transformé entièrement ses idées, ou plutôt en avait fait paraître au grand jour, qui sommeillaient au fond de son âme ! La fièvre révolutionnaire l'avait gagné en la contagion irrésistible du milieu qu'il n'avait fait que traverser, pour la réalisation de ses projets de négoce. Danielle en vint insensiblement à penser que les cours de ses préoccupations nouvelles avait fait surgir de l'entendant un homme nouveau qu'elle aurait grand intérêt à analyser et à connaître. Allait-elle pouvoir l'aimer, transformé comme il devait l'être. C'est la question qu'elle finit par se poser, avec un petit trouble, très subtil » (DA, p. 50).

À partir de ce long monologue, on peut affirmer que Danielle aussi vit un déchirement intérieur : ses idées sur son fiancé sont confuses à cause du fait qu'il semble avoir été influencé par les esprits révolutionnaires français, mais si son amour pour Henry était authentique, elle devrait continuer à éprouver pour lui le même sentiment.

À ce propos, une ultérieure observation peut être ajoutée : le sentiment de Danielle envers Henry est mis en crise aussi par la rencontre avec le noir Jean Louis. Au premier moment, la jeune blanche est troublée par sa présence, mais successivement elle se sent attirée :

« Danielle surprise de voir un esclave dans ces parages retirés où elle se croyait seule avec sa servante, laissa tomber un regard curieux sur l'être tremblant qui marchait au-devant elle, humble comme un valet devant une reine.

[...] Un intérêt subit venait à la jeune fille pour ce nègre ! » (DA, pp. 55-56).

Danielle continue à penser au jeune esclave aussi pendant les jours suivants : « Danielle n'avait pas perdu le souvenir de Jean Louis dont l'attitude d'extase avait attiré et pris

son attention » (DA, p. 70) ; en plus, quand elle le revoie au cours d'une autre sortie avec sa servante, elle se rend compte que l'esclave éprouve de l'amour pour elle :

« Danielle n'avait plus doute sur le sentiment qu'elle inspirait à Jean Louis ; elle était adorée d'une façon si complète, si absolue, tellement extra humaine qu'elle oublia un instant l'abîme qui le séparait d'elle et un orgueil lui vint. Puis une grande pitié, au souvenir des paroles enflammées d'Henry sur leur misérable condition ; sa pensée prit alors un tour grave et elle se plongea en une profonde méditation » (DA, p. 71).

Danielle s'étonne ensuite, en découvrant que quelqu'un a apporté des fleurs sur la tombe de sa chère mère. Elle pense tout de suite au jeune esclave rencontré :

« Danielle fut toute ravie de constater qu'une main fidèle avait déposé des fleurs sur la tombe où sa prière n'était pas venue depuis deux jours.

Et ces fleurs étaient les mêmes que celles qu'elle portait avec Agathe. C'était là une confirmation éclatante des pressentiments qui l'avaient envahie à la vue de Jean Louis.

L'attention était délicate. Elle en fut vivement touchée.

[...] Jean Louis avait affronté les périls du courant ; il ne l'avait sans doute fait, que parce qu'il l'aimait bien » (DA, pp. 72-73).

Apporter des fleurs sur la tombe de la mère de Danielle se révèle un acte de grande tendresse ; il s'agit probablement d'une tentative de la part du timide Jean Louis de démontrer à la jeune femme blanche son amour, sans la courtiser directement.

Une situation de plus en plus chaotique envahit donc le cœur de Danielle, qui commence à éprouver un double sentiment d'amour :

« Danielle, au milieu de l'agitation des esprits, portait son amour comme une bannière tissée de rêves et de fils d'or et sous les plis de laquelle elle marchait, indifférente au reste du monde. [...] Mais un trouble l'envahissait, depuis la certitude qu'en bas, dans l'ombre, un amour profond comme la nuit montait vers elle, amour amassé en un cœur banni, et qui battait enfin, pour huit générations souffrantes ?

Ce trouble était un étonnement, plutôt qu'une émotion.

Par moments, comme au bord d'un précipice, la tentation la prenait de se pencher sur le gouffre qu'elle pressentait en cet esclave. Mais l'image sereine et calme d'Henry se dressait devant ses yeux et le vertige naissant mourait » (DA, pp. 73-74).

L'image de Jean Louis devient une obsession pour Danielle et même pas la lecture, l'activité qu'elle aime le plus au monde, ne l'aide à oublier l'esclave :

« ...elle lisait, indifférente à l'intrigue, mêlant sa propre rêverie aux lignes, quittant en celles-ci pour celle-là.

C'est que Danielle pressentait maintenant que plus elle lutterait, plus l'image obsédante de Jean Louis hanterait son imagination, qu'il lui faudrait recourir à tout pour se distraire, pour combattre et vaincre la persécution de cette vision. Désormais la tranquillité de son existence était irrémédiablement compromise, elle le sentait et ses fiançailles seules, l'arrachant aux songeries, auraient pour conséquence de proscrire à tout jamais la hantise qui l'exaspérait » (DA, p. 79).

Même quand elle se trouve avec Henry, elle songe à Jean Louis :

« Près de lui [Henry], la pensée que Jean Louis l'aimait, et qu'il était peut-être là, autour d'eux comme un sauvage, lui faisait horreur » (DA, p. 82).

Danielle arrive aussi à mentir à son fiancé à cause de l'esclave :

« Les fleurs ?
Oh ! un cadeau d'Agathe, une surprise.
Pour la première fois, elle mentait à son fiancé une rougeur subite l'envahit.
Elle se reprochait de n'avoir pas dit la vérité de n'avoir simplement tout avoué à Henry.
Pourquoi avait-elle tenté de cacher ce présent à l'homme qu'elle aimait ? Cela était vraiment incompréhensible » (DA, p. 98).

Cependant, Danielle reste conforme à la mentalité discriminatoire de la société qui l'entoure parce que, immédiatement après avoir pensé tendrement à Jean Louis, elle se préoccupe de la réaction que ses parents pourraient avoir pour sa relation avec un esclave :

« Elle s'en voulait d'avoir envisagé une seconde la possibilité d'un pareil amour, d'avoir occupé son esprit d'un esclave que rien ne sortirait probablement de sa condition malheureuse et que les siens n'avaient pas encore pris l'habitude de considérer comme un homme semblable aux autres » (DA, pp. 82-83).

L'idée que Danielle est liée à la société dans laquelle elle vit émerge aussi pendant une des conversations entre la jeune femme et son fiancé. Elle n'est pas capable d'accepter la nouvelle mentalité d'Henry, mais elle continue à éprouver pour lui le même sentiment :

« Danielle se chagrina tout à coup ; elle vit que rien, pas même les conseils qu'elle lui avait donné, ne pouvait arracher son fiancé à cette cause des noirs à laquelle il s'était dévoué depuis son retour.

Elle fut convaincue que s'il ne souhaitait pas le succès pour eux [les rebelles], il ne désirait aucunement leur asservissement, et cela mit en elle une amertume qu'elle s'efforça de ne point faire paraître.

L'amour de Danielle était fait de sentiment affectif autant que d'admiration et sans se l'avouer, elle songeait qu'elle eût aimé en lui un partisan déterminé du régime colonial, et le parti de son père, elle en était convaincue, renforcé de l'adhésion d'un homme de la valeur de Lermant, aurait acquis un regain de popularité et de force » (DA, p. 84).

De tout cela, nous pouvons donc déduire que, dans le cœur de Danielle, la situation n'est pas très claire. Elle est combattue intérieurement entre l'amour pour le courageux et honnête Henry et celui pour le mystérieux et intrigant Jean Louis. À cela, s'ajoute la préoccupation pour la situation de la colonie.

Une fois que la rébellion éclate, Danielle est mise à l'abri par Jean Louis. Il l'accompagne à la cabane de Sor Rose mais elle est malade et prend la grand-tante de Jean Louis pour sa fidèle servante Agathe.

Sor Rose s'occupe tendrement de Danielle, lui donne les herbes médicinales nécessaires pour sa guérison et, elle aussi comme la vieille Agathe, l'accompagne au milieu de la nature pour des promenades et lui enseigne quelques choses sur les plantes et sur leur propriétés bénéfiques.

Bien que Danielle vive tranquille avec Sor Rose et Jean Louis, l'auteur met en évidence que, depuis la catastrophe à Larivallière, la jeune fille n'est plus elle-même, elle ressemble à un enfant :

« Et ce concert à vingt-cinq pieds du sol séduit l'oreille de l'enfant qu'est redevenue Danielle. Et pendant qu'ainsi détachée de la terre, elle écoute de toute son âme et regarde de tous ses yeux, Jean Louis vient, se coule dans la mousse, à terre, et la contemple.

L'heure passe dans cette solitude à trois, où vit le corps de Danielle, où se consume d'un amour immense le cœur de l'ancien esclave » (DA, p. 126).

Sor Rose, préoccupé pour le sort de Danielle, cherche à trouver une solution pour guérir la jeune femme blanche. Elle révèle à Jean Louis que, pendant la nuit, son défunt mari lui a paru en rêve et lui a donné le conseil de consulter un médecin. Ainsi, Sor Rose s'adresse au médecin car, apparemment, c'est la seule personne qui peut aider la jeune fille à guérir, en trouvant un remède à son mal. Selon lui, :

« il ne s'agissait de rien de moins que de décharger le vieux fusil à pierre au-dessus de la tête de Danielle, tout près des oreilles. Le remède [...] était infallible, pour ramener la raison » (DA, p. 158)

En réalité, il lui suffit de revoir son fiancé Henry pour guérir mystérieusement et complètement. Elle ne croit pas à ce qu'elle voit et c'est la description de son corps que nous transmet cette impression car elle semble incapable de le contrôler :

« Elle sous l'étreinte passionnée, s'était jetée en arrière, maintenue dans le collier de bras qui entourait sa taille. Et elle le regardait, la pupille dilatée, passant d'un mouvement convulsif et répété sa main à son front :

Henry ! Henry ! Je te retrouve ! oh ! merci d'être venu ! que tu es bon !

Elle n'en put dire davantage, et penchant sa tête sur la poitrine de Lermant, elle versa de douces et bienfaisantes larmes » (DA, p. 164).

Les larmes sont le signe de l'émotion et de la joie de Danielle.

Sa guérison semble inexplicable, mais elle est réelle. Danielle ne souffre plus de son mal grâce à Henry et parle ainsi de ce qui s'est passé à son âme et à son corps :

« Je ne me souviens de rien, ajouta-t-elle en s'attristant ; depuis le moment où je t'ai vu tomber et crier, la nuit s'est faite en ma mémoire et ne s'est éclaircie qu'à ton arrivée.

Maintenant que cet affreux nuage s'est dissipée, je comprends que c'est ici, en cette cabane, que j'ai dû vivre, sous la garde de cette bonne femme » (DA, p. 173).

À partir du récit de Danielle, nous comprenons que son mal a été causé par une expérience traumatique, la mort de son fiancé. Elle était convaincue d'avoir vu mourir Henry et la réaction immédiate et involontaire de son esprit à cet événement a été l'oubli total. Cet obscurcissement de la raison n'est terminé qu'au moment où elle a vu à nouveau son amoureux.

Elle est tellement heureuse et émue d'avoir retrouvé son fiancé que devant sa volonté de partir pour la guerre, elle s'oppose fermement :

« Ne pars pas, disait Danielle à Lermant, [...] ne pars plus, maintenant que nous nous sommes retrouvés et qu'à deux nous pouvons nous aimer et nous souvenir !

Je t'aime beaucoup plus qu'avant, car je n'ai plus que toi au monde » (DA, pp. 167-168).

L'opposition de Danielle dépend du fait qu'elle se rend compte de la dangerosité de la mission que son fiancé veut affronter : il a échappé à la mort une première fois, mais personne ne peut assurer qu'il survive une deuxième fois. Elle a tellement souffert de sa disparition qu'elle ne veut plus revivre une telle douleur.

Malgré l'insistance de sa fiancée, Henry est résolu en ce qui concerne sa décision et à Danielle il ne reste qu'accepter son choix. Cependant, avant le départ des deux hommes, elle, en s'adressant à Jean Louis, le remercie et lui confie son fiancé :

« Merci, dit-elle, en lui tendant la main, vous avez beaucoup fait pour moi ; c'est maintenant, et vous savez pourquoi, qu'il m'est seulement permis de vous remercier.

Sans vous, je serais morte, et lui aussi, n'est-ce pas ?

[...] Vous partez ensemble pour la guerre, continua Danielle, vous avez été notre ange gardien, soyez un frère pour lui, portez-vous secours ! que Dieu vous protège ! Si je vous perdais, ce serait un bien grand malheur, le dernier de ma vie, que me resterait-il ? sans vous deux ? » (DA, p. 176).

À travers ces mots et ces questions rhétoriques, Danielle avoue à Jean Louis que sa vie est désormais liée à la leur, c'est-à-dire à celle des deux hommes. Sans eux, elle n'aura plus aucun sens et la seule solution possible serait la mort. Le cœur de la jeune femme est ainsi envahi par le désespoir.

En plus, ces lignes nous témoignent encore une fois de l'amour de Danielle pour Henry. Quant à Jean Louis, si les premières rencontres entre lui et Danielle avaient été fatales car elles avaient complètement désorienté la jeune femme, à ce point de la narration le noir ne semble plus représenter une menace pour les fiancés vu que Danielle ne semble éprouver qu'une tendre reconnaissance pour lui.

La situation change au retour de Jean Louis de la guerre. Les deux se revoient tout d'abord quand le jeune noir, avant pris un peu de courage, rend visite à Danielle accompagné de quelques-uns de ses hommes. Danielle demande tout de suite des nouvelles d'Henry. Elle découvre la vérité et on peut imaginer sa réaction :

« Henry Lermant ? où est-il ? qu'en avez-vous fait ? parlez et elle lui secoue le bras.

Jean Louis garde son visage impassible, où une tristesse pourtant est montée. Il se tait. Alors elle comprend.

Mort ! dit-elle en se tordant les mains de désespoir, il est mort !

Et c'est sur le lit qu'elle s'est jeté [sic], la bouche dans les draps, pour étouffer ses sanglots » (DA, p. 187).

Cette nouvelle afflige complètement la pauvre Danielle. Après quelques instants, encore bouleversée, Danielle écoute Jean Louis pendant qu'il raconte les derniers moments d'Henry et ensuite lui demande de la conduire à la tombe d'Henry, car elle ne croit pas aux mots du noir.

Jean Louis tire alors de sa poche un papier où il est écrit :

« Mort au champ d'honneur ! L'ordre du jour le proclame, c'est lui qui a gravi le premier la redoutable position » (DA, p. 189).

Danielle comprend finalement ce qui s'est passé. Aux deux il ne reste que se réconforter mutuellement. Cette découverte tragique est suivie d'un moment de silence et de réflexion. Ensuite, la jeune femme se rappelle de la promesse qu'elle avait faite à son fiancé avant son départ et Jean Louis aussi. La scène suivante est décrite ainsi par le narrateur :

« Leurs têtes attirées l'une envers l'autre par le magnétisme dont l'air était saturé, se rapprochèrent, se touchèrent presque, tandis que dans l'or des cheveux de Danielle des fragrances grisaient Jean Louis, des fragrances semblables à celles des bouquets pervers de Larivallière desquels l'odeur de la poudre l'avait déshabitué.

Leurs lèvres se prirent enfin, dans une soif l'une de l'autre, infinie » (DA, p. 192).

Il est impossible de comprendre avec précision si Danielle s'est abandonnée à l'amour du noir, forcée par les circonstances, ou si la mort d'Henry a seulement permis à un sentiment qui était déjà dans son cœur de remonter à la surface. Cependant, il est fort probable que la deuxième hypothèse soit vraie.

À témoigner du rapprochement affectif de Danielle envers Jean Louis, il y a un autre moment aussi, celui où Danielle suggère à Jean Louis de rentrer à la base militaire avec ses soldats, bien qu'il leur ait ordonné de s'en aller sans lui. Elle dit :

« Partez avec eux ; demeurez loin de ces lieux, de cette cabane pendant huit jours. J'ai besoin, moi aussi, pourquoi ne vous l'avouerai-je pas, de me recueillir dans une solitude complète.

Quand ce petit stage sera expiré, accourez vite. On vous attendra avec impatience.

Elle avait rougi, à ces derniers mots, et ses yeux s'étaient baissés » (DA, p. 193).

Et encore des gestes de tendresse se manifestent entre le couple :

« Aussi quand ils eurent constaté qu'ils allaient se séparer, elle et lui, eurent-ils une joie dont l'expression se trahit dans leurs yeux.
[...] À bientôt, dit-il en se penchant sur le front de Danielle, pour y déposer un baiser » (DA, p. 194).

Ce qui est important de souligner aussi dans cette scène c'est la réaction des soldats devant les gestes affectueux entre le noir et Danielle :

« Cet amour caché dans les profondeurs de la forêt, cet amour d'une blanche par leur jeune général dont tous les soins avaient paru consacrés aux choses de la guerre, plongeait les cinq officiers dans un silencieux étonnement, qui s'accroissait de minute en minute » (DA, p. 194).

Voir un homme noir et une femme blanche si intimement liés provoque de la stupeur sur le visage des militaires : cette stupeur prouve une fois de plus le mélange de désapprobation, de mépris et de refus que la société ressent envers une pareille situation. Enfin, il est encore plus étrange d'assister à un mariage mixte ; pourtant, Jean Louis et Danielle acceptent librement de s'unir l'un à l'autre.

2.5 Henry et Léopold : l'homme blanc, rival de l'esclave

Le seul personnage de l'intrigue amoureuse qui nous reste à analyser est le prétendant blanc. Dans les deux romans à la fois, le blanc jouit de certains avantages par rapport au noir : il appartient à la race des maîtres et cela le rend le favori dans la conquête amoureuse ; en plus, il occupe une position sociale certainement supérieure à celle du noir.

Certes, dans le roman d'Hugo, le blanc Léopold est directement apparenté à la famille des maîtres, en étant le neveu d'un des possesseurs d'esclaves, tandis que, dans le roman de Brun, l'origine du blanc Henry n'est pas spécifiée, mais le trait fondamental reste qu'ils sont blancs. Rien n'est plus important.

Bien qu'ils appartiennent à la même race et qu'ils vivent une histoire d'amour semblable, ils ne se ressemblent pas beaucoup : ils ont des caractères complètement différents et cela les amène, la plupart des fois, à avoir des réactions différentes.

En ce qui concerne le héros blanc de *Bug-Jargal*, Léopold, beaucoup d'informations sur son compte nous sont fournies. En effet, il est nécessaire de rappeler que, vu qu'il existe deux niveaux de narration, l'image que nous avons du personnage

est double : l'image d'un Léopold d'Auverney jeune, d'un côté, et adulte mûr, de l'autre.

Le narrateur, Léopold d'Auverney est adulte et il est capitaine.

Dans le chapitre II du roman, qui lui est entièrement consacré, nous découvrons beaucoup sur lui : son histoire, sa carrière, sa personnalité. Tout d'abord, on affirme qu'il est impossible d'établir son âge avec précision : « Cependant il était jeune. On lui eût donné trente ans, et il était loin encore de les avoir » (BJ, p. 165). La difficulté à deviner l'âge exact de Léopold dérive du fait qu'il a commencé sa profession de soldat quand il était vraiment très jeune et il a participé à un très grand nombre d'aventures, de missions et de guerres.

Ensuite, il est intéressant de prendre en considération le portrait que les autres font de lui :

« Le capitaine Léopold d'Auverney était un de ces hommes qui, sur quelque échelon que le hasard de la nature et le mouvement de la société les aient placés, inspirent toujours un certain respect mêlé d'intérêt. Il n'avait cependant peut-être rien de frappant au premier abord ; ses manières étaient froides, son regard indifférent. Le soleil des tropiques, en brunissant son visage, ne lui avait point donné cette vivacité de geste et de parole qui s'unit chez les créoles à une nonchalance souvent pleine de grâce. D'Auverney parlait peu, écoutait rarement, et se montrait sans cesse prêt à agir. Toujours le premier à cheval et le dernier sous la tente, il semblait chercher dans les fatigues corporelles une distraction à ses pensées. Ces pensées qui avaient gravé leur triste sévérité dans les rides précoces de son front, n'étaient pas de celles dont on se débarrasse en les communiquant, ni de celles qui, dans une conversation frivole, se mêlent volontiers aux idées d'autrui. Léopold d'Auverney, dont les travaux de la guerre ne pouvaient rompre le corps, paraissait éprouver une fatigue insupportable dans ce que nous appelons les luttes d'esprit. Il fuyait les discussions comme il cherchait les batailles. [...] Ses camarades excusaient ses habitudes froides, réservées et taciturnes, parce qu'en toute occasion ils le trouvaient brave, bon et bienveillant. Il avait sauvé la vie de plusieurs d'entre eux au risque de la sienne, et l'on savait que s'il ouvrait rarement la bouche, sa bourse du moins n'était jamais fermée. On l'aimait dans l'armée, et on lui pardonnait même de se faire en quelque sorte vénérer » (BJ, pp. 164-165).

Quelques lignes après, on raconte encore quelque chose sur lui :

« Dès qu'une bataille commençait, son front redevenait serein. Il se montrait intrépide dans l'action comme s'il eût cherché à devenir général, et modeste après la victoire comme s'il n'eût voulu être qu'un simple soldat. Ses camarades, en lui voyant ce dédain des honneurs et

des grades, ne comprenaient pas pourquoi, avant le combat, il paraissait espérer quelque chose, et ne devinant point que d'Auverney, de toutes les chances de la guerre, ne désirait que la mort » (BJ, p. 166).

À partir de cette description, nous pouvons déduire que le capitaine d'Auverney est un personnage mystérieux, aussi professionnel et altruiste que sombre et solitaire. Son habileté et son courage dans le travail sont indiscutables : il s'agit d'un homme audacieux, d'un vrai héros, qui ne recule jamais face aux difficultés et qui est toujours prêt à risquer sa propre vie pour sauver celles des autres. Voilà ce qui montre son exceptionnalité et sa noblesse d'âme. Toutefois, il est timide et introverti et ce trait de sa personnalité le pousse certaines fois à être si peu aimable envers les autres qu'il en résulte un être bourru et insupportable.

Cette double manière de laquelle le capitaine se présente et se comporte influence la considération, contradictoire à son tour, que les autres ont de lui : malgré l'indifférence et l'apparente arrogance de d'Auverney, tous ont de l'estime pour lui.

Cette ambiguïté reflète parfaitement la situation chaotique dominant l'âme du héros : « les luttes d'esprit », mentionnées dans le texte, indiquent ainsi des tourments intérieurs dont Léopold souffre quotidiennement et qui dérivent d'un événement traumatique qui a profondément marqué sa vie. L'homme revêché et dur se révèle alors un homme sensible qui préfère cacher ses émotions plutôt que les montrer.

En effet, le problème est qu'à part le sergent Thadée, son vieux et inséparable compagnon d'aventures, personne ne connaît son secret. Voilà les seules informations sur son passé dont on est à connaissance :

« Quoiqu'il combattit déjà depuis un certain temps dans les rangs républicains, on ignorait ses aventures. Le seul être qui, avec Rask, pût lui arracher quelque vive démonstration d'attachement, le bon vieux sergent Thadée, qui était entré avec lui au corps, et ne le quittait pas, contait parfois vaguement quelques circonstances de sa vie. On savait que d'Auverney avait éprouvé de grands malheurs en Amérique ; que, s'étant marié à Saint-Domingue, il avait perdu sa femme et toute sa famille au milieu des massacres qui avaient marqué l'invasion de la révolution dans cette magnifique colonie. [...] On plaignait donc le capitaine d'Auverney, moins pour les pertes qu'il avait souffertes que pour sa manière de les souffrir. C'est qu'en effet, à travers son indifférence glaciale, on voyait quelquefois les tressaillements d'une plaie incurable et intérieure » (BJ, pp. 165-166).

Il s'agit donc d'un personnage silencieux, incompréhensible et plutôt méfiant.

Dans le chapitre IV, la narration retourne en arrière et c'est le jeune Léopold qui nous est présenté. Le capitaine d'Auverney, exhorté par les hommes de son armée, raconte en effet une histoire concernant sa vie. Tout au début du roman, il avait refusé, en étant convaincu que rien dans sa vie n'était digne d'être rappelé et célébré. Enfin, vu l'insistance des autres, il cède et commence à raconter.

Avant le début de son histoire, d'Auverney donne, cependant, un avertissement important :

« – Je vais vous satisfaire, messieurs ; mais n'attendez que le récit d'une anecdote toute simple, dans laquelle je ne joue qu'un rôle très secondaire. Si l'attachement qui existe entre Thadée, Rask et moi vous a fait espérer quelque chose d'extraordinaire, je vous préviens que vous vous trompez » (BJ, p. 169).

En effet, le personnage principal dont Léopold veut parler est le noir Bug-Jargal, mais, lui aussi, il joue un rôle fondamental.

Plusieurs indices nous suggèrent que Léopold d'Auverney parle de sa jeunesse, et plus précisément de quand il avait presque vingt ans : « Quoique né en France, j'ai été envoyé de bonne heure à Saint-Domingue... » (BJ, p. 170) et « – C'est au milieu de ces illusions et de ces espérances aveugles que j'atteignais ma vingtième année. Elle devait être accomplie au mois d'aout 1791... » (BJ, p. 177).

À l'époque il était insouciant et n'avait d'autres préoccupations que le mariage avec sa fiancée Marie. Grâce à certaines expressions et phrases qui paraissent dans le texte, nous pouvons affirmer que Léopold aimait Marie à la folie : « ma douce Marie » (BJ, p. 182), « ma bien-aimée Marie » (BJ, p. 198), « je ne pus m'empêcher de serrer cet ange dans mes bras » (BJ, p. 212) ; le jour des noces il prononce, en outre, ces mots : « J'étais enivré d'une joie qu'on ne saurait faire comprendre à qui ne l'a point éprouvée » (BJ, p. 214).

Il était tellement amoureux d'elle que même les discussions politiques passaient au deuxième plan :

« Vous comprenez aisément que la pensée d'un bonheur si prochain absorbait toutes mes facultés, et combien doit être vague le souvenir qui me reste des débats politiques dont à cette époque la colonie était déjà agitée depuis deux ans » (BJ, p. 177) ;

Mais le jeune Léopold était aussi un homme très jaloux ; ce sentiment émerge, c'est vrai, avec l'homme mystérieux qui courtise Marie en cachette, mais aussi quelques temps avant avec un planteur mulâtre :

« ...cet homme avait depuis quelques temps l'audace de lever les yeux jusqu'à ma cousine, et au moment où je l'humiliai d'une manière si inattendue, il venait de danser avec elle » (BJ, p. 178).

Aussitôt, c'est au moment où Léopold découvre que Marie a un prétendant secret que sa jalousie se révèle complètement : « Furieux, brandissant mon poignard, je m'élançais vers le point d'où ces sons portaient... » (BJ, p. 182) ; « J'étais plus que jamais indigné contre ce rival inattendu, et honteux de lui devoir la vie » (BJ, p. 182). La jalousie s'accroît quand Léopold pense que l'homme amoureux de Marie pourrait être un esclave : « ...et d'ailleurs tout en moi se refusait à la révoltante supposition d'avoir un esclave comme rival » (BJ, p. 183). Bien que le jeune blanc ne soit pas cruel comme son oncle envers les esclaves, et cette phrase en est une confirmation :

« Jusqu'à ce jour, la disposition naturelle de mon esprit m'avait tenu éloigné des plantations où les noirs travaillaient. Il m'était trop pénible de voir souffrir des êtres que je ne pouvais soulager » (BJ, p. 198),

il appartient, au fond, à la même race et il n'est pas contraire à l'opinion commune : « on méprisait trop cette classe [celle des esclaves], pour la craindre » (BJ, p. 179).

Pourtant, il devient ami d'un noir, Pierrot, en mettant même de côté sa jalousie, quand il découvre qu'il est le sauveur de Marie :

« J'avoue que mes soupçons assoupis se réveillèrent, mais sans colère et sans jalousie. J'étais trop près du bonheur, et lui trop près de la mort, pour qu'un pareil rival, s'il l'était en effet, pût exciter en moi d'autres sentiments que la bienveillance et la pitié » (BJ, p. 208).

Cela confirme que Léopold est un homme juste et reconnaissant et que, même s'il est blanc, il est moins attaché que les autres blancs au préjugé racial.

Tandis que Pierrot se trouve en prison, les deux commencent à s'appeler « frères » après un rite :

« Il [Pierrot] prit l'écorce profonde de la noix qu'il avait cueillie le jour de ma première visite, et conservée depuis, la remplit de vin de

palmier, m'engagea à y porter les lèvres, et la vida d'un trait » (BJ, p. 210).

Le rite souligne et ratifie l'importance et la valeur de cette amitié, surtout pour Pierrot : il ne s'agit pas d'un rapport comme les autres, mais d'un rapport spécial. L'amitié entre Léopold et lui durera pour l'éternité. Pierrot est donc conscient qu'il ne pourra plus combattre contre son ami Léopold ni douter de lui. Pour Léopold, en revanche, le rite n'a pas la même valeur. En effet, quand éclate la révolte, il doute de Pierrot, en oubliant le pacte fait. Il pense que l'esclave a enlevé la pauvre Marie afin de la tuer :

« L'enlèvement de ma femme, la nuit même de notre union, me prouvait ce que j'avais d'abord soupçonné, et je reconnus enfin clairement que le chanteur du pavillon n'était autre que l'exécrable ravisseur de Marie » (BJ, p. 234).

Ainsi, son opinion positive sur Pierrot change radicalement, en devenant négative.

Une fois à l'abri de l'incendie, le capitaine Léopold est saisi par des fièvres et commence à délirer. Dans le délire, il sort toute la rage éprouvée envers le noir Pierrot :

« Je tombai dans le délire. Toutes mes espérances trompées, mon amour profané, mon amitié trahie, mon avenir perdu, et par-dessus tout l'implacable jalousie, égarèrent ma raison. Il me semblait que des flammes ruisselaient dans mes veines ; ma tête se rompait ; j'avais des furies dans le cœur. Je me représentais Marie au pouvoir d'un autre amant, au pouvoir d'un maître, d'un esclave, de Pierrot ! On m'a dit qu'alors je m'élançais de mon lit, et qu'il fallait six hommes pour m'empêcher de me fracasser le crâne sur l'angle des murs. Que ne suis-je mort alors ! » (BJ, p. 236).

Ce qui émerge clairement pendant le délire, c'est la souffrance de Léopold. Le comportement incorrect de celui qu'il croyait son frère a provoqué dans son cœur une grande déception, qui s'est transformée ensuite en colère. Pierrot est désormais considéré comme un ennemi.

Successivement, Léopold est fait prisonnier du mulâtre Biassou et restera dans son camp pendant quelques temps. Léopold assiste à de nombreuses cérémonies organisées par les noirs, à la mort de nombreux hommes blancs et il est convaincu que tôt ou tard ce sera son tour.

Pendant qu'il est captif chez Biassou, il lui arrive souvent de réfléchir sur sa vie et de penser à Marie et à Pierrot. Il est évident que Léopold pense à Marie parce qu'il se préoccupe pour elle, n'ayant plus ses nouvelles ; quant à Pierrot, il lui vient à l'esprit

parce qu'il s'agit d'un homme qui a joué un rôle fondamental dans sa vie mais en lequel il n'a plus de confiance :

« Je me demandais s'il était possible que tout ce qui s'était passé, que ce prisonnier gardé par six barbares, garrotté et voué à une mort certaine, ce prisonnier que ne montrait la lueur d'un feu de brigands, fût bien moi. Et, malgré tous mes efforts pour fuir l'obsession d'une pensée bien plus déchirante encore, mon cœur revenait à Marie. Je m'interrogeais avec angoisse sur son sort ; je me roidissais dans mes liens comme pour voler à son secours, espérant toujours que le rêve horrible se dissiperait, et que Dieu n'aurait pas voulu faire entrer toutes les horreurs sur lesquelles je n'osais m'arrêter dans la destinée de l'ange qu'il m'avait donnée pour épouse. L'enchaînement douloureux de mes idées ramenait alors Pierrot devant moi et la rage me rendait presque insensé : les artères de mon front me semblaient prêtes à se rompre ; je me haïssais, je me maudissais, je me méprisais pour avoir un moment uni mon amitié pour Pierrot à mon amour pour Marie » (BJ, pp. 331-332).

À ce moment de l'histoire, Léopold est donc animé par un désir de vengeance contre Pierrot. Cependant, c'est juste le Pierrot qu'il haït qui arrive, de manière inattendue, chez Biassou pour le libérer. Alors Léopold prononce ces mots :

« Oh ! m'écriai-je enfin, en pleurant de fureur sous les entraves qui me retenaient, oh ! Que je suis malheureux ! je regrettais que ce misérable se fût fait justice à lui-même ; je le croyais mort, et je me désolais pour ma vengeance. Et maintenant le voilà qui vient me narguer lui-même ; il est là, vivant, sous mes yeux, et je ne puis jouir du bonheur de le poignarder ! Oh ! qui me délivrera de ces exécrables nœuds ? » (BJ, p. 334).

Les mots de Léopold sont piquants et montrent l'intention du blanc de provoquer et, surtout, de rejeter la faute (de tout ce qui est en train d'arriver) sur le noir ; malgré cela, Pierrot, qui n'a pas oublié le pacte fait avec le blanc et qui ne veut en aucun cas le transgresser, ne s'oppose pas à la volonté de l'homme qu'il appelle et considère encore comme un frère et lui donne la possibilité de le tuer. En effet, il croit fidèlement au rapport fraternel qui le lie à Léopold :

« – Ce n'est pas tout, reprit alors Pierrot ; et, arrachant le poignard de l'un de ses nègres, il me le présenta en disant : – Tu peux te satisfaire. À Dieu ne plaise que je te dispute le droit de disposer de ma vie ! Tu l'as sauvée trois fois ; elle est bien à toi maintenant ; frappe, si tu veux frapper.

Il n'y avait ni reproche ni amertume dans sa voix. Il n'était que triste et résigné » (BJ, p. 335).

Plein de déception et de mélancolie, ce discours de Pierrot nous fait comprendre que son seul désir, un désir qu'il sent comme un devoir, une nécessité, est celui de sauver la vie de son ami. Quelques lignes après, Pierrot s'exprime à nouveau dans le but de faire comprendre au blanc que son état d'âme est compréhensible, mais injuste :

« – Je vois la haine dans tes yeux, comme tu l'as pu voir un jour dans les miens. Je sais que tu as éprouvé bien des malheurs, ton oncle massacré, tes champs incendiés, tes amis égorgés ; on a saccagé tes maisons, dévasté ton héritage ; mais ce n'est pas moi, ce sont les miens. Écoute, je t'ai dit un jour que les tiens m'avaient fait bien du mal ; tu m'as répondu que ce n'était pas toi ; qu'ai-je fait alors ? » (BJ, p. 336) ;

Léopold est ainsi amené à réfléchir :

« ...d'ailleurs quelles que fussent les apparences, une voix me criait au fond du cœur qu'un ennemi et un coupable ne vient pas de cette manière au-devant de la vengeance et du châtement. Vous le dirai-je enfin ? il y avait dans le prestige impérieux dont cet être extraordinaire était environné quelque chose qui me subjuguait moi-même malgré moi dans ce moment. Je repoussai le poignard » (BJ, p. 335).

Même si pour le moment il a résisté au désir de vengeance, le capitaine a encore des doutes sur le noir, des doutes qui ne disparaîtront que vers la fin du roman, au moment où Léopold embrassera à nouveau son épouse.

Pierrot demande à Biassou la liberté du blanc ; cependant, Biassou ne concède sa libération qu'après un accord avec Léopold :

« Tu désires un moment de liberté, c'est la seule chose que je puisse t'accorder. Je te laisserai libre de le suivre ; donne-moi seulement d'abord ta parole d'honneur de venir te remettre dans mes mains deux heures avant le coucher du soleil » (BJ, p. 346).

À la base de cet accord, il y a ainsi l'honneur : Biassou est bien conscient qu'un homme loyal comme Léopold n'aura jamais le courage d'enfreindre une promesse.

Léopold change finalement son avis sur le bon Pierrot, quand l'esclave le conduit à la caverne où se trouve Marie. La femme parle si positivement de Pierrot qu'au capitaine il ne reste que s'excuser. Jusqu'à ce moment-là, il n'avait pensé qu'à se venger contre lui, en étant sûr que Pierrot était un traître et qu'il n'avait que profité de son amitié.

À ce point le remords commence à l'accabler :

« Ces explications de Marie m’enchantaient et me désolaient à la fois. Je me rappelais avec quelle cruauté j’avais traité ce généreux Pierrot, et je sentais toute la force de son reproche tendre et résigné : – *Ce n’est pas moi qui suis ingrat !* » (BJ, p. 355).

Léopold se sent tellement coupable que, pour un moment, on assiste à une inversion des rôles maître-esclave puisque Léopold s’agenouille devant Pierrot et le supplie :

« Les sentiments les plus doux du cœur, l’amour, l’amitié, la reconnaissance, s’unissaient en ce moment pour me déchirer. Je tombai aux pieds de l’esclave, sans pouvoir dire un mot, en sanglotant amèrement. Il me releva avec précipitation.

– Que fais-tu ? me dit-il.

– Je te rends l’hommage que je te dois ; je ne suis plus digne d’une amitié comme la tienne. Ta reconnaissance ne peut aller jusqu’à me pardonner mon ingratitude » (BJ, pp. 355-356).

Personne, Pierrot non plus, ne s’attendrait à un geste pareil de la part d’un maître : il ne s’agit pas simplement de reconnaître sa propre faute, mais de le faire en choisissant la position typique de la soumission. On peut considérer cela comme doublement humiliant ; pourtant, Léopold le fait de manière instinctive, sans y réfléchir, et cela montre qu’il est sincèrement déçu.

Pierrot pardonne Léopold, qui affirme alors : « J’ai retrouvé mon frère, lui dis-je ; je ne suis plus malheureux ; mais je suis bien coupable » (BJ, pp. 355-356). Donc, bien qu’il ait reçu le pardon, Léopold n’est pas satisfait de ses actions.

Cependant, un autre problème empêche le bonheur de Léopold :

« *Dans trois heures le soleil sera couché.* Ces paroles si simples me glacèrent comme une apparition funèbre. Elles me rappelèrent la promesse fatale que j’avais faite à Biassou. Hélas ! en revoyant Marie, je n’avais plus pensé à notre séparation éternelle et prochaine ; je n’avais été que ravi et enivré ; tant d’émotions m’avaient enlevé la mémoire, et j’avais oublié ma mort dans mon bonheur. [...] Mon devoir était impérieusement prescrit ; le brigand avait ma parole, et il valait mieux encore mourir que de donner à ce barbare le droit de mépriser la seule chose à laquelle il parût se fier encore, l’honneur d’un français » (BJ, p. 362).

À ce propos, deux observations nous viennent à l’esprit : en premier lieu, on dirait que les Français se distinguent de tous les autres populations par leurs honnêteté et loyauté. Ce qui est important, c’est que personne ne peut affirmer le contraire : cette particularité est reconnue par tous. Ces mots confirment alors ultérieurement que Victor Hugo a

certainement l'intention de défendre la race blanche, mais il veut en faire même l'éloge (en particulier des Français).

En deuxième lieu, nous constatons que la question de l'honneur représente une obsession pour Léopold : elle ne concerne pas seulement la communauté à laquelle on appartient, mais elle intéresse directement l'individu. Chaque membre d'une communauté se sent responsable du sort de son peuple ; dans ce cas-là, Léopold se sent responsable du peuple français, en faveur duquel il est disposé à sacrifier sa propre vie pour ne pas en ruiner la réputation. L'honneur compte plus que tout, donc aucune autre solution n'est possible :

« – Mais comment as-tu pu consentir à cette promesse ? pourquoi l'as-tu donnée ?

– Je te croyais ingrat, je croyais Marie perdue pour moi. Que m'importait de ma vie ?

[...] J'ai donné ma parole d'honneur.

– Ta parole d'honneur ! Qu'est-ce que cela ? Vous n'avez pas bu à la même coupe ? Vous n'avez pas rompu ensemble un anneau ou une branche d'érable à fleurs rouges ?

– Non.

– Eh bien ! que nous dis-tu donc ? Qu'est-ce qui peut t'engager ?

– Mon honneur, répondis-je » (BJ, p. 364).

Pour le capitaine, l'honneur a tellement d'importance qu'il est prêt à renoncer, outre qu'à sa vie, aussi à l'amour. Il confie ainsi son épouse à son ami retrouvé, Pierrot.

Tandis que Léopold rentre au camp de Biassou, des pensées lui viennent encore à l'esprit, mais désormais son sort est signé :

« Jusqu'à ce moment je croyais avoir goûté toutes les coupes d'amertume et fiel. Je ne connaissais pas le plus cruel de tous les malheurs ; c'est d'être contraint par une force morale plus puissante que celle des événements à renoncer volontairement, heureux, au bonheur vivant, à la vie. [...] J'étais libre, j'étais heureux, et pourtant il fallait mourir » (BJ, p. 367).

Les mésaventures de Léopold ne sont cependant pas terminées ; étant donné que le prisonnier se refuse d'aider Biassou à réécrire une lettre en *style blanc*, il le consigne à son obi. Ce dernier conduit Léopold dans un lieu caché où il peut révéler finalement son identité : Léopold découvre que l'obi de Biassou est, en réalité, le bouffon de son oncle, qui n'avait pas sacrifié sa vie pour son maître, comme il avait précédemment cru, au contraire, il en était l'assassin.

Le nain Habibrah communique aussi au blanc son intention de tuer sa femme ; Léopold est désespéré car il ne peut plus rien faire. Le terrible Habibrah tente deux fois de le tuer, mais pour deux fois, heureusement, Pierrot intervient et sauve la vie de Léopold.

À ce point de l'histoire, le lecteur se rend vraiment compte que le capitaine d'Auverney, en effet, ne joue qu'un rôle secondaire, en étant le sauvé, alors que Pierrot, en tant que sauveur, se révèle le vrai protagoniste : sans l'aide de Pierrot, Léopold, impuissant, aurait perdu sa vie.

En outre, ces deux scènes démontrent une fois encore la rareté de Pierrot, son caractère unique par rapport aux autres noirs ou mulâtres présents dans l'intrigue : malgré sa peau noire, Pierrot ressemble à un blanc vu qu'il reste fidèle à sa promesse, en faisant le possible pour aider son ami et frère blanc.

Le blanc Léopold reconnaît l'extraordinairement de son ami et ne sait pas comment lui exprimer sa gratitude : « ...je revis Bug-Jargal ; je me jetai dans ses bras... » (BJ, p. 395) ; Pierrot aussi ne cache pas son émotion : « Je fixai des yeux humides sur Pierrot, qui de son côté me contemplait avec une singulière expression de reconnaissance et de fierté » (BJ, p. 385) ; à un certain point, cependant, on assiste à une proposition de Léopold, qui choque Pierrot ; Toumson aussi, dans sa présentation⁷², définit cette proposition « infâmante » :

« Je le serrai de nouveau dans mes bras ; je le conjurai de ne plus me quitter, de rester avec moi parmi les blancs ; je lui promis un grade dans l'armée coloniale. Il m'interrompit d'un air farouche.

– Frère, est-ce que je te propose de t' enrôler parmi les miens ?
Je gardai le silence, je sentais mon tort » (BJ, p. 395).

Léopold ne comprend pas tout de suite que sa proposition est complètement inappropriée. Il semble qu'il ne prenne presque pas en considération ce que Pierrot sent comme un devoir et une mission : aider ses frères noirs dans leur cause contre les blancs. Même si Léopold est désormais un frère pour lui, au fond, Pierrot est un noir et s'unir aux blancs signifierait trahir ses semblables.

À ce point de l'histoire, le capitaine Léopold d'Auverney (adulte) interrompt plusieurs fois la narration et cela arrive parce que le moment crucial s'approche : « Ici d'Auverney s'arrêta et jeta un sombre regard autour de lui » (BJ, p. 396) ; « La voix de

⁷² Toumson, *Présentation*, dans Victor Hugo, *Bug-Jargal ou la révolution haïtienne*, cité, p. 46.

d'Auverney s'éteignit. Un sombre désespoir se manifesta sur tous ses traits » (BJ, p. 401).

Les derniers mots que d'Auverney (adulte) prononce, après le récit de la mort de Pierrot décrite par le sergent Thadée, sont : « Bug-Jargal était mort ! [...] il m'avait laissé la vie ; et c'est moi qui l'ai tué ! » (BJ, p. 403).

Nous pouvons conclure alors que le Léopold d'Auverney adulte qui raconte l'histoire est triste et mélancolique à cause de la mort d'un cher ami, Pierrot, qui, certes, a été un rival en amour, mais qui a aussi démontré toute sa loyauté. Son sacrifice a permis à Léopold de vivre avec son aimée Marie, même si pour peu de temps. En effet, Hugo, dans la deuxième version du roman, insère une note dans laquelle il explique que le capitaine a perdu son épouse quelques temps après les événements narrés.

Nous parlerons maintenant de la figure d'Henry, le héros blanc du roman d'Amédée Brun.

Il est plus âgé que Danielle et il a commencé à travailler comme secrétaire et intendant général pour le père de la jeune fille à vingt ans. L'auteur raconte que :

« ...fils de petit blanc, [...], il avait dû sa bonne fortune à un moment de belle humeur du comte chez qui il s'était présenté en sollicitant un emploi. Ses manières, son attitude humble et digne avait plu au maître et le lendemain il était casé » (DA, pp. 28-29).

Il s'est tout de suite affectionné à Danielle, qui, à l'époque n'était qu'une enfant. À la mort de la mère de Danielle, Henry se sent encore plus responsable de la petite :

« ...il lui avait été dit, parmi les hoquets suprêmes, que Danielle était une enfant encore, que le comte se remarierait peut-être, et qu'elle la mettait sous la garde de son honneur, à l'abri de sa protection de frère aîné, qui l'aimait bien, elle en était sûre » (DA, pp. 31-32).

Le père de Danielle aussi se lie beaucoup avec le jeune homme : « ...il en était venu au point de considérer Henry comme un fils et il lui vouait la même affection qu'à sa fille » (DA, p. 33) ; il se lie tellement qu'il lui demande d'aller à Paris à sa place pour s'occuper de certaines affaires :

« Un soir, [...] , il lui avait déclaré inopinément que des affaires pressantes l'appelaient en France et que seul son intendant, à sa place, pouvait se charger de cette longue et délicate mission » (DA, p. 33).

Henry est donc obligé de quitter Larivallière, même si son départ l'attriste et attriste Danielle aussi.

Il rentre à Saint-Domingue deux ans après, très heureux de revoir la jeune fille : « Une joie soudaine fit irruption en lui, la joie de ce retour près de l'amie chère, dans une reprise de possession tranquille de son amour » (DA, p. 34). Cette phrase témoigne que le sentiment éprouvé envers Danielle n'a pas disparu, il a mûri, en devenant quelque chose de plus profond, c'est-à-dire de l'amour.

Cependant, du point de vue des affaires, l'âme d'Henry n'est pas si tranquille :

« Une tristesse invincible était dans les paroles, dans toute l'attitude du jeune homme. Il appuyait sur les dangers d'une pareille situation, les théories révolutionnaires pouvaient être transmises aux noirs et adoptées par eux, Dieu sait alors à quelles extrémités l'on se verrait réduit. Et il ne disait pas toute sa pensée, l'angoisse qui gisait au fond de son esprit » (DA, p. 36).

Si M. de Chamay pense que les noirs sont inoffensifs, Henry Lermant n'est pas d'accord ; au contraire, il est sérieusement préoccupé pour la situation. Nous percevons cela dans les conversations avec Danielle :

« Voyez-vous, Danielle, malgré moi, je reviens aux terribles événements dont la métropole est menacée ; ici, nous sommes loin, je le sais, mais... Nous serons nous-mêmes les premiers artisans de notre ruine » (DA, p. 40) ;

et encore :

« Eux, les misérables, ils disposent d'une force immense dont tu ne te doutes pas [...] C'est le levier d'un autre Archimède qu'ils possèdent, cette force, ce levier, c'est la philosophie !

Cette science divine qui regarde de haut l'agitation stérile des hommes et leur donne l'assurance qu'ils sont égaux, sous quelle que latitude que ce soit, d'une parfaite égalité dans l'ignorance et le mal ! » (DA, p. 42).

Nous comprenons ainsi qu'Henry ne partage pas les idées racistes et esclavagistes des autres blancs, il pense différemment : influencé par l'idéologie de la révolution française, selon lui, tous les hommes sont égaux. À Saint-Domingue, en revanche, il est impossible de parler d'égalité, étant donné que les esclaves sont subordonnés à leurs maîtres. On peut ajouter ensuite que le système esclavagiste est une ressource précieuse pour la nation car il constitue la base de l'économie. Les colons ne se rendent pas tout

de suite compte de la gravité des évènements : ils sous-estiment la force et la détermination des noirs, en les croyant des êtres faibles et dépourvus d'initiative. En réalité, les esclaves rêvent de la liberté et feront le possible pour atteindre leur but. Quand les blancs s'aperçoivent qu'ils sont en danger et que les noirs représentent réellement un problème, il est déjà trop tard. Le père de Danielle est cependant convaincu que dans ces terres les esclaves ne sont pas traités de manière si inhumaine, donc il espère qu'aucune révolte ne sera organisée.

En revenant sur Henry, nous pouvons affirmer que, comme intendant de M. de Chamay, il se trouve dans une position difficile. De plus en plus soucieux, il s'interroge sur ce qu'il fera à l'arrivée du bouleversement général. De manière semblable au noir Jean Louis, il est pris entre deux feux : qui faut-il suivre et soutenir ? Ses propres frères ou son propre cœur ?

Nous assistons ainsi à un déchirement intérieur qui ébranle l'âme du blanc :

« À mesure que les évènements se déroulaient, que la date prévue pour le cataclysme approchait, une perplexité de plus en plus grande l'envahissait. Quel serait, au milieu de ce déchainement, son rôle ? Son attitude, avec sa peau blanche qui faisait de lui un ennemi des noirs et ses idées, ses sympathies qui étaient toutes pour ceux sur qui traînaient déjà des lueurs avant-coureurs de liberté.

Il constatait avec angoisse l'impossibilité de demeurer neutre au sein de la future bataille, quand la mêlée viendrait gronder à ses pieds, les battre et le souffleter de son odeur de poudre et de sang. Fuir était la seule issue, fuir, au premier coup de feu. Mais où ? Et Danielle la frêle enfant qu'il aimait et égayait d'un charme si tendre son existence, comment la sauver ? » (DA, pp. 76-77).

Il est fortement indécis : il ne sait pas s'il faut combattre à côté des hommes de sa race, en renonçant à ses idéaux, ou s'il faut combattre à côté des noirs, en trahissant sa race mais, au moins, en soutenant son penchant et les valeurs auxquelles ils croit.

À côté des problèmes de la colonie, le jeune homme doit affronter aussi des difficultés concernant sa situation sentimentale : un jeune esclave semble être attiré par Danielle et cela produit le mécontentement d'Henry. Par exemple, quand il s'aperçoit du rapprochement entre ce jeune noir et Danielle, il devient furieux :

« À ce moment, Henry Lermant apparut, la figure inquiète, au bout de l'allée. Il tenait ouvert un large parasol de couleur et sa moustache eut comme un retroussis de colère sous son chapeau de paille. [...] Il eut dans le regard un reproche à l'adresse de Danielle, qui sourit, ne comprenant pas » (DA, p. 58).

Mais, grâce au sourire et à la douceur de Danielle, cette colère ne dure pas beaucoup. Malgré les moments de jalousie, le rapport entre les deux fiancés est tranquille et serein. Chacun d'eux adore la compagnie de l'autre : ils se promènent souvent ensemble, parlent beaucoup de n'importe quoi et s'entendent bien :

« Lermant et Danielle causèrent ensuite d'autre chose, heureux de se retrouver ensemble, lui, oubliant momentanément ses soucis, ouvrant son âme aux rêves d'avenir, par-dessus les événements prochains. Henry, dans ses conversations avec Danielle, quand tous deux se rapprochaient dans une expansion commune, dans ce besoin des âmes tendres de s'accoter à d'autres, de se prêter à une assistance mutuelle, fuyait les silences longs qui sont pourtant parfois si éloquents, pour parler vite, de tout, ayant une peur invincible, d'entendre battre tout à coup son cœur dans sa poitrine, sous l'obsédante hantise » (DA, pp. 99-100).

Quand la révolte fortement annoncée enfin arrive, de grands bouleversements se produisent. Le premier et seul souci d'Henry est Danielle ; pour cette raison, avant de penser à lui-même, il tente désespérément de protéger la femme et de la mettre à l'abri :

« Henry courut à elle, la prit sans fausse honte dans ses bras, et la serra longuement sur sa poitrine.
C'est la fin, lui dit-il tout bas, à l'oreille.
Oh ! non, Henry, crois-tu qu'il n'y ait plus d'espoir ?
Quoi qu'il advienne, sois courageuse, je ferai tout, même l'impossible, pour te sauver » (DA, p. 108) ;

Les derniers mots soulignent ainsi la volonté de sauver la femme aimée au risque de perdre sa propre vie : la thématique du sacrifice se présente alors à nouveau dans notre analyse.

Henry arrive même à mentir à la jeune fille pour qu'elle ne s'inquiète pas trop et ne meure pas de douleur :

« Henry ! Henry !, sanglota Danielle, et mon père, que sont-ils devenus? Où sont-ils ?
Ils ont la vie sauve, ils sont en lieu sûr, ce sont eux qui m'ont envoyé pour vous arracher à la mort.
Il mentait, à dessein, préférant ce subterfuge au remords de voir, après les deux autres, mourir sa bien-aimée sous ses yeux ! » (DA, p. 111).

Voilà une ultérieure preuve de l'amour d'Henry pour Danielle.

Pendant un affrontement avec les esclaves, Henry est blessé grièvement. L'auteur nous fournira des nouvelles sur ce personnage seulement plus tard. En effet, six mois après la révolte, nous retrouvons Henry dans la forêt où se trouve la cabane de Sor Rose. Bien qu'il soit un blanc, le noir Jean Louis le secourt, car il saigne, et s'occupe de sa guérison. Henry, très reconnaissant envers le jeune noir, lui explique son histoire :

« Je me bats dans une divine espérance et la mort ne me serait rien, si je pouvais la voir avant de m'en aller. Je suis brave et lâche en même temps et ce n'est plus qu'avec un bizarre mélange de confiance et de crainte, que j'affronte le danger.

[...] Ils causèrent de choses indifférentes et invinciblement percevait dans les paroles de Lermant l'espoir d'arriver le plus tôt possible à la guérison pour la réalisation de son cher projet.

[...] Lermant, de son côté, ne cachait pas à son sauveur la reconnaissante sympathie qui lui était venue pour lui » (DA, pp. 148-149).

Ce discours fait transparaître d'un côté la nostalgie éprouvée par Henry à cause de la séparation de la femme aimée, de l'autre côté la détermination et la constance avec lesquelles il la cherche. Jean Louis s'aperçoit, en effet, que retrouver cette jeune femme est essentiel pour le blanc. Cependant, tout cela n'empêche pas au noir d'avoir des doutes sur lui à cause de sa peau ; quand le noir le lui fait comprendre, Henry, étonné, répond ainsi :

« Comment ! dit-il en se précipitant sur Jean Louis et en l'embrassant, vous pensiez que j'étais un ennemi et devant ma faiblesse, mon désarmement, ma blessure, vous m'avez épargné, vous avez arrêté la vengeance, vous avez fait taire vos colères légitimes ! Oh ! tenez ! c'est bien ce que vous avez fait là ! Certes, si quelque chose pouvait encore me donner le remords de la décision que j'ai prise, j'aurais pour faire taire l'importune voix, ce que vous, dans ce coin perdu de forêt, vous avez fait pour me sauver ! » (DA, p. 151).

Ensuite, il lui raconte dans le détail ce qui s'est passé et comment il est arrivé là-bas :

« ...Lermant raconta les batailles, les embuscades, l'insurrection se propageant comme une traînée de poudre, qu'il avait été laissé pour mort par les noirs en révolte de Larivallière, qu'étourdi seulement, il s'était traîné vers le matin dans un coin du jardin où les cases fumaient encore. Il était là quand une troupe armée vint à passer ; fait prisonnier, il s'était rendu utile, indispensable, avait acquis un grade, grâce à d'énergiques protestations de dévouement à la cause nouvelle » (DA, p. 153).

Les mots et les gestes d'Henry indiquent clairement qu'il ne s'agit pas d'un ennemi ; au contraire, c'est un blanc qui a pris la décision d'aller à contre-courant. De cette manière, certes, il s'est rebellé contre ses frères et les a abandonnés, mais il a suivi et soutenu ses principes. À confirmer la loyauté et l'honnêteté de son âme, un autre geste : Henry exprime un sincère remerciement à son sauveur :

« Vous qui ne m'avez pas encore dit votre nom et que j'aime, comme un frère, pour les tendre soins que vous m'avez prodigués, je vous quitterai alors, mais mon souvenir, si Dieu permet que je ne succombe pas, restera longtemps attaché à ce coin de solitude où je vous ai connu ! » (DA, p. 154) ;

c'est à ce moment que les deux se déclarent réciproquement leur amitié. Comme nous l'avons déjà mis en évidence, nous retrouvons dans les deux romans l'amitié entre un noir et un blanc : à ce point de notre analyse, nous pouvons remarquer qu'un des deux individus est toujours plus hésitant et moins sûr que l'autre et c'est à cause de cette incertitude que le rapport à certains moments de l'histoire semble vaciller. Le trait qui résulte intéressant c'est que dans le roman d'Hugo, c'est le blanc à avoir des doutes sur le rapport de fraternité avec le noir alors que dans le roman de Brun, c'est l'inverse, donc c'est le noir à ne pas être stable. De là, une réflexion peut être formulée : dans les deux cas, la race vacillante coïncide avec la race à laquelle appartient l'auteur.

Un autre moment sur lequel il faudrait focaliser l'attention est celui où Henry Lermant s'aperçoit de la présence de sa fiancée à l'intérieur de la grotte. Au début, Henry a l'impression qu'il s'agit d'un rêve, mais Danielle se trouve vraiment dans les environs. Il semble être en extase :

« Ce n'est pas possible, murmura-t-il en devenant très pâle ; une hantise met la cantilène à mes oreilles ; de penser toujours à l'évanouie le passé renaît par moments devant mes yeux, m'abusant d'une décevante illusion. [...] »

Danielle parut, lisant une à une sur la pierre les bizarres inscriptions des antiques aborigènes, gravées de la pointe de leur haches polies. Un pressentiment fit se retourner Lermant.

Danielle ! cria-t-il en courant à elle et la saisissant dans ses bras !
Danielle !

Il pleurait à chaudes larmes, la poitrine soulevée de sanglots »
(DA, pp. 162-164).

Revoir Danielle provoque dans l'âme d'Henry une très grande émotion car après de nombreuses recherches, il a la possibilité de l'embrasser à nouveau. Il tente tout de suite

de comprendre l'état de Danielle, même si ce qui est important, c'est qu'elle est saine et sauve :

« Il la regardait de tous ses yeux, cherchant à deviner ses traits, aux lignes de son corps, les misères de son existence passée et ce qu'elle avait pu éprouver de tortures morales, pendant son éloignement de lui.

Il parut à l'ancien intendant qu'elle était bien amaigrie, bien pâle, mais il était rassuré. Un ange tutélaire avait veillé sur l'intégrité de son corps pur de vierge et Danielle était demeurée celle qu'il avait connue, autrefois.

Il eut, à cette constatation, un tel transport de joie qu'il l'embrassa à plusieurs reprises, follement » (DA, p. 164).

À ce moment, Jean Louis voit les deux amoureux ensemble et, très jaloux, essaye de poignarder le blanc. Heureusement, il arrive à se contrôler et n'achève pas le terrible geste. Henry, comprenant la raison pour laquelle Jean Louis a agi ainsi, ne réagit pas et, au contraire, lui montre toute sa fraternité. Dans le roman d'Hugo, nous avons déjà assisté à une scène pareille : Léopold qui tente de poignarder Pierrot car il est fâché contre lui, mais qui à la fin y renonce. Encore une fois, nous constatons la faiblesse et l'insécurité d'un des deux sujets qui composent le couple blanc-noir : Léopold d'un côté, Jean-Louis de l'autre. Ce sont eux qui rendent instable le rapport d'amitié tandis que Pierrot et Henry en assurent la solidité. Ils sont capables de maintenir le calme et d'amener leurs camarades à la réflexion.

En effet, Henry rappelle sagement à Jean Louis qu'il est l'auteur d'un geste noble et un meurtre ne convient pas à un tel homme :

« Votre conduite, dit-il d'une voix grave, est belle, digne de l'homme loyal que vous êtes !

Danielle vit, et c'est grâce à vous, à votre courage, à votre vaillance : moi-même, je ne dois de la serrer sur mon cœur qu'à vous, qui m'avez également sauvé. C'eut été vraiment dommage de vous voir gâter si noble actions par un meurtre et c'est un trait de chevaleresque générosité de plus de votre part, de vous être vous-même maîtrisé en un si grand emportement de colère » (DA, pp. 166-167).

Ensuite, il parle de la promesse qui le lie au jeune noir :

« Un devoir d'honneur m'engage vis-à-vis de vous, j'ai juré de reprendre à vos côtés la vie des camps, la vie de lutte et de périls ! je ne manquerai pas à ma promesse, soyez en convaincu !

Maintenant que je suis enfin tranquillisé sur le sort de celle que j'aime le plus au monde, que je l'ai trouvée, grâce à votre loyauté, je le répète, en bonne et sainte garde, je puis partir ! » (DA, p. 167).

À ces mots d'Henry, Danielle s'oppose fermement car elle ne veut pas se séparer de lui ; cependant, Henry ne change pas d'avis : « Hélas ! Danielle, ma parole est donnée et la retirer est difficile, impossible. J'ai juré sur l'honneur » (DA, p. 168). Cette dernière phrase nous renvoie au personnage de Léopold dans le roman *Bug-Jargal* : Henry et Léopold se ressemblent puisque tous les deux tiennent tellement à l'honneur que rien ne peut empêcher l'achèvement de ce qu'ils ont promis.

Le dialogue entre Danielle et Henry continue et Henry avoue à Danielle de quelle part il s'est rangé dans la lutte entre blancs et noirs :

« Danielle [...] vous vous rappelez nos promenades de Larivallière ; ce que je vous y disais de mon inclination pour eux [les noirs], de la justice de leur cause, vous devez vous le rappeler.

J'ai préféré leurs rangs à ceux des oppresseurs.

[...] Vous avez donc ?

Trahi? Oui, prononça le jeune homme avec énergie.

[...] il continua sur son ton d'exaltation :

Non, je ne suis pas de ceux qui abdiquent pour obéir à de sots préjugés ce droit de la conscience de discerner le bien du mal, ce droit de flétrir le dernier et de prôner l'autre.

Le mal à mes yeux ne se change pas en bien, lorsqu'il est placé à de certaines hauteurs, l'optique n'ayant pas encore pour moi cette vertu de transformation. » (DA, pp. 168-170) ;

Henry, exalté par la cause qu'il défend, ne cesse pas de parler :

« Comment ! la couleur de votre peau vous a aveuglé au point d'être si cruellement injustes. Vous faites une révolution qui dans les cieux est une explosion formidable : les marches disloquées du trône, des lambeaux de pourpre, des sceptres et des couronnes pareils aux bâtons et aux anneaux de jongleurs de foire, les grelots de vos fous officiels, tout cela avec les créneaux de la Bastille éparpillé aux quatre coins de l'horizon où monte une nouvelle aurore, et tandis que joyeux, vous, hommes sortis des décombres, surgis de ces ruines qui debout vous dérobaient aux yeux, vous vous congratulez sur les beautés de l'ère nouvelle, votre haine veut tenir courbé sous l'infâme joug un peuple que vous avez mutilé et dont vos navires, toutes voiles dehors, ont forcé les cotes sauvages, seuls remparts qu'ils eussent contre votre civilisation ! » (DA, p. 170).

Ce long discours nous confirme les idées révolutionnaires d'Henry, en éloignant ce héros de celui de Victor Hugo, qui, malgré son rapprochement affectif au noir Pierrot, reste toujours fidèle à sa race et à l'idéologie qu'elle professe.

À la fin de sa déclamation, Henry explique aussi qu'une autre raison l'a poussé à s'unir aux noirs : en combattant à leur côté, il aurait eu, en effet, une majeure possibilité de la retrouver :

« Voici : je me suis dit que parmi les noirs et combattant à leurs côtés, je surprendrais leurs secrets, je connaîtrais leurs retraites jusqu'à leurs plus enfoncées profondeurs, je saisiserais d'éparses confidences et qu'ainsi un jour mis peut-être sur la voie, je retrouverais...

Danielle lui avait sauté au cou et l'embrassait avec effusion » (DA, p. 171).

Il dit alors à Danielle qu'exactement comme Jean Louis lui a précédemment démontré sa fraternité c'est à lui maintenant de lui démontrer la sienne :

« ...C'est un grand cœur ! Comme un frère le ferait pour un frère, il m'a servi de garde malade et m'a soigné, ne sachant pas que j'avais combattu pour les siens, enclin plutôt à croire le contraire, à cause de ma peau blanche !

Je lui ai juré que nous partirions ensemble, car touché de tant de bonté, j'ai fini par lui faire de complets aveux » (DA, p. 172) ;

Danielle insiste encore dans l'espoir d'un changement d'opinion de la part d'Henry, mais il est résolu à partir.

Avant de s'en aller, Henry veut s'occuper d'une dernière question : il s'assure que Danielle accepte de compter sur Jean Louis, au cas où il mourrait car c'est la seule personne en laquelle il a confiance.

Pendant la guerre, Henry perd la vie et ses derniers mots, dits à son cher ami, sont adressés aux deux personnes auxquelles il est affectionné : Jean Louis et Danielle.

« Jean Louis, merci, dit la voix expirante de Lermant dont le front pâlit sous les plis du drapeau, je vais mourir, je le sens, songe à elle, à Danielle – seule, là-bas » (DA, p. 181).

Après quelques moments d'agonie, il meurt.

Ainsi, la vie des deux blancs, Léopold et Henry, suit un destin différent : le premier, déjà marié avec la femme aimée, aura la possibilité de vivre avec elle, alors que le deuxième ne pourra pas ; ce sera son rival et ami noir qui jouira de cette chance.

Chapitre 3

3.1 La thématique de l'amour mixte abordée par d'autres auteurs

Victor Hugo et Amédée Brun ne sont pas les seuls écrivains qui ont traité la question de l'amour entre blancs et noirs. Bien qu'ils ne soient pas très nombreux, d'autres auteurs ont abordé le même sujet, chacun avec des singularités ou des variations.

Malgré les particularités, dans tous les textes que nous examinerons, nous retrouverons un aspect commun : l'interaction amoureuse entre deux personnages de race différente.

Aussitôt, par rapport aux deux œuvres principales auxquelles cette étude est consacrée, le couple mixte ne sera pas toujours composé d'un noir et d'une blanche, comme par exemple dans le poème *Un nègre à une blanche* d'Anaïs Ségalas, *Blanche et Noir* de Sophie Doin et *Les Marrons* de Louis-Timagène Houat, mais aussi d'un blanc et d'une noire, comme dans *Noire et Blanc* de Sophie Doin, ou encore d'un blanc et d'une mulâtresse, comme dans *Fiançailles à Saint-Domingue* d'Heinrich von Kleist.

Ziméo de Jean-François de Saint-Lambert représente, en revanche, un cas à part : l'exceptionnalité de ce conte n'est pas liée au fait que les personnages engagés dans la liaison amoureuse appartiennent à la même race, cela est plutôt fréquent, mais au fait que la race à laquelle les amoureux appartiennent est celle noire. En effet, il arrive rarement qu'une histoire d'amour entre deux noirs soit au centre de l'attention⁷³.

En tenant en considération les auteurs que nous venons de mentionner, une réflexion peut être formulée : deux d'entre eux, Anaïs Ségalas et Sophie Doin, sont des femmes et l'un, Louis-Timagène Houat, est un mulâtre réunionnais ; les deux restants auteurs sont européens, donc des blancs. Ces données montrent, d'un côté, que les femmes sont généralement plus inclinées que les hommes à parler d'intrigues amoureuses retenues scandaleuses, comme celles entre races mixtes, car la thématique de l'amour rentre dans leurs intérêts et, normalement, être romantique et sentimentale fait partie de leur nature ; elles confirment, de l'autre côté, qu'il était plus facile pour un noir ou, comme dans ce cas-là, pour un mulâtre que pour un blanc de traiter un sujet de ce genre ; en effet, insérer des personnages noirs dans une histoire signifiait donner aux

⁷³ Quant à l'œuvre de Prosper Mérimée, intitulée *Tamango*, nous nous bornons à la mentionner seulement en note puisque, bien qu'il s'agisse d'une histoire où un noir et une noire sont mariés, l'auteur ne veut pas mettre en lumière l'amour entre les deux ; en revanche, il décrit le terrible geste accompli par le mari envers sa femme : il l'a vendue comme esclave. La femme est traitée ainsi comme un objet, dépourvue de liberté. Il y a, en outre, un personnage blanc, mais, lui non plus, il n'aime pas la jeune femme noire. C'est lui qui, attiré par sa jeunesse et sa beauté, l'achète comme esclave.

hommes et aux femmes de couleur la même importance qu'aux blancs et, si cela était mis plutôt naturellement en pratique par les auteurs noirs ou mulâtres, les auteurs blancs avaient du mal à le faire. Il est vrai que, parmi les auteurs pris en considération, les blancs (Hugo, Kleist, Ségalas, Doin) sont plus nombreux que les noirs ou les mulâtres (Brun et Houat), mais il faut rappeler aussi que les œuvres des auteurs blancs se concluent presque toujours tragiquement (les contes de Sophie Doin sont la seule exception) ; en effet, exactement comme dans le roman de Victor Hugo, à la fin, au moins un des personnages principaux meurt. Cet aspect aussi contribue à renforcer l'idée que pour les blancs un pareil amour était absolument inacceptable.

Nous tenterons, à ce point, de mettre en évidence les analogies et les différences de chacune des œuvres mentionnées par rapport aux deux romans à la base de ce mémoire.

3.2 Le poème *Un nègre à une blanche* d'Anaïs Ségalas et *Blanche et Noir* de Sophie Doin

Le premier texte sur lequel nous focaliserons l'attention est le poème d'Anaïs Ségalas, qui fait partie d'un recueil publié en 1844 et intitulé *Poésies*. Il se compose de six parties, dont la première et la dernière se ressemblent, mais ne sont pas identiques :

« O blanche, tes cheveux sont d'un blond de maïs,
Et ta voix est semblable au chant des bengalis!
Si tu voulais m'aimer, ce serait douce chose!
Un peu d'amour au noir, jeune fille au teint frais :
Le gommier n'a-t-il pas, dans nos vastes forêts,
Sur son écorce brune une liane rose!

Un nègre a sa beauté: bien sombre est ma couleur,
Mais de mes dents de nacre on voit mieux la blancheur ;
Tes yeux rayonnent bien sous tes cils fins, longs voiles,
Mais regarde! les miens ont un éclat pareil :
Ton visage est le jour, tes yeux c'est le soleil ;
Mon visage est la nuit, mes yeux sont des étoiles!

Sois ma compagne : au pied du morne que voilà,
Vois ce petit carré de manioc ; c'est là

Que pour te recevoir, j'ai préparé ma case :
Ton hamac de filet, de plumes est orné ;
De peur qu'un maringouin à ton front satiné
Ne touche, je t'ai fait la moustiquaire en gaze.

Viens ; je te donnerai tous mes cactus en fleur,
Et je te cueillerai des fruits pleins de saveur,
Goyaves, ananas. Oh! suis-moi, blanche femme,
Afin que je te serve et te parle à genoux!
Qu'importe ma couleur, si je suis bon et doux,
Et si le noir chez moi ne va pas jusqu'à l'âme!

Si tu veux, pour t'avoir coquillage et corail,
Un oiseau-mouche, oiseau d'escarboucle et d'émail,
J'irai dans la savane et près des tièdes lames,
A l'heure où s'enfuirait le blanc le plus hardi ;
Lorsque de tous côtés la chaleur de midi
Enveloppe le corps, comme un manteau de
flammes.

O blanche, tes cheveux sont d'un blond de maïs,
Et ta voix est semblable au chant des bengalis!
Si tu voulais m'aimer, ce serait douce chose!
Mais quoi! tu fuis le noir, jeune fille au teint frais ;
Oh! plus heureux que moi, le gommier des forêts
Sur son écorce brune a sa liane rose! »⁷⁴.

Ce poème se présente comme une déclaration d'amour d'un noir à une femme blanche : la première strophe commence en effet par une apostrophe à la destinataire et poursuit avec une brève description de ses cheveux et de sa voix. Après avoir demandé à la femme de l'aimer, le noir fait comprendre à son aimée que l'association entre une couleur sombre et une couleur claire n'a rien d'étonnant, qu'elle existe naturellement, et que donc la relation entre un noir et une blanche devrait l'être aussi. Le noir continue en décrivant quelques-uns de ses traits et cela lui sert pour arriver à une phrase clé : « Ton visage est le jour, tes yeux c'est le soleil ; Mon visage est la nuit, mes yeux sont des

⁷⁴ Anais Ségalas, « Un Nègre à une Blanche », *Poésies*, Desforges, 1844.

étoiles! ». L'importance de cette phrase dérive du fait qu'elle explique précisément quelles sont les différences entre les deux personnages, mais ce sont ces différences qui rendraient la relation unique.

Le noir propose ensuite de manière explicite à la femme d'être sa « compagne » et de vivre avec lui dans une demeure qui, certes, n'est pas luxueuse, mais qui est très accueillante. Une autre phrase fondamentale est « Qu'importe ma couleur, si je suis bon et doux ; Et si le noir chez moi ne va pas jusqu'à l'âme! » ; le noir s'en sert pour révéler à la femme que sa diversité par rapport aux hommes blancs n'est qu'extérieure car, intérieurement, il est pur, honnête. L'auteure défend ce noir en utilisant l'antithèse (dont d'autres auteurs se sont servis pendant les siècles⁷⁵), « peau noire-âme blanche ». Généralement, on croyait que la méchanceté d'une personne dépendait de la couleur de sa peau ; mais, à travers ces lignes, l'auteur dément cela et veut démontrer, au contraire, que, ainsi qu'il y a des blancs impitoyables, il y a aussi des noirs de bon cœur.

La provocation va encore plus loin : dans la cinquième strophe, il exhorte en effet la femme à mettre à l'épreuve son courage : il est meilleur qu'un blanc car il serait capable de faire ce qu'un blanc n'arriverait pas à faire.

Il est possible de faire une remarque encore à propos de ce poème : l'auteure décrit un noir plutôt téméraire, qui ose parler à une femme blanche de manière directe. Ainsi, elle semble avoir une opinion positive des relations mixtes, ou, au moins, elle semble les accepter.

Cependant, si nous prenons en considération une autre œuvre du même auteur, *Récits des Antilles, Le Bois de la Soufrière* nous nous rendons compte que cette impression est complètement fautive. Sur la base des descriptions qu'elle fournit des noirs dans cette œuvre et en considérant la manière dans laquelle elle les fait parler, on pourrait déduire qu'elle éprouve un racisme évident envers les noirs.

Tout d'abord, cette sensation est démontrée par le fait qu'elle critique la langue parlée par les nègres :

« *Missié* veut dire *monsieur*, dans le langage du nègre, dont nous ne voulons du reste que donner une idée. Si nous cherchions à reproduire avec une rigoureuse exactitude ce patois pittoresque, qui

⁷⁵ Hoffmann, *Le nègre romantique*, cité. Version télématique : http://classiques.uqac.ca/contemporains/hoffmann_leon_francois/negre_romantique_livre/negre_romantique_livre.html, p. 49.

exile invariablement la lettre *r* de l'alphabet et renverse toutes les règles de la grammaire, nous pourrions bien être incompréhensible »⁷⁶.

On perçoit une certaine antipathie à l'égard des noirs aussi en examinant les portraits qu'Anaïs Ségalas fournit du nègre Jupiter et de son fils Coco, deux des personnages de l'histoire :

« Jupiter pouvait avoir une trentaine d'années ; c'était un nègre de race africaine et du noir le plus beau, ou pour mieux dire le plus laid. Il était de taille moyenne, robuste, vigoureux. Il avait, comme tous les nègres, le pied difforme, et presque aussi long en avant qu'en arrière du tibia. Les cheveux étaient laineux, le nez était large et épaté, le bas du visage s'allongeait en forme de museau ; les lèvres n'égayaient même pas cette physionomie par une teinte rougeâtre, elles étaient noires comme le reste de la figure. Il n'y avait absolument de blanc dans ce sombre visage que la blancheur éclatante des dents et le blanc des yeux, au milieu duquel roulaient deux prunelles ardentes et quelque peu sauvages.

Au résumé, Jupiter était laid comme un singe, noir comme un merle, lent comme une tortue et voleur comme une pie.

Son fils Coco était son portrait en miniature : le père et le fils se ressemblaient comme deux gouttes d'encre, non seulement au physique, mais au moral : car Jupiter n'était pas noir au dehors et blanc au dedans, son cœur était nègre aussi, noirci par tous les mauvais instincts, et son digne enfant, qui n'avait que huit ans, mais qui cherchait en toute chose à imiter ce noble père, donnait déjà de très belles espérances »⁷⁷.

Ce qui caractérise encore les noirs c'est un côté animalesque et presque monstrueux qui émerge en particulier dans les moments de douleur et de désespoir, comme à l'occasion de la mort du fils de Jupiter :

« « Mort ! » s'écria Jupiter, en se roulant sur le corps de l'enfant.

Il poussait des cris qui ressemblaient à des rugissements ; il passait dans ses cheveux une main crispée et en retirait des touffes de laine noire. Chez les nègres, la démonstration de la douleur atteint les dernières limites du possible : tout est violent dans ces natures que le soleil des tropiques brûle en dehors et brûle en dedans.

[...] le nègre tourna la tête, un tremblement convulsif secoua tout son corps et il fixa sur son maître des yeux effrayants »⁷⁸.

⁷⁶ Anaïs Ségalas, *Récits des Antilles. Le Bois de la Soufrière*, Paris, Ch. Delagrave, 1885, p. 5-6.

⁷⁷ *Ibid*, pp. 8-9.

⁷⁸ *Ibid*, p. 29.

À partir de ce jour-là, Jupiter, envieux du rapport que le blanc Charly a avec sa fille Rosélis et considérant le blanc responsable de la mort de son fils Coco, élabore un plan maléfique afin de se venger. Ses descriptions confirment sa méchanceté :

« Jupiter tressaillit à cette vue, puis tout à coup un éclair terrible brilla dans son regard, un sourire féroce passa sur ses grosses lèvres et il murmura entre ses dents : « Oh ! Jupiter a trouvé ! » »⁷⁹ ;

et encore :

« Beaucoup de nègres sont nés empoisonneurs, comme leurs mancenilliers et leurs serpents. L'empoisonnement est de tradition chez eux, et ce fut la première pensée qui vint à l'esprit de Jupiter, quand il songea à se venger.

Il avait voué à M. de Tercel une haine féroce, il ne voyait en lui que le meurtrier de son fils ; c'était donc lui, sans nul doute, qu'il voulait voir mourir dans les tortures de l'empoisonnement?

Non, Jupiter avait plus de raffinement dans sa vengeance, et il s'était dit, en voyant l'adoration de M. de Tercel pour la petite Rosélis : « Œil pour œil, dent pour dent, enfant pour enfant. » »⁸⁰ ;

« Quand Rosélis s'était écriée avec épouvante : « Un petit enfant perdu dans une grande forêt ! » le nègre avait tressailli, des flammes avaient jailli de ses prunelles ; une inspiration satanique lui était venue, et sa noire figure s'était comme illuminée d'un rayonnement infernal »⁸¹ ;

Bref, le noir Jupiter représente les forces malignes. Il continue à être mis en comparaison avec des animaux :

« La vue de cette innocente créature eut désarmé l'être le plus féroce ; mais, si le lion de Florence peut rendre l'enfant à sa mère, le nègre qui veut se venger n'abandonne pas sa proie »⁸².

À un certain point, l'écrivain insère un autre jugement sur Jupiter qui se réfère indirectement à tous les noirs ; cela est une confirmation de la considération négative qu'Anaïs Ségalas en a en général : « Ce n'était plus le nègre apprivoisé, c'était le vrai sauvage, de race africaine, qui ne cherchait plus à cacher sa haine »⁸³.

⁷⁹ *Ibid*, p. 31.

⁸⁰ *Ibid*, p. 35.

⁸¹ *Ibid*, p. 41.

⁸² *Ibid*, p. 48.

⁸³ *Ibid*, pp. 54-55.

Il est intéressant de mentionner encore une partie de cette œuvre, celle qui correspond à un dialogue entre Charly de Terzel et son ami Roland à propos de l'égalité entre noirs et blancs et des unions interraciales :

« ...je suis venu ici pour faire des études de mœurs. Je veux observer la marche du progrès dans le nouveau monde et l'effet de l'abolition de l'esclavage. J'en causais tout à l'heure avec mon ami le mulâtre, auquel je viens de rendre visite, et qui me disait...

— Vous faites des visites à un mulâtre ! s'écria Charly, en l'interrompant brusquement.

— Pourquoi pas ? puisque les gens de couleur, comme vous les appelez, sont devenus vos égaux : ils sont employés dans vos administrations, ils jugent avec vous à la cour d'assises, ils votent avec vous aux élections. C'est du moins ce que m'a dit mon ami le mulâtre. Moi qui suis dans le progrès, j'ai été vraiment ému de cette touchante égalité.

— Oh ! l'égalité, répondit le créole, existe dans nos lois, mais pas dans nos mœurs. Nous partageons avec les gens de couleur les emplois publics, mais quelles que soient leur fortune et leur position, nous ne leur ouvrons pas nos salons.

— Cependant, reprit Roland en souriant, il y a des alliances entre les deux races : on a vu des rois épouser des bergères, on a vu des blancs...

— Dans nos Antilles, une blanche épouser un noir ! voilà ce que vous ne verrez jamais, dit Charly »⁸⁴.

Cela montre clairement l'opposition de l'auteure aux mariages mixtes, en particulier à ceux entre blanches et noirs. Il faut se rappeler en effet qu'elle est la fille d'une créole d'origine coloniale espagnole.

Par contre, en ce qui concerne la nouvelle *Blanche et Noir* de Sophie Doin, nous pouvons affirmer qu'elle a paru en 1826 dans l'œuvre intitulée *Cornelie, nouvelle grecque suivie de six nouvelles*.

En mettant en comparaison ce texte avec les deux romans précédemment analysés, nous nous apercevons qu'il possède plusieurs traits en commun avec eux : nous retrouvons les trois personnages du triangle amoureux et un développement semblable, mais non identique de l'histoire. Quant à la conclusion, elle se rapproche de celle du roman de l'auteur haïtien, mais elle présente quelques différences.

Il est possible de parler, dans cette nouvelle aussi, de triangle amoureux car Pauline est une femme blanche aimée par deux hommes à la fois, le blanc Léopold et le noir Domingo.

⁸⁴ *Ibid*, pp. 73-74.

À propos de la jeune femme, l'auteur nous raconte que :

« Pauline, élevée par sa mère avec une parfaite innocence, avec une aimable ingénuité, avait à douze ans un caractère développé, des principes élevés, une fermeté inébranlable. Pauline avait de beaux yeux, une grande impression de tendresse, beaucoup de fraîcheur et d'embonpoint »⁸⁵.

En plus, exactement comme Danielle et Marie, elle aussi est destinée à épouser un homme blanc, le jeune Léopold, fils d'un des amis de son père. Voilà alors la description de l'homme :

« Léopold avait dix-huit ans ; il était plein de grâces, d'esprit, de finesse et d'affabilité. Rien de plus élégant que ses manières ; rien de plus séduisant que son langage. Plus instruit qu'on ne l'est ordinairement à dix-huit ans, sa conversation était variée, piquante, animée ; ses expressions étaient toujours gracieuses ; une originalité constante embellissait sa physionomie et brillait dans ses discours ; sa voix avait un charme inexprimable, et lorsqu'il se taisait, on oubliait ce qu'on avait à répondre, pour ne penser qu'à ce qu'il avait dit. Léopold se laissait facilement attendrir par une action généreuse, mais c'était l'affaire d'un instant, bientôt il n'y songeait plus ; il parlait, il riait, il faisait une pirouette, s'attendrissait de nouveau et recommençait à rire ; c'était véritablement un charmant jeune homme ; bien des belles l'avaient pensé, bien des yeux le lui avaient dit. Léopold avait connu le plaisir, mais pas encore l'amour. Il connaissait les intentions de son père, et venait avec empressement le remplir. Dès qu'il vit Pauline il se félicita de son obéissance, dès qu'il la connut, il brûla de lui prouver que la soumission n'était pas le seul sentiment qui le fixait à ses pieds »⁸⁶.

Il s'agit d'un homme parfait, cependant Pauline ne l'aime pas et devant sa proposition de mariage elle lui décrit sincèrement son état d'âme :

« Léopold, autorisé par le père, offrit ses vœux et sa main à Pauline. « Serais-je assez heureux, lui dit-il, pour vous obtenir de vous-même ? Chère Pauline, daignerez-vous répondre à tout l'amour d'un époux ? – Qu'est-ce que l'amour, mon cher Léopold ? avait demandé Pauline en rougissant. – C'est un sentiment exclusif et délicat ; l'être qui nous l'inspire est pour notre cœur le plus chéri des êtres, la joie de notre vie, et notre plus grand bien. – Léopold, mon père et ma mère me sont plus chers que vous ; je vous préfère même quelques amis d'enfance ; j'ai bien de l'amitié pour vous, sans doute, mais je ne ressens pas

⁸⁵ Sophie Doin, *Blanche et Noir*, dans *Cornélie, nouvelle grecque suivie de six nouvelles*, A. Desauges, 1826.

Version télématique : http://slavery.uga.edu/texts/literary_works/blanchenoir.pdf, p. 3.

⁸⁶ Ibid.

d'amour. – Charmante amie, soyez à moi, votre cœur est libre, il est pur, mes soins feront le reste »⁸⁷.

Voilà un premier aspect qui distingue la nouvelle des deux romans.

Il ne reste que parler du noir Domingo. Certes, il est un esclave comme Jean Louis et Pierrot, mais il occupe une position privilégiée :

« À six ans, Domingo perdit son père, et sa mère mourut de chagrin d'avoir vu périr son époux par suite des mauvais traitements d'un maître. Domingo n'avait plus devant lui que des larmes et l'esclavage, lorsque la vieille Marguerite, femme de confiance de madame de Hauteville, le vit pleurer, apprit ses malheurs, et le conduisit chez sa maîtresse. Madame de Hauteville était bonne, compatissante, sensible ; elle était ce qu'auraient dû être toutes les femmes des riches colons.

[...] Madame de Hauteville recueillit Domingo, l'acheta à son maître, voulut qu'il fût élevé dans sa maison, et obtint de son mari la permission de le dévouer exclusivement au service de sa fille qui venait de naître.

Voilà donc Domingo qui grandit à côté de sa petite maîtresse, le voilà qui n'a d'autre devoir que de la servir dans ses jeux, que d'aider ses pas, que de la secourir de toutes ses petites forces ; et vraiment Domingo n'était pas un souffre-douleur ; il était si bon, si complaisant, il s'attachait si tendrement à celle qui devait un jour lui commander, et de son côté la jeune Pauline était naturellement si caressante, que le pauvre petit nègre se trouvait heureux ; l'idée de l'esclavage n'altérait point encore sa joie innocente ; Domingo ne sentait point encore ses chaînes »⁸⁸.

En outre, par rapport aux autres esclaves il a eu la chance de recevoir une éducation :

« En grandissant, le petit noir fut témoin des études de Pauline. On se plut même à lui donner quelque instruction, afin d'exciter l'émulation de la petite fille ; Domingo s'appliqua, et apprit en peu de temps à lire et à écrire. On lui donna même quelques notions de dessin. C'était beaucoup pour un nègre, et pour un nègre comme Domingo. Doué d'une âme ardente et d'un caractère réfléchi, il goûta vivement les charmes de l'étude, refusa à presque tous ses pareils, et le plaisir d'acquérir des lumières. Mais en s'éclairant il porta ses regards sur les noirs abrutis, sur ses frères infortunés ; bientôt il frémit en contemplant la dégradation de l'espèce, et les funestes effets d'un pouvoir sanguinaire. Cette espèce de philosophie naturelle était bien dangereuse à cette époque, où l'orgueil d'une caste voulait tout écraser »⁸⁹.

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ *Ibid.*, p. 2.

⁸⁹ *Ibid.*

L'instruction rend Domingo différent de tous les autres esclaves car elle lui permet de penser comme un homme libre :

« La culture de la pensée agrandit l'âme, étend les dispositions naturelles, développe les sentiments ; Domingo, élevé par le cercle de ses occupations et les connaissances qu'il avait acquises au-dessus du sort commun des esclaves, Domingo osait penser, et sentait se développer en lui toutes les sensations de l'homme libre »⁹⁰.

La condition d'esclave devient de plus en plus insupportable pour Domingo, ainsi il décide de s'unir aux rebelles ; avant d'abandonner l'habitation, il communique la nouvelle à Pauline :

« J'ai pu vous adorer comme un blanc, et souffrir comme un noir, dit-il, je ne puis plus supporter l'esclavage, et les supplices ne sont point faits pour moi. Adieu, maîtresse que j'idolâtre, la liberté m'attend ; puisse-je, en conquérant les droits de l'homme, les droits d'aimer et d'être heureux, vous préserver de la fureur des noirs, et des attentats de la vengeance. Domingo va veiller sur vous ! »⁹¹.

Les rebelles commencent à attaquer les habitations des blancs et celle de la famille d'Hauteville aussi, mais, grâce à Domingo, Pauline et Léopold vivront. Cela représente une autre ressemblance entre la nouvelle et les deux romans examinés.

À ce point, il est fondamental de concentrer l'attention sur la fin de l'histoire : une fois mis à l'abri, Léopold est accompagné par Domingo sur les bords de la mer. Il a l'intention de monter à bord d'une embarcation pour rentrer en France et il aimerait bien que Pauline le suive, mais elle semble avoir d'autres projets :

« “Pauline, dit-il à mademoiselle de Hauteville, daignerez-vous vous confier à la foi de celui que votre père avait choisi pour votre époux ? Je jure de vous conduire au sein de ma patrie ; c'est là qu'aux pieds des autels...” Pauline l'interrompit : “Non, Léopold, dit-elle d'un ton ferme ; non, je n'augmenterai pas la rigueur de vos destins et l'embaras de vos voyages ; non, je ne quitterai pas ces lieux où tant de cruels souvenirs me ramèneraient sans cesse. Qu'irais-je faire dans d'autres climats ? L'honneur de Domingo sera mon protecteur dans ces contrées, je veux y mourir. Adieu, Léopold, l'embarcation va s'éloigner, partez, je le veux, ma résolution est inébranlable.” »⁹².

À Léopold il ne reste que partir tout seul, en laissant Pauline avec Domingo.

⁹⁰ *Ibid*, p. 4.

⁹¹ *Ibid*.

⁹² *Ibid*, pp. 5-6.

Le noir, très heureux, a finalement la possibilité de révéler à la jeune femme ses sentiments :

« Domingo, aux genoux de Pauline, les yeux brillants de reconnaissance et d'amour, jurait intérieurement de vivre et de mourir pour elle. "Ah! s'écria-t-il, que ne suis-je digne, moi, d'être votre époux!"⁹³ ;

Pauline, à son tour, lui répond en exprimant sa gratitude et sa volonté de vivre avec lui :

« – Domingo, vous avez adouci les derniers moments de mon père, vous avez sauvé la vie de celui qu'il nomma son fils ; vous vous êtes élevé au-dessus des préjugés, je saurai vous imiter ; mais je veux fuir ces scènes de carnage : qu'une forêt soit notre refuge, qu'elle nous cache à tout l'univers ; consentez à vivre pour moi seule, et je suis à vous »⁹⁴.

Cependant, l'histoire n'est pas encore terminée ; elle se conclue avec une considération finale :

« Douze ans après, lorsque la république d'Haïti fut assise glorieusement sur de solides bases, on trouva, par hasard, au fond d'une épaisse forêt, une chaumière adroitement construite. Un homme noir et une femme blanche l'habitaient ; ils y vivaient de chasse et de fruits sauvages ; on admira l'amour et les mœurs douces des époux, mais les nègres étaient mécontents qu'une femme blanche fut l'objet du culte d'un noir ; il fallut pourtant respecter celle que ce noir adorait »⁹⁵.

Cela montre, encore une fois, que les couples mixtes étaient désapprouvés et fortement méprisés ; cette fois, cependant, le jugement négatif arrive de la part des noirs. Il faut considérer, en outre, que l'auteur est une femme blanche qui se sert de ce commentaire pour renforcer le préjugé à travers une généralisation arbitraire.

Une dernière différence par rapport au roman *Deux Amours*, où l'on assiste également à une union entre une blanche et un noir, concerne le fait que Danielle et Jean Louis décident de se marier principalement pour respecter la volonté du défunt Léopold, tandis que Pauline et Domingo prennent cette décision librement.

⁹³ *Ibid*, p. 6.

⁹⁴ *Ibid*.

⁹⁵ *Ibid*.

À l'intérieur de ce texte, deux phrases méritent enfin une brève réflexion : « Va, tu méritais d'être Blanc »⁹⁶ et « C'est dommage, disait-on en soupirant, elle méritait d'être noire ! »⁹⁷. Il s'agit de deux phrases spéculaires, la première prononcée par le père de Pauline, M. de Hauteville, en s'adressant à Domingo, pendant qu'il est en train de mourir, alors que la deuxième est un commentaire référé à Pauline et prononcé par les noirs, qui, en passant par la forêt, voient Pauline et Domingo vivre ensemble et s'aimer. Ce qui se passe est presque identique : un ou plusieurs représentants de la race rivale reconnaissent la valeur de l'« autre », ils ont cependant du mal à l'accepter complètement dans leur communauté. Domingo démontre de posséder la même force et le même courage qu'un blanc ; Pauline, de son côté, démontre d'être une femme de bien qui a la même dévotion que les femmes noires ont normalement envers leurs maris. Aussitôt, tout cela ne suffit pas : ce qui leur manque, pour faire vraiment parti de la communauté du partenaire, c'est la même couleur de la peau.

Nous comprenons alors plus clairement la mentalité de l'auteur blanc à ce propos : le rapport entre les deux races est problématique parce qu'elles sont en compétition. Chacune d'elles est orgueilleuse, fière, consciente de ses propres capacités et qualités et ne se sent pas du tout inférieure à l'autre. Ne pas accepter complètement les personnes d'une autre race est une tentative de chacune des deux races de défendre sa propre dignité.

3.3 *Les Marrons de Houat*

Un peu plus d'attention il faudra prêter pour le texte de Louis-Timagène Houat, intitulé *Les Marrons* et publié en 1844 à Paris.

Il s'agit d'un roman intéressant à mettre en comparaison avec *Bug-Jargal* d'Hugo et *Deux Amours* de Brun puisque, malgré quelques différences et nouveautés, il leur ressemble beaucoup.

Tout d'abord, nous expliquerons en quoi consistent les points similaires : premièrement, nous retrouvons une relation amoureuse mixte entre un homme noir esclave et une femme blanche ; deuxièmement, la femme blanche, dans ce roman aussi, est sauvée par

⁹⁶ *Ibid*, p. 5.

⁹⁷ *Ibid*, p. 6.

l'esclave d'une incendie à l'habitation de sa famille ; troisièmement, les deux amoureux enfin se marient et vivent ensemble.

En ce qui concerne les différences, nous verrons qu'il n'y a aucun rival blanc qui dérange l'amour du couple ; en outre, nous nous apercevrons que l'amour entre la blanche et le noir n'est qu'une histoire secondaire à l'intérieur du roman.

Enfin, nous parlerons de l'élément nouveau introduit par Houat, c'est-à-dire l'enfant, vrai symbole de l'union entre les deux races.

Frême et Marie sont les noms des deux amoureux. À propos de Frême nous apprenons qu'il a été enlevé à sa famille quand il était très jeune et, pour cette raison, il ne se souvient pas beaucoup de ses origines. Il a été d'abord vendu comme esclave et ensuite il est devenu un esclave de la propriété de l'État. Vu qu'à l'époque il n'avait que six ans, le directeur des noirs avait décidé de se servir de lui pour amuser ses enfants. Cette situation a permis au petit Frême de grandir à côté des fils du directeur Bolvin et de recevoir une instruction (cela nous renvoie à l'esclave Domingo dans le conte *Blanche et Noir* de Sophie Doin). Parmi les fils de Bolvin, c'est à Marie que Frême s'est le plus attaché ; ce sentiment est partagé :

« ...outre ses amusements, il les aidait encore dans leur travail d'écolier, et ses complaisances, en ce point comme en d'autres, étaient surtout pour la petite fille, parce qu'elle était plus douce et beaucoup plus jeune que les autres. Il taillait son crayon, ses plumes, il faisait une partie de son devoir. Il avait mille soins, mille attentions pour elle. Il la portait, quand on allait jouer dans la cour, et la mettait sur son dos, quand il imitait le bœuf. Aussi en paraissait-elle reconnaissante et lui donnait-elle de ses bonbons, de ses caresses enfantines plus souvent que les autres !

Et l'on grandissait, et cette habitude de se voir, de jouer, d'être ensemble, cette espèce d'amitié réciproque, innocente et si douce grandissait aussi, croissait tous les jours. Elle se montra bien plus vive encore lorsqu'il fallut se séparer »⁹⁸.

En effet, une fois devenu adolescent, Frême ne peut plus rester avec les fils de Bolvin, il doit commencer à travailler comme tous les autres noirs et Marie reste complètement seule parce que ses frères aussi se sont éloignés d'elle pour être envoyés au collège.

Cette séparation provoque ainsi une grande tristesse dans les cœurs de Frême et Marie :

⁹⁸ Louis Timagène Houat, *Les Marrons*, dans *Océan Indien*, textes réunis et présentés par Serge Meitinger et J.-C. Carpanin Marimoutou, Paris, Omnibus, 1998, p. 478.

« Dans sa solitude, elle pensait à Frême, à ses folies, à toutes ses prévenances pour elle, et celui-ci ne pouvait oublier non plus les moments si heureux où il était chez le directeur, les bontés, les caresses des enfants et surtout celle de la petite fille, dont la charmante figure, la gracieuse image ne l'avait pas quitté, était toujours devant lui, à sa vue, à son cœur, se mêlait à tous ses travaux, à toutes ses pensées, l'occupait, l'appelait, lui souriait sans cesse. [...] Les souvenirs de ses premières années dans la colonie, la petite blanche étaient toujours dans son esprit, ne le quittaient pas, et ses pensées, à cet égard, loin de s'affaiblir, semblaient prendre chaque jour plus de consistance, une teinte plus mélancolique »⁹⁹.

Le temps s'écoule, mais les deux personnages gardent dans leurs cœur l'image de l'autre.

Un jour, il arrive un évènement qui change complètement leurs vies : Frême voit l'habitation du directeur qui brûle, ainsi il se dirige vers le bâtiment et met à l'abri Marie. L'auteur nous raconte ensuite comment il prend soin d'elle :

« Il la dégagea, pour la soulager, la faire revenir, des vêtements dont il avait pris soin de l'entourer, et mouilla d'eau fraîche un linge qu'il passa à plusieurs reprises sur cette figure blanche, pale, régulière, angélique, en écartant doucement les boucles de beaux cheveux noirs qui floconnaient autour...

Et dans quelle attitude, avec quel respect, il était là, lui, Frême, le jeune nègre, auprès de cette blanche vierge !

À genoux, et penché vers elle, immobile et n'osant prendre haleine, il épiait son moindre mouvement, son moindre souffle. Il était comme une noire statue agenouillée, la regardant, l'admirant, l'invoquant avec une expression de joie, de tendresse, d'inquiétude ineffable ! »¹⁰⁰.

À partir de ce moment-là, leurs vies seront indissolublement liées :

« À quelques années de là, on vit, au fond d'une espèce de chapelle, au *Bernica*, dans la charmante commune de Saint-Paul, un vieux blanc, à l'air vénérable, au costume pauvre, sévère, apostolique, élever ses mains en signe de bénédiction sur un jeune couple, et il les élevait en unissant dans une même prière les noms de Frême et de Marie »¹⁰¹ ;

les deux époux s'aiment réciproquement et sincèrement :

« ...par un soin, des attentions, un respect, une tendresse, dévouement à toute épreuve, et sans bornes, il avait su mériter sa main, quelque blanche et honorable qu'elle fût.

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 481.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 482.

C'est qu'inaccessible à un préjugé absurde, [...] Marie, [...] s'était sentie au contraire attirée à lui, non seulement par une vive reconnaissance, mais encore par tout ce qu'il y a de pur et d'affectif dans ce qu'éprouve, irrésistiblement la femme libre et non pervertie pour l'homme de son choix. [...] il ne lui avait toujours montré que des qualités dignes d'estime et d'amour »¹⁰².

Dans ce roman aussi, la société joue un rôle important et son opinion surtout : en effet, jusqu'à quand le mariage entre Frême et Marie reste caché, les deux vivent sereinement ; au moment où le reste de la population découvre le scandale, la situation devient insupportable et leurs vies commencent à être en danger. Ils décident alors de quitter leur maison et de vivre dans les bois, comme des marrons.

Pendant leur fuite, un vieux nègre, marron depuis quinze ans, s'approche d'eux. Au début il a des doutes sur leur compte, mais ensuite il s'affectionne tellement à tous deux qu'il commence à les considérer et à les traiter comme des fils. Un lien très fort s'instaure entre les trois : Marie et Frême commencent à vivre chez le vieux nègre qui enseigne au couple les secrets de la vie dans la forêt. Un jour le vieux nègre meurt à cause du tétanos.

L'histoire principale à la base du roman *Les Marrons* n'est pas l'amour entre Frême et Marie. Ce dernier en est seulement une petite parenthèse. On parle d'eux car le protagoniste du roman, un noir marron appelé le Câpre, arrive dans la caverne où les deux habitent. Il est possible, à ce point, de mieux expliquer quelle est la nouveauté du couple mixte de ce roman :

« C'était une caverne spacieuse. Il y pénétra sans pouvoir rien distinguer d'abord. Mais bientôt l'obscurité s'éclaircissant, il s'arrêta soudain. Que vit-il ? Une jeune femme blanche assise dans un coin et tenant dans ses bras un enfant mulâtre à qui elle donnait son sein ! »¹⁰³

Donc, Frême et Marie ne sont pas seulement mariés, comme tous les couples que nous avons rencontrés jusqu'à ce moment, mais ils ont aussi engendré un enfant. La nouvelle créature représente alors la vraie union entre les deux races, blanche et noire.

¹⁰² *Ibid*, pp. 482-483.

¹⁰³ *Ibid*, p. 472.

3.4 *Noire et Blanc* de Sophie Doin et *Fiançailles à Saint Domingue* de Kleist

À ce point, nous passerons à l'analyse d'une série de textes qui prennent toujours en considération le problème de l'amour entre blancs et noirs, mais avec de petites variations.

Le titre de la nouvelle de Sophie Doin, *Noire et Blanc*, déjà annonce la nouveauté : le couple engagé est mixte, mais la femme est noire tandis que l'homme est blanc. On assiste ainsi à une inversion des conditions des personnages : Charles est le maître, Nelzi est l'esclave.

Il est rare de retrouver dans la littérature d'autres exemples de ce genre ; cela dépend du fait qu'il est difficile que le colon tombe amoureux de l'esclave noire du moment que l'esclave est considéré comme un être inférieur : la réputation du maître en serait complètement ruinée. La situation inverse est également rare car, comme nous l'avons précédemment montré, le maître avait l'habitude de violer ses esclaves et il est peu probable que quelques-unes d'entre elles éprouvent un sentiment d'amour envers la personne responsable de leurs souffrances. Par conséquent, dans la littérature, les relations entre le blanc et l'esclave noire correspondent plutôt à des viols, des abus ou des tortures, un moyen dont le blanc se sert seulement pour s'amuser et pour satisfaire ses besoins sexuels.

Le conte de Madame Doin représente une exception car le blanc et l'esclave se marient réellement, bien que, ainsi que nous le verrons, la raison poussant à ce choix soit moins l'amour que la gratitude.

Cette histoire se distingue aussi des autres qu'on a déjà examinées parce que l'union entre l'homme blanc et la femme noire arrive non pas à la fin, mais peu après le début. Les deux décident de rester l'un à côté de l'autre à la suite d'un événement bien précis : la ville du Cap, le lieu où se situe le conte, est en train d'être violemment attaquée par les noirs rebelles et Nelzi, en s'adressant à Dieu, lui demande de l'aider à sauver son cher maître :

« “O mon maître! dit-elle, vous verrai-je massacrer à mes yeux ? mon pauvre jeune maître! faible, blessé, presque sans connaissance, comment pourrez-vous vous arracher de ce lit où vous êtes mourant ? Hélas! tous vos amis sont loin : les uns se battent ou ne sont plus, les autres ont fui ; tous vous ont abandonné. Vos esclaves sont libres ; ils vont revenir en ennemis ; il ne reste ici que moi, que moi seule... Seule

pourrai-je vous sauver ? Ah! du moins je le tenterai ; mon Dieu protégez Nelzi, oh! que la pauvre Nelzi vous aimera! ”
Le besoin de faire une bonne action, de sauver l’être qu’elle aime ; cet enthousiasme de générosité, de vertu, l’embrase, la décide »¹⁰⁴.

Elle atteint ainsi son but : une fois mis à l’abri de l’incendie, elle emmène le corps blessé de son maître jusqu’au bord de la mère et, ensuite, elle le charge sur une chaloupe qui est en train de s’éloigner pour rejoindre l’Amérique.

Quand Charles apprend que Nelzi est son « ange protecteur », il la remercie : « O ma Nelzi, lui dit-il, je te dois tout ; comment pourrai-je m’acquitter jamais? toi seule me restes au monde. Ah! puissé-je, en m’occupant de ton bonheur, oublier tous mes maux! »¹⁰⁵. Le dialogue suivant entre les deux personnages est significatif :

« ...elle lui répondit avec amour : “Je suis près de vous, mon cher maître, il ne me manque rien. – Je ne suis pas ton maître, Nelzi ; tu ne m’appartiens pas, tu n’appartiens qu’à toi. – Grand Dieu! voulez-vous donc m’abandonner ? – Je ne t’abandonnerai jamais, Nelzi ; nous vivrons toujours ensemble, mais je ne serai point ton maître, je serai ton ami, ton père. – Mon ami, mon père, oh! tout ce que vous voudrez.” »¹⁰⁶.

À partir de cela, en effet, nous pouvons déduire que Nelzi est amoureuse de Charles ; Charles, par contre, ne paraît éprouver pour elle que de la reconnaissance, de manière semblable à la blanche Marie à l’égard du noir Pierrot. Pourtant, lorsqu’ils arrivent en Amérique, ils choisissent de vivre ensemble. Ils sont sereins et contents :

« Charles avait accepté un modeste emploi, et s’était établi dans une ville du grand état de New York.

Nelzi prit soin de son ménage ; Charles la traitait comme une sœur; il passait avec elle tous les moments dont sa place lui permettait de disposer. Il se plaisait alors à former cette âme toute neuve, à développer cette intelligence que les préjugés avaient jusque-là comprimée.

[...] il regardait Nelzi, il remarquait ce feu qui jaillissait de ses regards, cet éclair d’une vive intelligence, cette expression d’un profond sentiment ; il expliquait à Nelzi les phénomènes de la nature, les merveilles des arts, les consolations de la vertu, les charmes de l’amitié, et Nelzi comprenait tout, sentait tout, et répondait avec cette éloquence de l’âme, avec ce pur enthousiasme, garant d’un esprit élevé, d’un noble cœur, d’une sensibilité profonde. “En quoi donc cette âme-là diffère-t-elle de la mienne? En quoi donc cet être

¹⁰⁴ Sophie Doin, *Noire et Blanc*, dans *Cornélie, nouvelle grecque suivie de six nouvelles*, cité.

Version télématique : http://slavery.uga.edu/texts/literary_works/noireblanc.pdf, p. 2.

¹⁰⁵ *Ibid*, p. 3.

¹⁰⁶ *Ibid*.

intéressant est-il inférieur aux êtres de mon espèce ? Non, non, c'est faux, c'est impossible. O préjugé barbare! non, son corps seul n'a point été favorisé... Mais n'a-t-elle donc pas aussi sa beauté ? Ses yeux ne sont-ils pas beaux, grands, expressifs ? Ses dents ne sont-elles pas admirables ? Et son sourire, qu'il a d'expression! Et sa voix chérie, qu'elle est douce à mon oreille! Son teint même, il a son brillant, ses nuances ; je le vois se ternir lorsque ma bouche fait un reproche, il est éclatant lorsque j'ai souri. Cette taille est parfaite, ses contours sont gracieux ; il règne dans toute sa personne une aisance, un attrait piquant... O Nelzi, Nelzi, toi aussi la nature t'a parée de mille charmes!"

Ainsi parlait Charles, et Charles maudissait chaque jour davantage les préjugés d'Europe et les cruautés coloniales ; d'abord, il avait plaint Nelzi, il l'admira bientôt : pouvait-il ne pas l'aimer ? Il était tout pour elle, elle devint tout pour lui. Il lui donna son cœur et sa foi à la face du Dieu de la nature.

Nelzi ne voyait rien au-dessus de Charles, elle s'était donnée à lui dès le premier jour qu'elle l'avait connu ; elle crut que Dieu lui-même lui parlait par sa voix, et consentit avec joie à trouver un époux dans celui qui remplissait pour elle le passé, le présent, l'avenir »¹⁰⁷.

La situation change lorsque Charles, après avoir reçu une lettre de la part d'une tante, prend la décision de partir avec sa douce compagne pour la France. Dans la lettre, sa tante lui explique que son mari, mort à cause de la douleur pour la perte de son fils, a laissé un testament où Charles aussi est nommé. Cependant, il ne pourra devenir héritier qu'à une condition.

Arrivé en France, Charles découvre la condition : pour hériter sa fortune, il devra épouser sa tante, Madame Darbois. Il commence à être tourmenté par un débat intérieur :

« Charles hésitait ; il connaissait Nelzi ; il savait qu'elle n'aimerait jamais que lui ; et pouvait-il penser qu'une amante, parce qu'elle était noire, supporterait patiemment une rivale, et une rivale heureuse ? Il avait juré de faire son bonheur, il avait juré de l'aimer toujours ; et s'il épousait mademoiselle Darbois, il fallait qu'il renonçât à cette intimité qui faisait le bonheur de Nelzi et lui prouvait qu'elle était toujours aimée. Mais s'il refusait le mariage, adieu tout espoir de richesse ; la condition était expresse ; celui qui refusait d'y souscrire renonçait en faveur de l'autre à sa part de la succession. Alors, plus de moyens de soutenir Nelzi dans un état prospère ; et que devenir? Solliciter une place ; et quelle place? Et que ferait Nelzi privée de tout, qu'on accuserait de tout, et qui n'aurait que son amour pour l'aider à combattre et le chagrin et la misère? Charles balançait »¹⁰⁸.

¹⁰⁷ *Ibid*, pp. 3-4.

¹⁰⁸ *Ibid*, p. 5.

Il voudrait parler à Nelzi, mais il ne trouve pas le courage. Madame Darbois, au contraire, fait comprendre à tout le monde et à Nelzi elle-même quel est le projet voulu par son défunt mari et Nelzi, triste et choquée, un jour, abandonne la maison et s'enfuit. À ce point, il est important de focaliser l'attention sur la conclusion : après la mauvaise expérience d'une tentative de viol de la part d'un « vieillard », Nelzi rencontre la bonne et adorable Madame Senneterre, la femme de son agresseur, qui donnera à la négresse son aide pour retrouver son aimé Charles. Madame Senneterre charge son ami d'aller près de Charles afin de lui expliquer la situation :

« Le comte [ami de Madame Senneterre] vola près de Charles. Celui-ci croyait avoir perdu la vie ; la fuite de Nelzi l'avait éclairé ; il se reprochait ses incertitudes, sa tête se perdait, il se nommait ingrat, perfide ; il ne cherchait point à maîtriser ses transports, au contraire, dans l'excès de sa douleur il se jeta aux genoux de madame Darbois, il lui fit connaître les serments qu'il avait prodigués à Nelzi, lui avoua la manière dont il avait vécu jusque-là avec elle, la supplia de mettre tous ses amis à la recherche de cette fille chérie, ajoutant qu'il serait un monstre s'il l'abandonnait, qu'il ne saurait vivre sans elle, qu'il renonçait avec joie à sa part de l'héritage, n'ayant plus d'autre désir que d'épouser son amie, de retourner en Amérique avec elle, ou d'utiliser ses talents, n'importe dans quel coin du monde, pourvu qu'il y fût avec elle, heureux de son bonheur, sans crime et sans remords.

Aux premiers mots du comte, Charles se jeta à son cou ; il s'élança dans la voiture, il s'élança dans la chambre de madame de Senneterre ; là pourtant le respect le contint ; la plus vive émotion animait ses traits »¹⁰⁹.

Quand Charles et Nelzi se revoient, une joie inexprimable envahit leurs cœurs :

« “Me pardonnes-tu ? s'écria Charles, en se prosternant devant la tendre négresse. – Ne suis-je pas trop heureuse de t'appartenir encore? pourvu que seule je t'appartienne, Charles!” Il y avait une expression de jalousie si délicate, si passionnée dans ce peu de mots, que Charles en fut pénétré. “Celui qui te possède, lui dit-il avec amour, ne peut vouloir posséder que toi ; Nelzi, il n'est point d'attraits qui vailent tes larmes! »¹¹⁰

Charles semble enfin avoir compris quel sentiment profond le lie à Nelzi ; ils peuvent alors s'aimer.

Cependant, les mots, par lesquels la nouvelle se termine, appartiennent à Madame Senneterre et soulignent la beauté de l'amour, indépendamment de la couleur de la

¹⁰⁹ *Ibid*, p. 7.

¹¹⁰ *Ibid*, pp. 7-8.

peau : « Voilà bien l'amour, et l'amour sans reproche, dit en soupirant Eugénie ; blanc ou noir, oh! qu'il est joli, cet amour-là! »¹¹¹.

Un autre exemple encore peut être versé au dossier des amours interraciaux, l'œuvre de l'écrivain allemand Henrich von Kleist. Le titre original *Die Verlobung in St. Domingo* a été traduit en français par : *Fiançailles à Saint-Domingue*. Ce récit est l'un des derniers écrits de l'auteur allemand et sa rédaction remonte à la première décennie du 1800. Il a été achevé en 1811.

Plusieurs aspects éloignent ce texte des deux romans de référence ; cependant, nous voudrions montrer comment il est possible d'y retrouver quelques affinités.

La première différence concerne les personnages engagés dans l'intrigue amoureuse : l'homme est blanc et s'appelle Gustav von Ried, la femme est une mulâtresse et s'appelle Toni.

Les deux se rencontrent parce que Gustav, qui est à la recherche d'un hébergement, frappe à la porte de la maison où habitent Toni et sa mère Babekan. Une fois à l'intérieur de l'habitation, il se présente devant elles :

« Je suis officier de l'armée française, bien que n'étant pas Français moi-même, comme vous pouvez en juger par vous-même ; ma patrie est la Suisse »¹¹².

Ensuite, il raconte son histoire et sa situation :

« J'arrive de Fort-Dauphin où, comme vous le savez, tous les Blancs ont été massacrés, et mon intention est de rejoindre Port-au-Prince avant que le général Dessalines n'ait réussi à l'encercler avec les troupes qu'il commande et à en faire le siège. [...] Et je ne suis pas seul, brave petite mère ; parmi les gens qui sont avec moi et que j'ai laissés en arrière, il y a un vénérable vieillard, mon oncle, avec son épouse et leurs cinq enfants ; sans compter les domestiques et les servantes qui font partie de la famille ; au total un groupe de douze personnes que je dois emmener avec moi avec l'aide de deux pauvres mulets dans des marches de nuit d'une difficulté sans nom, puisqu'il ne nous est pas permis de nous montrer en plein jour sur la grand-route. »¹¹³.

¹¹¹ *Ibid*, p. 8.

¹¹² Heinrich Von Kleist, *Fiançailles à Saint-Domingue*, dans *Fiançailles à Saint Domingue. L'enfant trouvé* traduit de l'allemand, préfacé et annoté par Pierre Deshusses, France, Gallimard, 2001, p. 33.

¹¹³ *Ibid*, pp. 33-35.

Toni est, en revanche « une jeune métisse de quinze ans »¹¹⁴ ; sa mère explique que :

« Toni avait été conçue et avait vu le jour à Paris, il y a quinze ans, lors d'un voyage qu'elle avait fait en Europe avec la femme de M. Villeneuve, son ancien maître. Elle ajouta que le nègre Komar, qu'elle avait épousé ensuite, l'avait certes reconnue comme sa propre enfant mais que son vrai père était en fait un négociant de Marseille du nom de Bertrand, ce qui fait qu'elle s'appelait Toni Bertrand »¹¹⁵.

Bien que Gustav et Toni ne se connaissent pas, plusieurs indices suggèrent qu'ils sont intéressés l'un à l'autre. Au moment où ils restent seuls, c'est l'officier qui commence le premier à montrer son inclination :

«...il se préparait à dénuder ses pieds et pendant que la jeune fille, à genoux devant lui, s'occupait des menus préparatifs pour le bain, il contempla sa silhouette engageante. Sa chevelure qui ondulait en boucles sombres avait glissé sur ses seins juvéniles quand elle s'était mise à genoux ; une expression de grâce infinie se dessinait sur ses lèvres et marquait ses longs cils au-dessus de ses yeux baissés ; si ce n'avait été la couleur qui lui était haïssable, il aurait pu jurer n'avoir jamais rien vu d'aussi beau. [...] Lorsqu'elle se releva, après en avoir fini avec ses préparatifs, il lui prit la main, et comme il jugeait non sans justesse que ce n'était qu'un moyen de voir si la jeune fille avait un cœur ou non, il l'attira sur ses genoux et lui demanda si elle avait déjà un fiancé »¹¹⁶.

Toni, de son côté, répond ainsi :

« Non ! [...] Et sans bouger de sur ses genoux, elle ajouta que Konelly, le jeune nègre d'à côté, avait bien demandé sa main il y a trois mois, mais elle avait refusé, se trouvant trop jeune »¹¹⁷.

Ensuite, le blanc lui fait une provocation : « Il ne te plaisait pas ? »¹¹⁸ et voilà la réaction de la jeune fille :

« La jeune fille se mit à rire en faisant un bref mouvement de tête pour dire que non ; et à la question de l'étranger qui lui murmurait à l'oreille, sur un ton de plaisanterie, si elle préférerait que ce fût un Blanc qui ait sa faveur, elle eut un bref instant d'indécision rêveuse avant de se presser soudain contre sa poitrine, tandis qu'une charmante rougeur empourprait son visage halé »¹¹⁹.

¹¹⁴ *Ibid*, p. 23.

¹¹⁵ *Ibid*, p. 47.

¹¹⁶ *Ibid*, pp. 57-59.

¹¹⁷ *Ibid*, p. 59.

¹¹⁸ *Ibid*, p. 61.

¹¹⁹ *Ibid*.

L'attraction entre les deux est donc fatale :

« Ce qui se passa ensuite, il est inutile que nous le rapportions, car, arrivé à cet endroit, chacun le lira de manière évidente. Après s'être ressaisi, l'étranger ne savait pas où l'entraînerait l'acte qu'il avait commis ; il se rendait bien compte entretemps qu'il était sauvé et que, dans cette maison, il n'avait rien à craindre de la part de la jeune fille. La voyant pleurer sur le lit, les bras serrés sur sa poitrine, il fit tout son possible pour essayer de la tranquilliser. Il prit la croix qu'il portait sur sa poitrine, [...] et, se penchant vers elle avec d'innombrables marques de tendresse, il lui accrocha au cou en lui disant que c'était son cadeau de fiançailles. Comme elle fondait en larmes et ne l'écoutait pas, il s'assit sur le bord du lit et lui dit tout en lui caressant la main ou en l'embrassant que, dès le lendemain matin, il ferait sa demande auprès de sa mère. [...] Comme elle pleurait à chaudes larmes qui tombaient sur l'oreiller, il la prit dans ses bras et, lui-même en proie à l'émotion, lui demanda ce qu'il avait fait pour lui causer cette peine et si elle pourrait jamais lui pardonner. Il jura que son amour pour elle jamais ne faillirait et que, dans le vertige d'impressions magnifiquement confuses, seul le mélange de désir et de peur qu'elle lui avait inspiré avait pu le conduire à commettre une telle action »¹²⁰.

La cause réelle du désespoir de Toni est la conscience de ne pas avoir tout révélé à Gustav ; Babekan et elle ont le devoir d'aider le propriétaire de l'habitation, Congo Hoango, à se débarrasser des blancs :

« ...pendant son absence [de Congo Hoango], des fugitifs blancs ou créoles venaient parfois y chercher de la nourriture et un abri, il demandait aux femmes de retenir jusqu'à son retour ces chiens de Blancs, comme il les appelait, en se montrant serviables et prévenantes. [...] lorsque Congo Hoango revenait de ses expéditions menés dans la contrée avec sa horde de nègres, c'était la mort immédiate qui attendait ces pauvres gens abusés par ces artifices »¹²¹.

Toni tente de dissuader sa mère à propos du plan pour éliminer l'officier :

« Est-ce que les doléances que l'on a ici contre les planteurs ont aussi valeur dans la région de l'île d'où il vient ? Tout ne montre-t-il pas au contraire qu'il est l'homme le plus noble et le plus excellent qui soit et qu'il ne partage aucunement les torts que les Noirs peuvent reprocher aux gens de sa race ? »¹²² ;

elle menace même de tout lui dire, mais cela ne sert à rien : Babekan ne change pas d'idée.

¹²⁰ *Ibid*, pp. 69-71.

¹²¹ *Ibid*, p. 23.

¹²² *Ibid*, p. 75.

La jeune fille décide alors d'adopter une autre stratégie ; elle demande pardon à sa mère pour le comportement qu'elle a précédemment tenu ; en plus, « elle jura [...] que le nègre Congo Hoango verrait dès son retour quel genre de fille il avait »¹²³ : elle aurait donc simulé d'aider Hoango.

Toni s'est désormais affectionnée à l'officier :

« Dans une prière pleine de ferveur infinie, elle supplia le Sauveur, son divin fils, de lui donner le courage et la constance d'avouer au jeune homme à qui elle s'était offerte les crimes qui oppressaient son jeune cœur. Elle fit le vœu de ne rien lui cacher, quoi qu'il pût en coûter à son cœur, pas même la raison impitoyable et effroyable pour laquelle elle l'avait attiré la veille dans la maison ; mais elle souhaitait qu'il lui pardonnât pour ce qu'elle avait déjà entrepris en vue de la sauver et qu'il l'emmenât avec lui en Europe pour en faire sa fidèle épouse »¹²⁴.

De cette histoire aussi, il est fondamental de comprendre comment elle se conclut : Congo Hoango rentre en avance et à peine Toni s'en rend compte elle décide de lier les pieds et les mains de son amoureux avec une corde ; de cette manière, l'officier l'aurait considérée comme une traîtresse, mais le nègre Hoango n'aurait pas douté de sa fidélité et elle aurait eu du temps à disposition pour rejoindre la famille de Gustav et l'avertir du danger. En effet, tout se passe exactement comme elle l'avait prévu.

Pendant qu'elle se dirige vers la famille de Gustav, un déchirement intérieur la tourmente :

« Les regards pleins de mépris que lui avait lancés l'étranger depuis son lit avaient en effet lacéré son cœur comme des coups de poignard ; un sentiment de brûlante amertume se mêlait à l'amour qu'elle éprouvait pour lui, et elle se réjouissait à l'idée de mourir dans cette expédition qui n'avait d'autre but que le sauver »¹²⁵ ;

à un certain point elle voit un groupe nombreux de personnes guidé par le fils illégitime de Hoango, Nanky, se rapprocher et, sans se faire écouter du gamin, elle parle ainsi au groupe :

« ...le nègre Hoango est revenu sans crier gare à la plantation avec toute sa bande. Vous ne pouvez désormais plus y pénétrer sans mettre grandement votre vie en péril ; même votre cousin qui, pour son

¹²³ *Ibid*, p. 81.

¹²⁴ *Ibid*, pp. 95-97.

¹²⁵ *Ibid*, p. 109.

malheur, y a été accueilli, est perdu, si vous ne prenez pas les armes et ne me suivez pas dans la plantation pour l'arracher aux mains du nègre Hoango qui le retient prisonnier! »¹²⁶.

Ensuite, elle raconte à la famille tout ce qui s'est passé, même son intention de libérer leur cousin des mains du terrible Hoango. M. Strömli, le vieux chef de famille, dit alors : « Mon cousin Gustav a sauvé la vie de plus d'un parmi nous ; c'est à nous maintenant de lui rendre la pareille »¹²⁷ ; ainsi, se laissant guider par Toni, M. Strömli, suivi par ses deux premiers fils, rejoint l'habitation du noir.

M. Strömli s'occupe de Hoango et de Babekan et les blesse. En même temps Adelbert et Gottfried, les fils de M. de Strömli, vont dans la chambre de Gustav pour le libérer.

À ce moment-là, la tragédie a lieu : une fois libéré, Gustav prend le pistolet d'un des deux jeunes et tue volontairement Toni, en la croyant une traîtresse. En réalité, elle ne l'était pas et les mots prononcés à sa mère quelques instants avant le confirment :

« Je ne vous ai pas trahis ; je suis une Blanche, et fiancée au jeune homme que vous retenez prisonnier ; j'appartiens à la race de ceux à qui vous livrez une guerre ouverte et saurai répondre devant Dieu de m'être rangée de leur côté »¹²⁸ ;

L'auteur décrit ainsi la scène suivante :

« Adelbert et Gottfried se levèrent et demandèrent, furieux, à l'assassin, dont ils ne comprenaient pas l'acte odieux, s'il savait que cette jeune fille l'avait sauvé, qu'elle l'aimait et qu'elle avait l'intention de fuir à Port-au-Prince avec lui, qu'elle avait tout sacrifié pour lui, ses parents et tout ce qu'elle possédait ? »¹²⁹ ;

Gustav, choqué par les mots des deux jeunes, commence à être dévoré par le remords et se tue à son tour.

Nous pouvons alors affirmer que, dans le récit de Kleist, par rapport aux deux romans principaux, on assiste à la mort des deux protagonistes à la fois : l'homme et la femme. Le drame par lequel il est marqué est encore plus fort parce que c'est l'un des membres du couple qui enlève la vie à tous les deux.

Nous pouvons relever, ensuite, d'autres différences : aucun rival ne s'immisce dans la liaison entre les deux amoureux et, en plus, la jeune femme se présente ici comme une

¹²⁶ *Ibid*, p. 111.

¹²⁷ *Ibid*, p. 113.

¹²⁸ *Ibid*, p. 121.

¹²⁹ *Ibid*, p. 127.

vraie héroïne, étant donné qu'elle risque sa vie pour sauver son aimé. Le personnage féminin joue alors dans cette histoire un rôle fondamental.

Il est possible d'ajouter enfin une réflexion : exactement comme dans l'ouvrage de Victor Hugo, les noirs, dans ce texte, sont des personnages négatifs dont on met en lumière la méchanceté, la violence et le désir de vengeance. Toni est une héroïne, mais elle peut être considérée presque comme une blanche. Cela dépend encore une fois du fait que celui qui a rédigé le texte est un blanc.

3.5 Ziméo : l'amour entre une femme et un homme noirs au premier plan

Nous voudrions à présent montrer comment il est possible, même si rarement, de retrouver dans la littérature des références à l'amour entre un homme et une femme noirs.

Ziméo est un texte narratif, rédigé par Saint-Lambert, qui a paru pour la première fois en 1769 à l'intérieur de l'œuvre *Saisons*. Il s'agit d'un récit de voyage, raconté à la première personne, où le narrateur, de nationalité anglaise, parle de son séjour, pour des raisons commerciales, à la Jamaïque, chez son ami Paul Wilmouth. Il exprime toute son admiration pour la beauté du paysage, mais il reste profondément bouleversé à la vue des esclaves qui habitent ces lieux :

« ...je les [les maitres] voyais entourés d'esclaves qu'ils traitaient avec barbarie. Je m'informais de la manière dont ces esclaves étaient nourris, du travail qui leur était imposé, et je frémissais des excès de cruauté que l'avarice peut inspirer aux hommes »¹³⁰ ;

heureusement, chez l'ami du narrateur, les esclaves vivent de manière meilleure :

« Je revenais chez mon ami, l'âme abattue de tristesse, mais j'y reprenais bientôt la joie ; là sur les visages noirs, sur les visages blancs, je voyais le calme et la sérénité »¹³¹.

Chez Paul Wilmouth, donc, c'est la paix et la tranquillité qui règnent. C'est pour cette raison qu'au moment où les esclaves des environs commencent à se rebeller, les esclaves de la famille Wilmouth décident de rester à côté de leur maître pour le

¹³⁰ Jean François de Saint-Lambert, *Ziméo*, dans *Fictions coloniales du XVIII^e siècle. Ziméo, Lettres africaines, Adonis, ou le bon nègre, anecdote coloniale*, textes présentés et annotés par Youmna Charara, Paris/Budapest/Torino, L'Harmattan, 2005, p. 49.

¹³¹ *Ibid.*

défendre. En plus, un des esclaves sera envoyé chez le chef des rebelles pour lui raconter que :

« ...vous qui les [les esclaves] avez consolés dans leur misère, il [le chef des révoltés] saura vous respecter ; envoyez vers cet homme un des adorateurs d'Orissa, un de nos frères du Bénin ; Wilmouth, qu'il aille dire aux guerriers de quels aliments tu nourris tes esclaves, qu'il leur conte ton amitié pour nous, la paix où nous vivons, nos plaisirs et nos fêtes ; tu verras ces guerriers tirer leurs fusils à la terre et jeter leurs sagaies à tes pieds »¹³².

Le chef des rebelles s'appelle John, bien que son nom originaire soit Ziméo, et a vingt-deux ans. La description que le narrateur donne de lui présente quelques petites ressemblances avec celle des noirs protagonistes des deux œuvres principales de cette étude, Bug-Jargal et Jean Louis :

« les statues d'Apollon et de l'Antinoüs n'ont pas des traits plus réguliers et de plus belles proportions. Je fus frappé surtout de son air de grandeur. Je n'ai jamais vu d'homme qui me parût, comme lui, né pour commander aux autres : il était encore animé de la chaleur du combat ; mais en nous abordant, ses yeux exprimaient la bienveillance et la bonté, des sentiments opposés se peignaient tour à tour sur son visage ; il était presque dans le moment triste et gai, furieux et tendre »¹³³ ;

en outre, il peut être défini comme un homme juste parce que c'est vrai qu'il veut se venger des blancs pour le mal qu'ils lui ont fait et qu'ils font toujours aux esclaves, mais devant les mots des esclaves de Wilmouth, il en reconnaît la bonté :

« Tous ces nègres juraient qu'ils perdraient la vie plutôt que de se séparer de nous [de Wilmouth et du narrateur] : tous avaient les larmes aux yeux et parlaient d'une voix entrecoupée : tous semblaient craindre de ne pas exprimer avec assez de force, les sentiments de leur amour et de leur reconnaissance.

[...] Ziméo tendit la main à Wilmouth et à moi. J'aimerais deux blancs, dit-il, j'aimerais deux blancs. Mon sort est entre vos mains, toutes mes richesses que je viens d'enlever seront employées à payer un service que je demande »¹³⁴.

Ainsi, Ziméo commence à raconter sa malheureuse histoire et les deux blancs comprennent la raison pour laquelle il est devenu un rebelle : les blancs lui ont enlevé ce qu'il avait de plus cher au monde :

¹³² *Ibid*, p. 50.

¹³³ *Ibid*, p. 53.

¹³⁴ *Ibid*.

« Mes amis, nous dit-il, le grand Orissa sait que Ziméo n'est point né cruel ; mais les blancs m'ont séparé des idoles de mon cœur, du sage Matomba qui élevait ma jeunesse, et de la jeune beauté que j'associais à ma vie. [...] Le nègre né pour aimer, quand il est forcé de haïr devient un tigre, un léopard, et je le suis devenu. Je me vois chef d'un peuple, je suis riche et je passe mes jours dans la douleur ; je regrette ceux que j'ai perdus ; je les vois des yeux de la pensée ; je les entretiens et les pleure »¹³⁵.

C'est à ce moment de la narration qu'il y a une focalisation sur l'histoire d'amour entre deux jeunes gens noirs : l'un est Ziméo et l'autre est Ellaroé. Comme dans le roman *Les Marrons* de Houat, l'intrigue amoureuse n'est pas au premier plan, mais il est indispensable pour comprendre le reste de l'histoire.

Le noir raconte qu'il est le fils de Damel, un homme puissant du Bénin et qu'il avait été envoyé chez les laboureurs d'Onébo pour perfectionner son éducation. Dans ce lieu, les futurs héritiers apprennent à être des maîtres et des rois justes. Pendant cette période de formation, il est tombé amoureux d'Ellaroé, la fille de son maître Matomba, qui l'aimait à son tour :

« ...je l'aimais et j'appris bientôt que j'étais aimé ; nous conservions, l'un et l'autre, la plus grande innocence ; mais je ne voyais qu'elle dans la nature, elle ne voyait que moi, et nous étions heureux. Ses parents faisaient un usage utile de la passion que nous avions l'un pour l'autre ; je faisais tout ce que me demandait Matomba, dans l'espérance de me rendre plus digne d'Ellaroé »¹³⁶.

À propos de cet amour, nous pouvons alors dire qu'il s'agit d'un amour possible car les deux jeunes appartiennent à la même race ; en outre, par rapport aux amours précédemment traités, aucun obstacle ne leur empêche de s'aimer : aucun rival et aucune opposition de la part des parents. Les deux espèrent qu'ils pourront se marier tôt.

Malheureusement, un jour, deux marchands portugais se présentent dans le village d'Onébo. Les deux blancs sont bien accueillis par les habitants d'Onébo. Ils expriment leur volonté d'acheter des esclaves mais les habitants leur font comprendre que les seuls personnes qui, dans Onébo, sont vendues comme esclaves sont les criminels. Les deux portugais organisent alors un piège aux noirs : en annonçant leur départ, ils se montrent tristes et déçus et proposent aux habitants d'Onébo de faire une fête sur leurs vaisseaux

¹³⁵ *Ibid*, p. 54.

¹³⁶ *Ibid*, p. 55.

pour se saluer. En réalité, les deux portugais se sont révélés des hommes cruels, intéressés seulement aux affaires. Ziméo et Ellaroé, avec Matomba et les autres habitants ont été obligés de rester sur les vaisseaux pour être vendus comme esclaves : ils avaient été privés de leur liberté.

Le problème est devenu plus grave quand la nourriture prévue pour le voyage ne suffisait plus pour les blancs et pour les noirs. Les noirs ont été mis les uns contre les autres, comme des animaux. Ziméo et Ellaroé tentent de survivre, en se soutenant l'un l'autre ; leur amour est tellement fort qu'il arrive même à soulager et à faire presque oublier, pour quelques moments, la condition de souffrance et de désespoir dans laquelle ils se trouvent :

« Nous y restions seuls, et dès qu'elle s'en aperçut, elle me pressa dans ces bras, je la pressai dans les miens ; ses yeux n'avaient jamais eu une expression si vive et si tendre. Je n'avais point encore éprouvé auprès d'elle l'ardeur, le trouble, les palpitations que j'éprouvais en ce moment ; nous restâmes longtemps sans nous parler et serrés dans les bras l'un de l'autre. Oh ! toi que j'avais choisie pour être ma compagne sur le trône, tu seras du moins ma compagne jusqu'à la mort. Ah ! Ziméo, me répondit-elle, peut-être que le grand Orissa nous conservera la vie, et je serai ton épouse. [...] Eh bien, Ziméo, sois mon époux et je suis contente. En me disant ces mots, elle redoubla ses baisers. Nous jurâmes, en présence du grand Orissa, d'être unis quelle que fût notre destinée, et nous nous abandonnâmes à mille plaisirs, dont nous n'avions pas encore l'expérience. Ils nous firent oublier l'esclavage, la mort présente, la perte d'un empire, l'espoir de la vengeance, tout ; nous ne sentîmes plus que les délices de l'amour »¹³⁷.

Un jour, le vent commence à souffler et cela permet aux deux vaisseaux de reprendre le chemin vers la terre. Ils arrivent ainsi à Porto-Bello. Ellaroé peut finalement voir à nouveau son père (qui se trouvait dans l'autre vaisseau) ; malheureusement, le bonheur des personnages dure très peu. Les trois découvrent qu'Ellaroé et son père ont été vendus à un habitant de Porto-Bello alors que Ziméo a été vendu à un homme de la Jamaïque.

À partir de ce moment-là Ziméo n'a plus eu la possibilité de voir sa compagne et le père de la jeune fille. Cette expérience l'a changé complètement. La vengeance est devenu sa seule préoccupation. Il a été emporté à la Jamaïque où un autre esclave du Bénin lui a

¹³⁷ *Ibid*, p. 58.

confié que, dans cette nation, il aurait pu s'unir aux nègres marrons cachés parmi les montagnes. En effet, il en est devenu le chef.

Ziméo termine ainsi son récit et demande aux deux blancs de l'aider à retrouver les deux personnes à qui il tient le plus : Matomba et Ellaroé. Quelques instants après, Ziméo s'aperçoit de la présence de deux noirs devant lui : Francisque et Marien qui, en réalité, sont Matomba et Ellaroé. Le narrateur raconte comment ils sont devenus des esclaves de Wilmouth :

« Parmi les esclaves de Wilmouth, il y avait un nègre nommé Francisque ; je l'avais trouvé abandonné sur le rivage d'une colonie espagnole : on venait de lui couper la jambe, une négresse étanchait son sang et pleurait de l'inutilité de ses soins. Elle avait auprès d'elle un enfant de quelques jours. Je fis porter le nègre sur mon vaisseau ; la négresse me conjura de ne la point séparer de lui, et de la recevoir avec son enfant ; j'y consentis. J'appris qu'ils étaient esclaves d'un Espagnol, qui avait fait à la jeune Marien, c'est le nom de la belle négresse, quelques propositions mal reçues, et dont Francisque avait voulu lui faire honte. L'Espagnol se vengea ; il prétendit que ces deux esclaves étaient chrétiens, parce qu'on leur avait donné, selon l'usage des colonies, des noms chrétiens. Il avait surpris le nègre dans quelques pratiques religieuses en usage au Bénin ; il le fit cruellement mutiler, et se vanta de lui avoir fait grâce. J'allai trouver cet homme barbare, je lui proposai de me vendre les malheureux ; il fit d'abord quelque difficulté ; mais la somme que je lui offrais le rendit bientôt facile. J'emmenai ces esclaves et je les donnai à Wilmouth, Marien était devenue amie de sa femme ; et Francisque par son esprit, ses connaissances dans l'agriculture et ses mœurs, avait mérité la confiance de Wilmouth et l'estime de tout le monde »¹³⁸.

Comme Frème et Marie, les amoureux du roman de Houat, la relation entre Ziméo et Ellaroé va au-delà de l'amour réciproque : leur amour a engendré un enfant. Il faut remarquer, cependant, que le message transmis dans les deux cas est différent : dans *Ziméo*, cela signifie que l'amour est capable de triompher sur les difficultés de la vie, alors que, dans *Les Marrons*, la créature engendrée symbolise l'espoir : elle annonce le début d'une époque nouvelle pour l'humanité, une époque où le préjugé racial n'existera plus.

À partir du *Nègre romantique* d'Hoffmann, une dernière observation sur *Ziméo* mérite notre attention : dans la littérature blanche, pour qu'un noir devienne un personnage de l'histoire, il a besoin d'être différent par rapport aux autres hommes de sa race, un

¹³⁸ *Ibid*, p. 51.

homme hors du commun. Cet être exceptionnel se distingue aussi par ses origines aristocratiques et par son caractère héroïque.

Dans la littérature « noire » (c'est-à-dire d'auteurs et de pays qui ont vécu directement l'expérience de l'esclavage), en revanche, le noir est considéré comme un homme à tous les effets, (dans le cas de ce conte, libre aussi, vu que Ziméo, comme Ellaroé et les autres personnages noirs, ne sont pas nés esclaves ; ils le sont devenus à cause de la violence des blancs) et on s'occupe de lui aussi en tant qu'homme ou femme qui éprouve des sentiments, tombe amoureux de quelqu'un et souffre. Dans le cas de *Ziméo*, l'appartenance à une famille de sang royal reste, mais on prend en considération aussi d'autres épisodes de sa vie : sa « jeunesse heureuse et laborieuse dans le paradis africain », ses « amours chastes avec la belle Ellaroé », la « perfidie des Portugais qui invitent les indigènes à bord de leur bateau et les font prisonniers » et « la séparation déchirante des amants vendus à des maîtres différents »¹³⁹.

Le texte de *Ziméo* est donc particulier puisque, c'est vrai, il met en évidence l'amour entre des esclaves, mais tout cela dépend du fait que la figure du noir est traité différemment.

Hoffmann reconnaît finalement qu'à la base du conte de Saint-Lambert il y a un enseignement :

« La moralité de la fable est clairement, exposée : si les colons se conduisaient tous comme Wilmouth, des hommes comme Ziméo ne seraient pas poussés à la révolte. Ils se feraient une raison et travailleraient sans protester à accroître la fortune de leurs maîtres. La philanthropie et l'intérêt se trouveraient ainsi heureusement conciliés. Bref, l'esclavage en tant qu'institution serait presque acceptable, si les planteurs étaient plus bienveillants et les négriers moins cruels »¹⁴⁰.

¹³⁹ Hoffmann, *Le nègre romantique, cité*. Version télématique : http://classiques.uqac.ca/contemporains/hoffmann_leon_francois/negre_romantique_livre/negre_romantique_livre.html, p. 124.

¹⁴⁰ *Ibid.*

Conclusion

Cette étude nous a permis de réfléchir sur une question particulièrement épineuse, c'est-à-dire les amours interraciaux à l'époque de l'esclavage.

Même s'ils étaient interdits, les amours entre blancs et noirs sont devenus possibles à cause des blancs ; ce sont en effet les blancs qui ont emmené de force de leur patrie les noirs et les ont ensuite conduits dans des terres où ils ont été obligés de vivre à côté des blancs. Malgré le différent statut social du blanc et du noir, quand deux peuples vivent ensemble et ont des contacts, il est inévitable qu'une attraction puisse se produire entre eux. Cependant, de tels amours étaient absolument méprisés par la société : accepter des relations mixtes, n'équivalait-il pas à admettre l'égalité entre les races? Pour les blancs, il était impossible de considérer noirs et blancs de la même manière et au même niveau. Du point de vue littéraire, certains auteurs ont commencé à s'intéresser à ce sujet, en particulier à l'amour entre une blanche et un noir, et à en faire allusion dans leurs œuvres.

Les auteurs principaux dont nous nous sommes occupés, Victor Hugo et Amédée Brun, reflètent de manière significative les deux différentes attitudes que blancs et noirs avaient à l'égard des rapports mixtes. Dans les deux romans les auteurs nous présentent une situation identique, une femme blanche aimée par deux hommes, l'un blanc et l'autre noir, entre lesquels naissent à la fois une grande rivalité et une sincère amitié. À certains moments de l'intrigue, les deux écrivains ont cependant fait des choix différents, en démontrant ainsi l'attachement de chacun d'eux à son propre peuple ; la différence la plus évidente est visible dans la conclusion de l'histoire, où chaque auteur a voulu exalter sa propre race d'appartenance, en la faisant triompher dans le domaine amoureux sur la race rivale.

À travers la mise en comparaison de *Bug-Jargal* avec *Deux Amours*, nous avons pu constater, en plus, que, si la liaison noir-blanche est un fantasme qui habite la fiction noire, dans la fiction blanche l'auteur se limite à présenter l'esclave noir qui tombe amoureux de la maîtresse blanche, mais il ne lui laisse pas la possibilité de satisfaire son désir.

Nous avons trouvé une confirmation de cela aussi dans les autres textes analysés. Quand l'auteur est un blanc (Hugo, Kleist), l'amour mixte n'a aucune possibilité de réussite ; quand l'auteur est un noir ou un mulâtre (Brun, Houat), on assiste à l'issue contraire, à un mariage.

Les contes de Sophie Doin représentent une exception car, en tant que femme, elle possède une sensibilité différente par rapport aux écrivains de sexe masculin, donc, malgré la race d'appartenance, ses histoires s'achèvent toutes heureusement.

Pourtant, aussi dans les cas où la relation interracial finit bien, le couple est destiné à vivre isolé du reste de la communauté à cause de l'étrangeté de la situation.

Nous pouvons conclure alors en affirmant que la société influence beaucoup les choix des lettrés parce que les relations mixtes, refusées et condamnées par la société, sont considérées comme scandaleuses et jugées négativement aussi par la plupart des écrivains, qui leur donnent une issue négative sur le plan de l'intrigue narrative.

Bibliographie

Corpus :

a)

BRUN, Amédée, *Deux Amours*, Port-au-Prince, Imprimerie Chenet, 1895, 196 p.

HUGO, Victor, *Bug-Jargal ou la révolution haïtienne*, Fort-de-France (Martinique), Éd. Désormeaux, 1979, 429 p.; les versions du roman de 1818 et 1826 : présentées et annotées par Roger Toumson; la première version de *Bug-Jargal*, pp. 103-150; *Bug-Jargal* version définitive, pp. 151-403.

b)

DOIN, Sophie, *Blanche et Noir, Noire et Blanc*, dans *Cornélie, nouvelle grecque, suivie de six nouvelles*, Paris, A. Desauges, 1826, 222 p.; éd. cour. : *La famille noire suivi de trois Nouvelles blanches et noires*, présentation de Doris Y. Kadish, Paris/Budapest/Torino, L'Harmattan, 2002, XLIV-110 p.

Version télématique :

http://slavery.uga.edu/texts/literary_works/blanchenoir.pdf

http://slavery.uga.edu/texts/literary_works/noireblanc.pdf

HOUAT, Louis Timagène, *Les Marrons*, dans *Océan Indien*, textes réunis et présentés par Serge Meitinger et J.-C. Carpanin Marimoutou, Paris, Omnibus, 1998, pp. 453-506; 1^{ère} éd.: Paris, Ebrard, 1844; Piton-Sainte-Rose (La Réunion), Éd. AIPDES, 1998, 174 p., orné de 14 jolis dessins, préface de Raoul Lucas.

KLEIST, Heinrich Von, *Fiançailles à Saint-Domingue*, dans *Fiançailles à Saint Domingue. L'enfant trouvé* traduit de l'allemand, préfacé et annoté par Pierre Deshusses, France, Gallimard, 2001.

MÉRIMÉE, Prosper, *Tamango*, dans *Colomba; suivi de La mosaïque et autres contes et nouvelles. Nouvelles éditions corrigées*, Paris, Charpentier, 1862.

SAINT-LAMBERT, Jean François, *Ziméo*, dans *Fictions coloniales du XVIIIe siècle. Ziméo, Lettres africaines, Adonis, ou le bon nègre, anecdote coloniale*, textes présentés et annotés par Youmna Charara, Paris/Budapest/Torino, L'Harmattan, 2005, 354 p.; 1^{ère} éd. : *Les Saisons, poème. (Suivi de : L'Abenaki, Sara Th..., Ziméo, contes ; Pièces fugitives en vers ; Fables orientales en prose.)*, Amsterdam, 1769.

SÉGALAS, Anaïs, « Un Nègre à une Blanche », *Poésies*, Paris, Desforges, 1844, 319 p.

Version télématique :

<http://www.poetesses.fr/segalas-anais-1814-1893>

SÉGALAS, Anaïs, *Récits des Antilles. Le bois de la Soufrière*, Paris, Ch. Delagrave, 1885, 188 p.; éd. cour.: *Récits des Antilles, le bois de La Soufrière, suivis d'un choix de poèmes*, édité par Adrianna PALIYENKO, Paris / Budapest / Torino, l'Harmattan, 2004.

Version télématique :

<http://ufdc.ufl.edu/UF00098558/00001>

Bibliographie critique :

DOIN, Sophie, *La famille noire suivi de trois Nouvelles blanches et noires*, présentation de Doris Y. Kadish, Paris/Budapest/Torino, L'Harmattan, 2002, XLIV-110 p.

HOFFMANN, Léon-François, *Le nègre romantique. Personnage littéraire et obsession collective*, Paris, Payot, 1973 (« Le regard de l'histoire »).

Version télématique :

http://classiques.uqac.ca/contemporains/hoffmann_leon_francois/negre_romantique_livre/negre_romantique_livre.html

HOFFMANN, L. F., *L'Idéologie de Bug-Jargal*, Compte rendu de la communication au Groupe Hugo du 25 mai 1989, Université de Paris VII, équipe du XIX^e siècle.

Version télématique:

<http://groupugo.div.jussieu.fr/Groupugo/doc/89-05-25Hofmann.pdf>

HOFFMANN, L. F., *Victor Hugo, les noirs et l'esclavage*, « Francofonia », vol. 16, n° 30, 1996, pp. 47-90.

Version télématique :

http://classiques.uqac.ca/contemporains/hoffmann_leon_francois/victor_hugo_noirs_esclavage/victor_hugo_noirs_esclavage.pdf

HURBON, Laënnec, *Pour une sociologie d'Haiti au XXI^e siècle. La démocratie introuvable*, Paris, Karthala, 2001.

LABAT, Jean-Baptiste, *Nouveau Voyage aux Isles de l'Amerique*. Paris, Guillaume Cavelier, 1722, 6 vol. in-12, XXV-525, 598, 549, 558, 524 et 514 p.; rééd. 1724 (1722), t. 2 : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5545539f.r=pere+labat.langFR>

PARENT, Yvette, *L'esclavage et Bug-Jargal : Victor Hugo entre histoire et mémoire dans la version de 1826*, Communication au Groupe Hugo (Univ. De Paris 7, Équipe du XIX^e siècle) du 16 juin 2007.

<http://groupugo.div.jussieu.fr/groupugo/07-06-16Parent.htm>

REY, Ghislaine, *Anthologie du roman haïtien de 1859 à 1946*, Sherbrooke, Naaman, 1982.

SAINT-LAMBERT, Jean François, *Ziméo*, dans *Fictions coloniales du XVIII^e siècle. Ziméo, Lettres africaines, Adonis, ou le bon nègre, anecdote coloniale*, textes présentés et annotés par Youmna Charara, Paris/Budapest/Torino, L'Harmattan, 2005, 354 p.; 1^{ère} éd.: *Les Saisons, poème. (Suivi de : L'Abenaki, Sara Th..., Ziméo, contes ; Pièces fugitives en vers ; Fables orientales en prose.)*, Amsterdam, 1769.

SALA-MOLINS, Louis, *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan*, Paris, Presses Universitaires de France, 1987.

TOUMSON, Roger, *Présentation et Notes*, dans Victor Hugo, *Bug-Jargal ou la révolution haïtienne*, Fort-de-France (Martinique), Éd. Désormeaux, 1979, 429 p.; les versions du roman de 1818 et 1826 : présentées et annotées par Roger Toumson; la première version de *Bug-Jargal*, pp. 103-150; *Bug-Jargal* version définitive, pp. 151-403.